# ŒUVRES

DE

# PESSELIER;

## NOUVELLE ÉDITION,

## CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

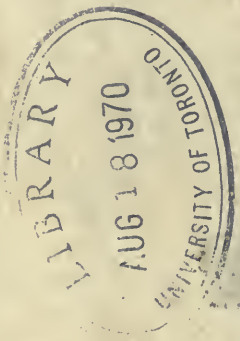
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

PQ
2019
P418
1772



# ÉLOGE
## DE
# M. PESSELIER.

CHARLES-ETIENNE PESSELIER, des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen & d'Angers, né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très-bonne famille, montra, dès l'enfance, les diſpoſitions les plus heureuſes. Ses parens, qui jouiſſoient d'une fortune honnête, n'épargnerent rien pour ſon éducation. Les progrès rapides qu'il fit dans ſes études, devancerent les méthodes lentes & ſtériles du Collége: ſon application, ſon eſprit pénétrant, un caractère doux & un peu timide lui eurent bien-tôt concilié l'eſtime de ſes Maîtres & l'amitié des ſes collègues.

Son goût pour la Poéſie ſe manifeſta dès ſa premiere jeuneſſe, mais les projets de ſes parens pour ſa fortune ne lui permirent point de s'y livrer entièrement. Il ſacrifia ſon penchant à leurs eſpérances; ſacrifice le plus pénible, peut-être, que puiſſe faire, à l'amour paternel, un jeune homme qui ſe ſent emporté par les premières

impulsions du talent. Il se livra à des études bien opposées à sa façon de penser. Après avoir pris les premières notions des affaires chez un Procureur, il passa chez M. Rolland, Avocat au Conseil, qui fit son ami de son élève. Quelque étendues que fussent ses occupations, son esprit vif & laborieux trouva le moyen de les abréger : dans l'intervalle qu'elles lui laissoient, & dans quelques momens qu'il déroboit au sommeil, il cultivoit son talent. Il ne croyoit pas s'écarter dans ses devoirs, ni tromper les vœux de ses parens, en donnant à la Poésie un tems qu'il est permis à ceux de son âge de consacrer aux plaisirs. Il composa l'*École du Tems*, Comédie en vers, qui fut représentée en 1738, au Théâtre Italien. Cette Pièce fut agréablement reçue. Encouragé par ce succès & par le suffrage même de M. Rolland, qui auroit dû être plus intéressé que les parens de M. Desselier, à lui interdire un Art que le préjugé croit communément incompatible avec l'esprit des affaires, il donna, l'année suivante, au Théâtre François, *Ésope au Parnasse*, Comédie en vers. Le titre de cette Pièce semble annoncer une critique de ses rivaux. Il est peu d'Auteurs qui n'eussent envisagé ce sujet sous ce point-de-vue. Mais M. Desselier avoit les mœurs trop douces pour employer, même dans une Comédie, les armes du ridicule. Il préféra de donner aux Auteurs des leçons de morale, à la vérité un peu froides, mais qui du moins ne l'exposoient ni à la haîne, ni à l'envie. Le génie apprend

quelquefois à les braver ; mais il eſt plus doux de n'avoir point à les craindre. La verſification de cette Pièce eſt facile, élégante & bien ſoutenue.

M. Lallemand de Betz, alors Fermier Général, reconnut, dans les ouvrages de M. PESSELIER, ce caractère de probité, ſi néceſſaire à ceux à qui l'État a confié le ſoin dangereux de lui procurer des reſſources, ſans appauvrir le Citoyen ; il l'attira dans ſes Bureaux, & ſe félicita de ſe l'être attaché. Les occupations dont M. Lallemand de Betz le chargea, l'enleverent pour toujours au Théâtre. Son zèle, ſon application au travail ne lui permirent plus d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue ; dans ſes momens de loiſir, il ſe délaſſoit par la compoſition de ſes Fables, dont il donna un Recueuil en 1748. La morale en eſt très-bonne, la verſification belle & agréable ; mais nous ne diſſimulerons point que l'eſprit y domine, & qu'il y nuit à cette naïveté & à ces graces ſimples & ingénues conſacrées à ce genre, lors même qu'il viſe au grand & au ſublime.

Le goût de M. PESSELIER pour la Poéſie ne l'empêcha point de publier le *Proſpectus* raiſonné d'un ouvrage ſur les *Finances*, qui ſuppoſoit les connoiſſances les plus étendues ſur cette matière. Ce *Proſpectus*, en forme de Tableau Encyclopédique, lui attira l'attention du Miniſtère, qui établit pour lui des Bureaux, à la tête deſquels il mit l'Auteur, avec des appointemens proportionnés à ſes talens & à l'importance de ſes travaux.

Il porta ses vues encore plus loin. La Finance tient à la Législation : il entreprit un *Traité des Loix Coutumieres du Royaume, dont il n'a fait paroître que le Discours préliminaire.*

Il donna bien-tôt après au Public son Traité d'*Éducation*, en deux volumes *in*-12.

Des travaux si multipliés, une complexion délicate, une trempe d'esprit vive & forte devoient nécessairement abréger ses jours ; il voyoit sa santé s'affoiblir, il n'en étoit ni moins actif, ni moins laborieux : épuisé de fatigues, il tomba malade au mois de Novembre 1762, languit pendant six mois, & mourut le 24 Avril 1763, regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Quelque bien traité qu'il eût été de la fortune, il épuisa la sienne, soit par les frais de recherches que la perfection de ses ouvrages sur les Finances exigeoit, & pour lesquels il avoit un nombre considérable de Commis ; soit par les bienfaits dont il combla ses parens, qu'il étendit sur ses amis & même sur des inconnus dont les talens & l'infortune trouverent en lui des ressources.

Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie dans son style, soit en prose, soit en vers, des sentimens rendus quelquefois avec énergie, & plus souvent avec finesse, plus d'esprit que de talent décidé, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet Écrivain, qui eût acquis un dégré de réputation plus considérable dans la République des Lettres, si le

desir de se rendre utile à sa famille & à ses amis ne l'eût engagé de donner la plus grande partie de son tems à des occupations plus sérieuses. Il fut bon Citoyen, mari tendre, ami généreux, aimable dans la société par la douceur de son caractère & par l'enjouement de son esprit; il n'a jamais rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs ni la société; mérite rare dans un siècle où l'audace, si différente du vrai courage, n'a que trop souvent usurpé la considération due aux talens réels.

VERS SUR LA MORT DE M. PESSELIER.

Il n'est donc plus! La Mort, au midi de son âge,
Vient d'exercer sur lui son pouvoir destructeur:
Il n'est plus, ce mortel aimable autant que sage,
Qui savoit reunir, par un rare assemblage,
Les talens de l'esprit aux qualités du cœur.
O vous, amis nobles & tendres;
Vous qui connoissiez sa candeur,
Arrosez de vos pleurs ses respectables cendres:
Il m'est doux de vous voir partager ma douleur.
Dites, en gémissant: « Il eut une ame pure;
» Il n'abusa point des faveurs
» Dont l'avoit comblé la Nature.
» Ainsi qu'en ses écrits il fut simple en ses mœurs;
» Et chez lui le génie éclaira la droiture.
» Ami zélé, bon Citoyen,
» Homme illustre.... Il fut plus, il fut homme de bien »,

Il fit, pour le Théâtre Italien, l'*École du Tems*, Comédie en un Acte & en vers; pour le

Théâtre François, *Ésope au Parnasse*, Comédie en un Acte & en vers, mêlée de Fables; & la *Mascarade du Parnasse*, qui n'a point été jouée, aussi en vers, & en un Acte. On raconte, au sujet de la représentation de la première de ces deux Pièces, une anecdote assez remarquable : les Comédiens donnoient à la fois, ce jour-là, trois nouveautés, dont la dernière étoit *Ésope*. La première étant tombée, le célèbre Acteur Montmesnil vint demander au Public si l'on passeroit à la seconde. Cette seconde eut le même sort : Montmesnil revint encore demander pathétiquement au Parterre, si l'on passeroit à la troisième. Le Public rit beaucoup, & prit enfin le parti de l'indulgence, sa rigueur s'étant épuisée, en quelque sorte, sur les deux premières nouveautés. Montmesnil joua le rôle d'*Ésope*, circonstance qui d'ailleurs ne nuisit point au succès de la Pièce.

Le Recueuil des Comédies de M. PESSELIER renferme encore les ouvrages suivans.

# DIALOGUE

ENTRE

## LA JEUNESSE

ET

## LA RAISON.

### DÉDICACE AU PUBLIC.

C'Est au Public intelligent,
Bien moins qu'au Public indulgent,
Que je consacre ces étrennes :
Quoique fort au-dessous de lui,
S'il les goûte, dès aujourd'hui,
Je compte avoir reçu les miennes.

### LA RAISON.

ARrestez, aimable Jeunesse;
Pourquoi vous dérober à mon empressement ?
Un mot....

LA JEUNESSE.

J'aime la joie, & vous parlez ſageſſe;
Ce n'eſt point un amuſement.
Comment faire entre nous un accommodement?

LA RAISON.

Hé quoi! Nymphe trop folâtre;
De vos amuſemens ignorant les dangers,
Serez-vous toujours idolâtre
Des plaiſirs vains & paſſagers,
Tandis que votre cœur, s'il me prenoit pour guide,
Goûteroit un plaiſir auſſi pur que ſolide?

LA JEUNESSE.

Que me dites-vous-là, Madame la Raiſon?
Je ſais par cœur votre Morale:
Votre bouche en eſt libérale,
Et, ſur moi chaque jour, la répand à foiſon.
C'eſt une regle générale;
Quand vous me ſermonez, en moi tout eſt poiſon.
Veux-je me rengorger: ma démarche eſt hardie.
Suis-je gaie: ah! quelle étourdie!
Il faut la reléguer aux Petites-Maiſons.
Mes yeux ſont deux ardens tiſons,
Qui cauſent en tous lieux un affreux incendie.
Voyez-vous à ma tête un groupe de friſons
Rangés par la Galanterie:
Dieux! quelle vanité! quelle coquetterie!
Quelles mœurs ſous notre horizon!
Mais, encore une fois, Madame la Raiſon,
Quels crimes donc encor me voyez-vous commettre,
Pour me dépeindre en noir dans votre grand blaſon?

J'ai quelquefois chanté zon-zon ;
J'ai sauté ; j'ai dansé les rats, le cotillon ;
On trouve en tout cela le mal qu'on y veut mettre.]
Avec moi, direz-vous, quelle comparaison !
Vraiment ! je sais qu'un jour, quand votre poil grison
Avec mes cheveux blonds viendra se compromettre,
Des jeux & des plaisirs il faudra me démettre ;
Mais c'est un ouvrage à remettre
Au tems de l'arrière-saison :
Et vous me permettez, je pense,
D'user, jusques au bout, d'une aimable dispense ;
Car enfin, entre nous, à moins qu'être un oison,
D'un matin agréable on ménage les heures,
Lorsque l'on doit avoir, sur le soir, pour demeures,
Les ténébreux cachots d'une affreuse prison.

LA RAISON.

ouissez ( j'y consens ) de cette matinée
Qui vous paroît si fortunée ;
Mais sachez-en du moins ménager les instans :
Ou bien, appréhendez la fin de la journée ;
Et, par un fâcheux contre-tems,
Craignez, en vous livrant à votre destinée,
De pleurer en hyver les erreurs du printems.

LA JEUNESE.

Encor de la Morale ! Ai-je tort de me plaindre ?
Comme chacun est entêté !
La Jeunesse ne peut réformer sa gaieté ;
Et la Raison ne peut contraindre
Son caractere enclin à la moralité.

LA RAISON.

Voilà comme le vôtre eſt par l'âge emporté.

LA JEUNESSE.

Et voilà comme l'on s'ennuie.
Je l'avois bien prévu. Vraiment ! nous connoiſſons
Les déſagréables leçons
Qu'il faut qu'avec vous l'on eſſuie.

LA RAISON.

Jeuneſſe, avouez qu'à mon tour
J'ai quelque ſujet de me plaindre.
Mes leçons dans vos mains prennent un mauvais tour ;
Avec un noir crayon vous venez de me peindre :
Mais ne craignez point de retour.
Entre nous je ne veux nulles tracaſſeries ;
Cet article, à mes yeux, eſt ſuperficiel :
Paſſons rapidement ſur les badineries,
Et volons à l'eſſentiel.
La Raiſon, pour vous ſatisfaire,
Veut tempérer un peu la rigueur de ſes loix,
Et vous avez, pour cette fois,
Des remercîmens à me faire.
J'ai ſu prévenir vos deſirs ;
Oui, pour concilier nos goûts dans cette affaire,
J'amène avec moi les Plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Miracle ! Hé ! depuis quand marchent-ils ſur vos traces ?

LA RAISON.

Ils ſont accompagnés des Ris, des Jeux, des Graces.
La Raiſon aujourd'hui peut-elle s'en paſſer ?

D'ailleurs, je n'ai jamais prétendu les chaſſer;
J'ai ſeulement reglé leur place.

LA JEUNESSE.

Tant pis, vraiment; car j'aime aſſez
A les voir quelquefois dérangés, déplacés.

LA RAISON.

Et c'eſt ce qui ſouvent a cauſé leurs diſgraces;
Mais je vais les faire avancer.

LA JEUNESSE.

C'eſt bien dit; faites-les paſſer,
Que je les enviſage en face;
Mais, entre nous, autant que je puis le penſer,
Ils ne ſont pas de bonne race.

LA RAISON.

De juger pourquoi ſe preſſer?

LA JEUNESSE.

Voyons donc .... Ah! Raiſon, excuſez mon audace;
Leur ſymétrique abord, commence à me glacer.
Vos Graces pourroient me bercer:
Aih! Aih! quelle fadeur!... Il faut qu'on me délace..
Je n'en puis plus.... Je vais paſſer.
Vos Ris viennent de faire une affreuſe grimace;
Et dans l'art d'affadir, d'ennuyer, de laſſer,
Vos Jeux n'ont rien qui les efface.
Quant à vos froids Plaiſirs, ce ſont de grands flandrins,
Fort propres à donner de la mélancolie;
Ils ſont eux-mêmes ſi chagrins!
Du vif-argent de la Folie,
Croyez-moi, faites-leur avaler quelques grains.

LA RAISON.

La Folie, au contraire, eſt tout ce que je crains.
Vous aimez, je le vois, les Graces trop galantes,
Les Ris extravagans, les Plaiſirs libertins,
Et ces Jeux hardis & mutins,
Dont les mains vives, pétulantes
Dédaignent la pudeur, bravent l'honnêteté,
Et déshonorent la beauté.
Enfin, pour abréger d'inutiles reproches,
Mon empreſſement vous déplaît;
Vos yeux, de la Raiſon redoutent les approches.

LA JEUNESSE.

Non; je la prends pour ce qu'elle eſt.
Qu'avez-vous à me dire? Avec vous je demeure.
Je me ſens d'humeur aujourd'hui
A prendre de vos mains cinq ou ſix bols d'ennui;
Je vous accorde un bon quart-d'heure:
Il faut bien ſe prêter aux foibleſſes d'autrui.
Parlez; je vous écoute: en vérité, je penſe
Que je vais tout de bon céder à vos attraits:
Mais vraiment! je me mets en frais:
Quelle ſera ma récompenſe?

LA RAISON.

Ne regrettez point la dépenſe,
Si, pour l'amour de moi, vous la faites exprès.
Mais vous me connoiſſez; j'y regarde de près:
Voyons ſi la Jeuneſſe eſt telle
Qu'elle me dit. Premierement,
Pour m'écouter encor plus attentivement,

Trève à toute la bagatelle ;
Jettez ces inutiles fleurs
Prises dans les Jardins de l'Isle de Cythère.

LA JEUNESSE.

Ah ! que me dites-vous ? Elles sont d'un Parterre
Que Flore même a peint des plus vives couleurs.

LA RAISON.

Prenez ces Fruits, ils sont meilleurs.
Dès long-tems je vous les réserve ;
Pour vous les présenter ma main les a cueillis
Dans les Jardins de la sage Minerve.

LA JEUNESSE.

Quel titre pour être accueuillis !
N'importe. Je les prends...

LA RAISON.

C'est par l'obéissance
Que dans le bon chemin l'on avance beaucoup.

LA JEUNESSE.

Obéissance ! Oh ! pour le coup
C'est prendre un peu trop de licence...

LA RAISON.

Nymphe, ne consentez-vous point
De reconnoître ma puissance ?

LA JEUNESSE.

Il est bon d'éclaircir ce point.
Si la Justice tient entre nous la balance,
Je consens de suivre vos pas ;
Espérant néanmoins quitter votre Excellence,

Quand ſon air & ſon ton ne me conviendront pas.
Entre nous point de violence;
Sinon j'en appelle aux mortels
Qui viennent chaque jour encenſer mes autels.

LA RAISON.

Les mortels! Ah! pour votre gloire,
Gardez-vous bien de les citer:
Ce ſeroit fort mal debuter,
Pour gagner ſur moi la victoire
Que vous eſperez remporter.
La Jeuneſſe eſt charmante, elle ſçait enchanter;
Mais elle connoît peu les hommes,
Et ſur ceux du ſiecle où nous ſommes,
Il eſt bon qu'elle apprenne à ne point trop compter.
L'Univers la flatte & l'encenſe,
Chacun avec ardeur lui porte ſes tributs:
Mais, en avouant ſa puiſſance,
On en reconnoît les abus.

LA JEUNESSE.

Les abus! Hé! qui peut ſe plaindre
Que j'abuſe de mon pouvoir?
J'attire à moi les cœurs, ſans jamais les contraindre;
Je les gagne ſouvent ſans m'en appercevoir:
S'ils s'empreſſent pour moi, s'ils aiment à me voir,
C'eſt un hommage volontaire
Qu'il m'eſt permis de recevoir,
Sans que, de ma façon, aucun décret auſtère
D'un hommage ſi doux leur ait fait un devoir.
Le deſir de charmer eſt dans mon caractère,
L'art de plaire eſt tout mon ſçavoir.

Vous

Vous portez plus loin la ſcience,
Vous ſondez les replis de notre conſcience,
Vous n'offrez à nos yeux que de graves objets;
Vos loix ſont belles; c'eſt dommage
Qu'un murmure offenſant empoiſonne l'hommage
De vos indociles ſujets.
On chante, on rit ſous mon Empire:
Sous le vôtre, à peine on reſpire.
Quelle différence entre nous!
Vous appellez en vain l'homme qui vous évite;
Et ſoudain, ſans que je l'invite,
Je le vois s'empreſſer, tomber à mes genoux.
Pour lui que fais-je en récompenſe?
J'égaye tous ſes jours, & j'abrège ſes nuits ...

LA RAISON.

Il y perd ſon repos: la recette, je penſe,
Eſt au-deſſous de la dépenſe.

LA JEUNESSE.

D'une formalité fertile en mille ennuis,
Mon humeur libre le diſpenſe.
Le vernis du bel-âge, aux plus charmans attraits
Prête un nouveau pouvoir, une nouvelle grace,
Et quelquefois même il efface
Tout le déſagrément des plus difformes traits.
Eſt-on jeune: on ſçait tout; on ravit, on enchante;
On a dans la parole une grace touchante
Qui captive l'eſprit, qui porte juſqu'au cœur.
De ma main, la beauté tient ſes plus fortes armes;
La laideur, avec moi, ne manque point de charmes,
Et peut encor paroître à titre de vainqueur.

La Jeuneſſe, en tous lieux, promène ſur ſes traces
Le folâtre eſſain des Plaiſirs,
Le ſéduiſant trio des Graces,
Et les Jeux amenés par les tendres Deſirs.

LA RAISON.

Vous ne dites point ce qu'opère
Cette Cour qui ſans ceſſe amuſe vos loiſirs.
Si la Raiſon ne les tempère,
Nymphe, combien les Jeux coûtent-ils de ſoupirs!
Triſtes fils d'un aimable père,
Chaque jour, vos remords naiſſent de vos plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Fort bien! à m'interrompre, à me troubler ſans ceſſe,
Raiſon, vous vous divertiſſez;
Mais, en dépit de vous, ma charmante Princeſſe,
En tous lieux je triomphe; & pour moi, c'eſt aſſez.
Veux-je me réjouir; ma voix enchantereſſe
A mes amuſemens auſſi-tôt intéreſſe
Les Muſes, les Divinités.
Mes vœux ne trouvent point d'obſtacles;
J'anime ces brillans ſpectacles
Dont l'Univers ſurpris admire les beautés.
Après qu'à mes regards la triſte Melpomène
A peint le tumulte & l'horreur,
Les ſoins ambitieux, & l'Amour en fureur;
Thalie, & les Jeux qu'elle amène,
S'exercent à mes yeux pour diſſiper l'erreur
D'une ſcène trop inhumaine,
Et chaſſent loin de moi le trouble & la terreur.
Le Bal au ſpectacle ſuccède;
Un ſallon s'ouvre; &, ſur le champ,

Le blond Appollon qui poſſede
Les merveilleux accords de la lyre & du chant,
Guide le pas leger, expreſſif & touchant
De Terpſicore à qui tout cède
Dans l'art ingénieux d'exprimer, en marchant,
Les divers mouvemens des ames;
La joie & ſa douceur, la colère & ſes flammes;
La froide indifférence, & l'amoureux penchant.
Pour m'aider à briller dans cette aimable fête,
Flore prend ſoin d'orner ma tête;
Ses dons couronnent mes cheveux.
Que manqueroit-il à mes vœux?
De mille courtiſans je ſuis environnée,
Quand, ſur la fin de la journée,
Aux dépens de Plutus, que l'Amour met en fraix,
Aidé de Flore & de Pomone,
Comus ordonne les apprêts
D'un feſtin qu'Amour aſſaiſonne:
Feſtin où regnent les Plaiſirs;
Où la Magnificence & la Délicateſſe,
Par les mains du Bon-Goût & de la Politeſſe,
Préviennent mes plus chers deſirs.
Tandis que de Bacchus l'Amour reçoit à boire,
Bacchus d'amour s'enivre en voyant mes appas;
Rival de tous les deux, Phébus ne tarde pas
A célébrer auſſi ma gloire;
Et d'un nouveau couplet égaye le repas.
Ainſi dans l'allégreſſe inceſſamment je nage;
Tous les amuſemens ſont de mon appanage,
Par eux je compte mes momens;

Momens que je prodigue au léger badinage,
A l'aiſance facile, à l'aimable gaité,
Mais qu'avec grand ſoin je ménage
Pour le compliment affecté,
Et l'ennuïeuſe gravité.
Vous voyez que ſur vous j'ai plus d'un avantage;
Ices Plaiſirs qu'ici j'ai peints de bonne foi,
Fidélement je les partage
Avec tous les mortels qui vivent ſous ma loi.
Ce ſont autant de faits de votre connoiſſance;
Après cela, de ma puiſſance
Meſſieurs les hommes ſe plaindront!
Raiſon, j'en veux tirer vengeance.
Les ingrats s'en reſſouviendront;
Vivons en bonne intelligence,
Et leurs Plaiſirs m'en répondront.

LA RAISON.

Si jamais le ciel nous raſſemble,
Le ſort de vos ſujets en ſera-t-il moins doux?

LA JEUNESSE.

Mais, vous-même, qu'en penſez-vous,
Madame la Raiſon? Dites; que vous en ſemble?

LA RAISON,

Une telle union guériroit bien des fous.

LA JEUNESSE.

Et je vous ſoutiens, moi, qu'en nous voyant enſemble,
Mes ſujets dépériroient tous.
Trop d'eſpace regne entre nous:
Ce rare phénoméne étonneroit la terre.
Entre nous rétablir la paix!
Aux plus doux Plaiſirs pour jamais

Ce seroit déclarer la guerre.
Jugez si les mortels en seroient satisfaits;
Ils reconnoissent trop le prix de mes bienfaits!

LA RAISON.

Je vous l'ai déja dit : Nymphe, sous votre empire,
Tout le monde n'est pas également content;
Votre pouvoir est éclatant,
Mais il est dangereux; plus d'un cœur en soupire
Contre vous en secret on murmure, on conspire.

LA JEUNESSE.

Cela ne se peut; trait pour trait
Je viens de faire mon portrait,
A l'empire des cœurs est-ce à tort que j'aspire?

LA RAISON.

L'Amour-propre se peint en beau :
De ce qu'on fait pour soi, l'orgueuil est la mesure.
Il est tems qu'une main, moins chere, mais plus sûre,
Sur vos traits porte le flambeau.
Aux mortels, dites-vous, j'eus toujours l'art de plaire.
Dites, dites plutôt de séduire les yeux,
Par un éclat perstigieux
Qui fuit, lorsque je les éclaire.
Vous bornez tous vos soins à les sçavoir charmer,
Nymphe : mais un tems vient que le charme se brise;
L'homme, desabusé, cesse de vous aimer;
Il va plus loin, il vous mepriſe.
On gagne beaucoup plus à se faire estimer
Dès que la troupe passagere
Des Amours qui suivent vos pas,
D'une aîle rapide & légere,

S'envole avec tous vos appâs,
Un mortel qui vous perd, vainement se désole,
Et pousse vers le ciel des soupirs superflus,
Si l'estime publique alors ne le console
Du triste éloignement des charmes qu'il n'a plus.
Nymphe, à votre peinture il me seroit facile
D'ajoûter encor d'autres traits
Aussi peu glorieux, mais du moins aussi vrais.
Vous êtes imprudente, indiscrette, indocile;
Taches qui souillent vos attraits.
Votre imprudence est sans seconde.
Lorsque vous entrez dans le monde,
Deux routes s'offrent à vos yeux.
Laquelle est la meilleure à suivre?
« Bon! allez-vous nous faire un détail ennuyeux?...
» Mais encore faut-il examiner les lieux....
» Belle maxime! Il s'agit de poursuivre
» Dans la route qui plaît le plus.
» Pourquoi s'inquiéter? Réfléchir, est-ce vivre?
» Ecoutons le penchant auquel le cœur se livre;
» Les autres soins sont superflus...
Quarrive-t-il? On se fourvoie;
C'est au bonheur qu'on vise, & l'on court au malheur.
On comptoit arriver au Palais de la Joïe,
Et l'on tombe, par cette voie,
Dans les tristes cachots de la sombre Douleur.
Votre indiscrétion est-elle moins connue?
Quel homme ne s'est apperçu,
Que d'une sage retenue
Le systême, par vous, ne fut jamais connu?
Abusant du dépôt d'une affaire secrette,

Votre oreille infidelle à peine l'a reçu
Que, par votre bouche indiſcrette,
Ce prétendu ſecret par-tout eſt bientôt ſçu.
Mais je borne ici la morale;
Vous dites que j'en ſuis un peu trop libérale.
Hé! bien, de ce défaut je veux me corriger;
Le vrai Sage doit ménager
Les oracles de la Sageſſe.
Il faut à propos les ſemer:
Lorſqu'ils ſont répandus avec trop de largeſſe,
Ils ont de la peine à germer.

LA JEUNESSE.

Vers l'adouciſſement votre morale penche?
Hé! non, non; pourſuivez: prenez votre revanche.
Chacun peut uſer de ſon droit.
Vous reſtez au plus bel endroit.
Faut-il que la Raiſon avec moi ſe déguiſe?
Que le diſcours ſoit long ou bref,
Elle ſçait bien que de mon chef
J'agirai toujours à ma guiſe;
Et c'eſt le troiſieme grief.

LA RAISON.

Vous dites vrai: mais pourquoi rire
De ce qui doit vous chagriner?
Objet d'une juſte ſatyre,
De vos propres défauts pouvez-vous badiner?
Ah! que ne ſongez-vous plutôt à les détruire,
Au lieu de vous les pardonner?
Par la Raiſon, enfin, laiſſez-vous gouverner.
Que dis-je? Vainement j'aſpire
A la gloire, au bonheur de vous déterminer.

Vous êtes, puiſqu'il faut tout dire,
Incapable de vous conduire,
Et très-difficile à mener.

LA JEUNESSE.

Pour le coup je deviens habile;
Ce diſcours m'éclaire ſur vous.
Je croyois la Raiſon exempte de courroux :
Mais je vois qu'elle a de la bile.

LA RAISON.

Quel que ſoit l'intérêt qui lui ſert de mobile,
Le zèle s'égare ſouvent.
Le mien va rendre encor votre eſprit plus ſçavant.
Vous joignez au défaut de l'inexpérience
Une orgueuilleuſe confiance
Qui vous trompe en mille façons :
Faut-il qu'une aveugle ignorance
Inſpire à la Jeuneſſe une folle aſſurance,
Sourde aux plus utiles leçons?
Ce ſont deux ſœurs inſéparables,
Qui rendront vos maux incurables,
Si nous ne nous réuniſſons.

LA JEUNESSE.

Vos harangues ſont admirables;
Je les ferai mettre en chanſons.
Mais il me vient quelques ſoupçons.
En ſuivant mes conſeils à leurs vœux favorables,
Les hommes, dites-vous, (& d'abord je l'ai cru)
Se plaignent que je veux les rendre miſérables :
Ce murmure a tout l'air d'être de votre crû.
Mon empire n'eſt point décrû.
Je ne reconnoîs point, à ces plaintes amères,

Les fortunés mortels qui vivent sous mes loix;
Vous leur imputez ces chimères,
Et c'est à vous que je les dois.
Il faut bien choisir un prétexte:
Cette mercuriale étoit de votre choix:
Mes sujets, à propos, en ont fourni le texte;
Sans jamais soupçonner, tant ils sont dans l'erreur,
Qu'ils me grondent par Procureur.
A moins qu'ingénieuse à trouver des grimoires,
Grecs, Latins & François, tant en prose qu'en vers,
Propres à me noircir aux yeux de l'Univers,
Vous n'ayez tiré vos mémoires
Des porte-feuilles enfumés
Des caustiques Vieillards à ma perte animés.
Furent-ils autrefois plus sages,
Pour avoir aujourd'hui le droit de s'écrier?
L'Histoire de leur vie offre plusieurs passages
Qui jadis vous ont fait crier.
De ce que l'on me doit, voilà comme on s'acquitte;
L'homme, aussi-tôt que je le quitte,
Ne songe qu'à me décrier.

LA RAISON.

C'est que j'ai de la peine à me l'approprier.
Mais votre conjecture est fausse:
Les Vieillards, sur ce point, me consultent fort peu:
S'ils le font quelquefois, c'est avec trop de feu,
Et rarement je les exauce.
De vos propres sujets craignez le désaveu;
Il en est un sur-tout qui vous met fort en jeu;
C'est, dit-il, à regret qu'avec vous il demeure;
Il blâme hautement vos fautes, vos écarts.

LA JEUNESSE.

Et quel eſt ce Mignon qui tend de ſi bonne heure
A s'incorporer aux Vieillards?
Je lui permets déja de battre la retraite.
Oui, je le tiens pour vieux, de façons & d'humeur.

LA RAISON.

Sa gloire n'eſt pas ſi complette.

LA JEUNESSE.

Quel eſt-il donc, enfin? Non, que je le regrette....

LA RAISON.

C'eſt Damis....

LA JEUNESSE.

Ce jeune Rimeur,
Qui décrit ſur Pégaſe onze pas d'une traite?

LA RAISON.

Lui-même.

LA JEUNESSE.

En vérité, je le trouve plaiſant
D'aller auprès de vous faire le complaiſant;
Tandis qu'auprès de moi, dans certain dialogue....
Il ſuffit que ſon nom eſt ſur mon Catalogue.
Tout haut à vos genoux, il tranche du Caton;
Et tout bas je l'entends parler d'un autre ton.
Mais, adieu; c'en eſt trop. De la Philoſophie
La Jeuneſſe ne peut toujours ſe préſerver.
De vos leçons je me défie,
Et cours chez la Folie apprendre à les braver.

LA RAISON.

Moi, je vais de Pallas conſulter la ſageſſe
Sur les moyens de me faire écouter;
La Raiſon, quand il faut corriger la Jeuneſſe,
Ne doit jamais ſe rebuter.

*Fin du Dialogue.*

# EPITRE

## DE M. JERSAIN, A M. PESSELIER,

### Sur sa Comédie de l'École du Tems.

Chaque talent a son enfance :
Mais tu nous fais douter de cette vérité,
Puisque les tiens, dans leur naissance,
Ont tous les traits de la maturité.
La Jeunesse dans tes Ouvrages,
Ne se connoît qu'à leur vivacité.
Tu sçais y décorer les leçons les plus sages,
Des agrémens de l'aimable gaité.
Point de ces équivoques sales,
Ni de ces pointes triviales
Qui font rougir le Spectateur,
Et qui déshonorent l'Auteur.
Enfin, cher Pesselier, si l'esprit y pétille,
La vertu, dans son jour, également y brille.
Quand on sçait peindre ainsi ses mœurs,
On s'acquiert aisément les cœurs.

# EPITRE

## A MONSIEUR JERSAIN,

*En réponse à ses vers sur la Comédie de* l'Ecole du Tems.

OUI, dans les foibles vers que mon loisir m'inspire,
Les éloges du Cœur sont les seuls où j'aspire.
L'Esprit n'est qu'un trompeur, qui ne sçauroit donner
Que des lauriers communs, & prompts à se faner.
Sa louange, au Bon-Sens, sera toujours suspecte,
Rival dissimulé, flatteur ingénieux,
Et Panégyriste envieux,
De ceux qu'en apparence il chérit, il respecte,
Il rabaisse en secret les talens, les travaux.
Votre ouvrage, à son gré, n'a rien qui doive plaire,
Le sujet en est trop vulgaire,
Et les tours n'en sont pas nouveaux.
Cependant il vous loue, &, d'une voix bruyante,
Par-tout il vous annonce, en tous lieux il il vous chante,
Après votre victoire il est votre hérault....
Oui, le traître le dit tout haut,
J'en conviens : mais, tout bas, il dédaigne, il dégrade
Cet Auteur qu'en public il avoit encensé.
Ainsi l'Orgueuil brise l'estrade
Où l'Intérêt m'avoit placé.

Le Cœur seul, peu jaloux des succès du génie,
Prodigue en sa faveur de sincères accens:
Seul il donne ce pur encens,
Que n'empoisonnent point les vapeurs de l'Envie:
Hommage dégagé d'un futile ornement ;
Hommage que recherche une ame délicate ;
Hommage qui pique & qui flatte
Moins l'esprit que le sentiment.

Ah! pourquoi faut-il que notre Ame
Au sein de la douleur, au milieu des plaisirs,
Ne puisse pas toujours, au gré de ses desirs,
Peindre ses mouvemens avec des traits de flamme?
Mais, prompte à se laisser charmer,
Dieux! Qu'elle est lente à s'exprimer!
Et fort souvent, hélas! comment s'exprime-t-elle?
Un pinceau foible & languissant
Rend bien mal tout ce qu'elle sent.
Dans cette extrémité cruelle
C'est à l'Esprit qu'elle a recours:
Quelle ressource! Quel secours!
L'Esprit, copiste peu fidèle,
Défigure dans ses discours
Le Cœur qu'il devroit suivre & prendre pour modèle.
Cependant (il faut l'avouer,)
C'est par les couleurs qu'il lui prête;
C'est en servant au Cœur d'élégant interprète,
Que l'Esprit quelquefois peut se faire louer.
Si, renonçant à l'art de feindre,
Il s'applique à bien peindre
La pensée & les sentimens;
S'il sçait d'un tendre amour, ou d'une vive estime
Exprimer tous les mouvemens;
S'il sçait en retracer le jeu le plus intime,
Il enleve aussi-tôt mes applaudissemens.
Non que pour lors je l'envisage
Comme l'auteur industrieux
De tout ce qu'il offre à mes yeux:
Mais les traits qu'il met en usage,
En font à mes regards un aimable enchanteur,
Un agréable imitateur,
Un LA TOUR, un VANLO, qui peint un beau visage,
Dont il n'est point le créateur.
Hé bien! ami JERSAIN, c'est sous cette figure
Que l'esprit dans tes vers à moi s'est présenté;
D'un Public indulgent, & qui m'a bien traité,
Tu me promets le cœur; j'accepte ton augure:
Mais sur-tout que le tien n'en soit point excepté.

# A MADEMOISELLE***.

## *SUR LA LECTURE.*

Vous sçavez, jeune Iris, que l'utile lecture,
De l'esprit & du cœur embrassant la culture,
A former l'un & l'autre excelle également;
De l'ame & du génie elle est la nourriture,
Elle est mere du goût & du discernement,
Et des vices de la nature
Elle purge nos cœurs & notre entendement:
Mais un si grand remède opère lentement.

Vous faites du plaisir de lire
Votre plus doux amusement;
Mais, pour en profiter, oserois-je le dire,
Vous lisez trop rapidement.

Du petit Oranger le foible compliment
Ayant reçu de vous un regard favorable,
Pour appuyer mon sentiment,
Je vous offre encore une Fable.
L'Apologue qui plaît est un bon argument.

# L'ABEILLE & LE PAPILLON.

## *FABLE.*

EXpliquez-moi, de grace, ô trop heureuſe Abeille,
Diſoit un jour le Papillon,
Par quelle étonnante merveille,
Sans ternir de nos fleurs l'éclatant vermillon,
Vous ſçavez en tirer ce ſuc incomparable,
Ce miel que tous nos ſoins ne nous donnent jamais?
Ce que vous faites, je le fais
Avec un zèle incomparable.
Vous cultivez les fleurs; n'en fais-je pas autant?
Et ſans placer ici le brillant étalage
De mes talens connus à la ville, au village,
Je doute, entre nous deux, que vous en ayez tant.
Hé! répondit l'Abeille à l'inſecte volage,
Pour t'égaler à moi, ceſſe d'être inconſtant.
Tu voles d'une aîle legere
De fleurette en fleurette, & cela te ſuffit.
Mais, pour en tirer du profit,
Ton ardeur eſt trop paſſagere.
C'eſt en nous fixant ſur les fleurs
Que nous y recueuillons cette admirable eſſence
Dont chaque jour l'Aurore en pleurs
Arroſe les jardins où Flore prend naiſſance.
Si je voltigeois comme toi,
Le miel ne ſeroit pas pour moi.

Aux frivoles Lecteur l'Abeille fait la guerre.
Chaque Livre eſt comme un parterre,
Où l'on s'amuſe utilement;
Mais, qui promene un œil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,
Prive d'un miel auſſi doux que ſolide
Et l'eſprit & le ſentiment.

## LE VER-LUISANT, & LE VERMISSEAU.

### *FABLE.*

DAns un épais buiſſon, pendant une nuit ſombre,
Un Vermiſſeau gîtoit auprès d'un Ver-luiſant,
Qui, tout fier d'un éclat qu'il ne devoit qu'à l'ombre,
Faiſoit le petit ſuffiſant.

Un reptile inconnu, près d'un Ver de ma ſorte
Oſe venir loger ! Je le trouve plaiſant !
Allons, mon ami, que l'on ſorte :
Ce qui fut dit d'un air & d'un ton impoſant.

Hé ! tout doux, Compagnon : l'éclat qui te décore,
Tu le dois à l'obſcurité,
Répond le Vermiſſeau ; redoute la clarté.
Va, mon cher, je t'attends au lever de l'Aurore,
Pour juger de ta qualité.

Que de gens, au ſiècle où nous ſommes,
Brillent, à peu de frais, dans un ſombre ſéjour,
Qui ſeroient confondus parmi les autres hommes,
S'ils oſoient paroître au grand jour !

# LE LAURIER & LE MYRTE.

## *FABLE.*

DAns ſa caiſſe, à l'abri de la biſe cruelle,
Croiſſoit un jeune Myrte auprès d'un vieux Laurier.
Le Myrte avoit été planté par une Belle,
Le Laurier occupoit tous les ſoins d'un Guerrier.

La diſcorde eſt ſouvent fille du voiſinage.
Entre nos arbriſſeaux ce malheur arriva :
Chacun vantoit ſon appanage,
Sur ce ſujet entr'eux certain bruit s'éleva.

Oſes-tu bien du pas me diſputer la gloire ?
S'écria le Laurier, d'un ton altier & prompt ?
Des Favoris de la Victoire
Sçais-tu que mes rameaux ceignent l'auguſte front ?

A tant d'honneurs, ami, je n'oſerois prétèndre,
Répondit auſſi-tôt le Myrte, d'un air tendre ;
Mais de la jeune Amynte & de l'aimable Iris
Je couronne les Favoris.

Ton regne eſt celui de la guerre :
Moi, j'en déteſte les horreurs ;
J'aime mieux préſider aux plaiſirs de la Terre,
Que d'être, comme toi, le prix de ſes fureurs.

# LA ROSE & LE PAPILLON.

## *FABLE.*

LEs Fleurs blâmoient un jour entr'elles
L'inconſtance des Papillons.
Pour nous autant en font nos Belles:
Dieu ſçait à notre tour ſi nous en babillons.

Recevoir les tributs d'une cour ſi volage,
Sçavez-vous bien, mes ſœurs, que c'eſt nous dégrader,
Dit la Roſe? Entre nous, il faut nous accorder:
Dédaignons de concert le frivole étalage
D'un amour prompt à s'éclipſer.
Hé quoi! Toutes dans le bel âge,
Nous ne pourrons parvenir à fixer
Ce peuple d'inconſtans qui vient nous encenſer!

Hé! doucement, Meſdemoiſelles,
Répond un Papillon qui ſe rencontra là;
Et qui venoit d'ouïr cela.
Tous nos feux ne ſont qu'étincelles,
Dites-vous: j'en conviens avec vous ſans détour;
Mais, parmi tant de Fleurs, que l'on me nomme celles
Qui là-deſſus ſoient ſans retour;
Et pouvons-nous être infideles
Que vous n'y gagniez tour-à-tour?
A ces mots vers la Roſe il dirige ſes aîles:
Elle oublie auſſi-tôt qu'il puiſſe être inconſtant.

Qu'on eſt prompt à s'en faire accroire!
Il eſt peu de Beautés qui n'en fiſſent autant.
Au premier feu de la victoire,
Va-t-on s'imaginer que ſa nouvelle gloire
Pourra ne durer qu'un inſtant?

# LA FAUVETTE
## ET LE MOINEAU FRANC.
### *FABLE.*

O Vous que notre hommage érige en souveraines,
Belles, que je vous plains! mille amans à vos pieds
Chaque jour sont humiliés.
Que d'adulateurs dans vos chaînes!
Et pas un seul ami, qui, courageusement,
Ose vous avertir que vos beautés sont vaines;
Dès que quelque travers en ternit l'agrément.
Ainsi, loin des Rois de la Terre,
Fuit la timide Vérité.
Vous avez de nos cœurs la souveraineté;
Mais aux Sujets flatteurs, Belles, faites la guerre,
Si vous voulez régner dans l'immortalité.

J'Ai lu qu'un Moineau franc d'une jeune Fauvette,
Aimable, vive, & même un peu follette,
Etoit ami, j'entends ami du fond du cœur;
Par ce titre, c'est assez dire,
Qu'il osoit, quelquefois, blâmer & contredire
La gentille femelle. Elle, d'un ton moqueur,
Recevoit ses leçons, & trouvoit singuliere
La méthode de ce Moineau
Qui la traitoit en écoliere,
Tandis qu'il auroit dû, tendre & flatteur Oiseau,
L'encenser, ou plutôt la tromper, de manière
A la faire, à son tour, donner dans le panneau.

Nous étourdira-t-il toujours de ſa morale,
S'écrioit la Fauvette, avec un air d'ennui?
A quoi bon les avis que ſans ceſſe il étale?
Mon Dieu, qu'il les garde pour lui!
Il en a grand beſoin, l'humeur atrabilaire
Dont il me paroît entiché
A de quoi s'occuper, ſi du deſir de plaire
Son cœur eſt tant ſoit peu touché.
Quoi qu'aſſez maltraité, l'Oiſeau franc & ſincere
Ne ſe rebute point. A ceux qu'on aime bien,
Diſoit-il quelquefois, c'eſt un mal néceſſaire
D'oſer ſur leurs défauts ne leur déguiſer rien.

Aſſez d'autres Moineaux, jeune & belle Fauvette,
Pour vous faire goûter un éloge enchanteur,
Ouvriront un bec impoſteur.
Il vaut mieux qu'à jamais la bouche ſoit muette,
Que de parler pour corrompre le cœur.
Vous avez, j'en conviens, mille attraits en partage;
Mais, eſt-ce aſſez de les avoir?
En poſſéder beaucoup, n'eſt-ce pas un devoir
D'en acquérir encor, s'il ſe peut, d'avantage?

Vain diſcours! ſur notre Caton,
On jette des regards de fort mauvais préſage.
Tant de ſincérité, chez les Belles, (dit-on)
Et chez les Grands eſt peu d'uſage.
Ne pouvant ſe réſoudre à prendre un autre ton,
Le Moineau franc, en Oiſeau ſage,
Dégoûté du grand monde, & de ſes vanités,
S'envole, & va pleurer dans un ſombre bocage
La perte de ſes vérités.

Soudain, la troupe ſéduiſante
D'Etourneaux louangeurs, & grands donneurs d'encens,
Aſſiége la Fauvette: à leurs tendres accens
Son oreille eſt trop complaiſante.
Elle s'en repent; mais trop tard.
Ménageons un ami qui nous parle ſans fard.

# MINERVE ENDORMIE PAR L'AMOUR.

## *FABLE.*

ON m'a dit que l'Amour, à trois grandes Déesses,
Voulant donner des fleurs, eut soin de les choisir
Différentes dans leurs espèces,
Pour la variété du goût & du plaisir.
JUNON, trop surveillante épouse
De JUPITER, mari coquet,
N'eut que des Soucis pour bouquet:
Les Soucis sont le lot d'une flâme jalouse.

De son petit lutin de fils
VENUS reçut aussi l'hommage;
C'étoient des Roses & des Lys,
De la beauté brillante image,
Digne d'être offerte à Cypris.

Quand ce vint à PALLAS, Deïté peu docile,
Il fallut redoubler l'apprêt:
Et l'Amour, tout adroit qu'il est,
Trouva la chose difficile.
Elle étoit délicate en effet; peu s'en faut
Qu'en pareil cas, ce Dieu ne se trouve en défaut.
Cependant, cet Enfant qu'à Paphos on révere
A la Divinité sévere,
D'un air doux, naïf, innocent,
(Et cet air ingénu n'est pas sans éloquence)
Donna des Pavots en présent,
Fleurs que l'on crut sans conséquence.

Mais à peine Pallas eut-elle à ſon côté
Ce bouquet enchanté,
Que ſoudain la Déeſſe auſtere
S'endormit dans les bras de l'Enfant de Cytere,
Qui malignement regardoit
L'effet de ſon petit myſtere;
Et voilà ce que demandoit
Ce Héros en fripponnerie,
Afin de pouvoir librement
Exercer ſon eſpièglerie,
Sur la Terre, aux Enfers & dans le Firmament.
Maîtres paſſés en amourettes,
Qu'une jeune Beauté doit craindre votre abord!
Dès qu'elle a reſpiré l'odeur de vos fleurettes,
La Nature s'éveille, & la Vertu s'endort.

# PLACET,

*Présenté à M. D'ARGENSSON, Ministre & Secrétaire d'État, par M. SENELUS, pour le prier d'exempter son Domestique de la Milice.*

UN jeune Eleve d'Apollon,
Eleve, j'en conviens, de fort peu d'importance,
Mais qui remplit un coin dans le Sacré vallon,
A ce titre; souvent sûr de votre assistance,
Ose à votre grandeur, en cette circonstance,
Présenter un placet qui ne sera pas long.
Mon poltron de Laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
S'étonne que pour la Milice
Le Dieu Mars l'ait compris dans son papier terrier.
Onc il ne fut, dit-il, avide de Laurier;
De plus il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas besoin de son appui;
Et que Louis & la Victoire,
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la grace,
Le dirai-je? d'être exempté
D'aller, chez la postérité,
Parmi nos héros prendre place.
Car tel est son mépris pour toute vanité,
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie;
Et qu'à votre grandeur il demande la vie,
Au lieu de l'immortalité.

# LE SONGE
## DE
# CIDALISE.

## A MADAME D'E***.

J'Entends si souvent dire du mal des Songes, que j'ose à peine, ma chere amie, vous faire part du mien. N'est-ce pas, dit-on, faire trop d'honneur à ces jeux de la nuit & de l'imagination, que d'en retracer l'histoire? N'est-ce pas vouloir donner pour des vérités, ce que la raison a toujours qualifié de mensonge? Mais quoi! mon rêve à quelque chose de si singulier & de si intéressant tout à la fois, j'en ai si bien retenu toutes les circonstances, & vous y avez vous-même tant de part, que je me ferois une espèce de scrupule de m'exposer à les oublier. Je vais donc, à telle fin que de raison, les fixer sur le papier, de crainte qu'elles ne m'échappent. Je n'ose esperer que ce récit vous amuse; je souhaite seulement qu'il ne vous ennuie point. Mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Vous vous souviendrez, sans doute, que presque tous les entretiens que nous avons eus ensemble à la campagne, où je suis encore avec ma mere, rouloient sur les dangers d'un tendre engagement. Vous ne cessiez de m'exhorter à garder ma liberté. Le cœur, me di-

fiez-vous, eſt la plus noble partie de nous-mêmes; comment peut-on ſe réſoudre à s'en deſſaiſir? Il eſt vrai que l'on compte en mettre un autre à la place du ſien; mais on ſe fait toujours illuſion ſur un ſi mauvais marché: la perte eſt réelle, & le gain eſt imaginaire.

En un mot, ma chere amie, je n'oublierai jamais que dans toutes nos converſations vous ne ceſſiez de me répeter des maximes ſi ſalutaires; & de me les faire enviſager comme eſſentielles à mon repos. Et lorſque je m'aviſois de rire, en jeune folle, des allarmes que vous aviez la bonté de prendre ſérieuſement ſur mon compte, vous me répondiez: « badinez, ma chere en-» fant, badinez tant qu'il vous plaira, mais gardez » bien votre cœur, & je vous réponds du reſte ».

Quelquefois auſſi vous preniez occaſion des Aventures dont je connoiſſois les Héroïnes, pour en tirer une inſtruction qui pût tourner à mon profit. Et ce qui me flattoit ſur-tout infiniment, c'eſt que vos leçons les plus graves n'avoient rien de rebutant, parce qu'elles étoient toujours données de cet air & de ce ton que l'*amitié* ſeule peut inſpirer. On nous mène loin, quand on nous prend par le cœur; c'eſt ce qui doit faire craindre aux perſonnes de mon ſexe & de mon âge, de livrer le leur à cette fatale paſſion qu'on appelle *Amour*. Je m'écrierois volontiers: le joli nom pour une ſi funeſte maladie!

Je vous ai parlé dans ma dernière Lettre de *Cléante*, frère de Mademoiſelle de B*** Vous vous êtes apperçûe que je prenois plaiſir à en dire du bien. Votre amitié s'en eſt allarmée: défiez-vous, me dites-vous dans votre réponſe, défiez-vous autant des louanges que vous donnez à ce jeune Cavalier, que des éloges que vous pouvez en recevoir. L'Amour a plus d'un moyen pour nous perdre. Dire du bien d'un objet qui nous a frappé, c'eſt preſque travailler à juſtifier ſon choix, ou, ſi vous voulez, c'eſt conſulter quelqu'un ſur un choix déjà fait.

Remplie de ces réflexions qui commençoient à m'allarmer moi-même, je reliſois, il y a quelques jours,

votre Lettre dans ce même bosquet, sur ce même banc où j'avois reçu de vous des conseils, dont l'application sembloit s'approcher. Le soin avec lequel je m'examinois sur un article de cette conséquence me jetta dans une profonde rêverie, qui me conduisit insensiblement au sommeil. C'est alors que j'ai cru voir & entendre ce que je vais vous raconter. Tous les rêves ne sont pas frivoles. Vous allez en juger; voici le mien.

Je me trouvai tout-à-coup transportée dans une Isle agréable que je reconnus pour celle de *Cythere*. Elle me parut entourée d'une vaste mer extrêmement orageuse. Des flots écumeux s'élevoient au-dessus d'un grand nombre de Navires qui s'efforçoient d'aborder la Côte. Plusieurs périrent à mes yeux; d'autres qui s'étoient sauvés du naufrage arrivoient dans un désordre digne de compassion. En contemplant du rivage le sort de ces malheureux, j'admirois mon bonheur d'avoir été portée dans un si bel endroit, sans essuyer les orages qui avoient fait périr tant d'infortunés. J'ignorois qu'il étoit, dans l'intérieur de l'Isle, des périls beaucoup plus à craindre.

Je devrois, en fidelle Historienne, vous donner une description géographique & détaillée de ce beau lieu; les idées m'en sont encore assez récentes; mais cet ouvrage est au-dessus de moi.

Contentez-vous d'apprendre que cette Isle est située, en apparence, sous le plus beau climat du monde. Tout m'y parut plus accompli, plus satisfaisant qu'en aucun autre pays où j'eusse été auparavant. Tous les charmes du Printems s'y sont rassemblés. Les arbres y sont d'un plus beau vert qu'ailleurs. Les Rossignols y chantent mieux que chez nous, sans excepter celui que nous prenions tant de plaisir à entendre. Les moindres petits oiseaux y ont un ramage fort agréable; en un mot, si j'en crois mon rêve, il faut que vous vous mettiez bien en tête, ma chere amie, que les eaux de ce Pays-là sont plus claires & plus transparentes que la fontaine de notre jardin; que les ombrages y sont plus

frais que notre bosquet favori ; que nos fleurs & nos prairies ne sont pas comparables à celles de *Cythère* ; &, puisqu'il faut tout vous dire, l'*Écho* qui habite dans cette Grotte solitaire, que vous aimez tant ; oui, cet Écho ne fait que bégayer, au prix de ceux que l'on entend dans cette isle enchantée.

Au surplus, il n'est pas étonnant que je ne puisse pas vous en faire une description bien exacte, puisqu'en y entrant on se trouve affecté de je ne sçais quel sentiment qui pénètre jusqu'au fond de l'ame, & ne laisse ni le temps de l'examen ; ni celui de la réflexion.

Comme je continuois de me promener le long du rivage, je fus abordée par une femme d'assez bonne mine, & qui me parut avoir les plus beaux yeux du monde ; on m'a cependant assûré depuis qu'elle ne voit goute. C'étoit l'*Opinion*, qui, me présentant la main, s'offrit de me conduire où je voulois aller. Vous jugez bien qu'avec un pareil guide on court souvent risque de s'égarer ; mais c'est la Conductrice à la mode.

Elle me débita, chemin faisant, une infinité de merveilles auxquelles je ne crus pas devoir ajoûter foi.

Sçavez-vous bien, me dit-elle, qu'une des propriétés de l'air qu'on respire ici, est de rendre méconnoissables tous ceux qui y viennent. On ne les voit plus avec les mêmes yeux. Leurs traits sont changés.

Eh ! de grace, lui répondis-je, dites moi si on rajeunit en ce pays-ci ? En pouvez-vous douter, me répliqua-t-elle. J'y vis l'autre jour arriver une vieille coquette escortée d'un jeune Sénateur novice qu'elle avoit charmée. À peine eurent-ils mis le pied dans l'Isle, que le jeune *Adonis* crut voir dans cette *Cybele* une *Vénus* des plus accomplies. Je vous avoûerai, ma chère amie, que cette anecdote me fit rabattre tout bas, avec quelque malice, sur notre vieille Baronne, que le Chevalier courtisoit un jour chez nous d'assez bonne foi pour donner à penser qu'il en étoit réellement amoureux.

Les Belles, ajouta l'*Opinion*, paroissent ici laides à leurs rivales ; & les laides deviennent belles aux yeux

de leurs amans. Je trouvai cette compensation raisonnable ; mais le moyen de croire que l'air de ce pays-là puisse aggrandir les yeux, & rendre la bouche petite ; raccommoder le nez le plus mal fait ; arranger, polir les dents moins belles ; remplir les joues creuses ; abattre les mentons élevés : cela s'appelle combler les vallées & couper les montagnes. Je croirois plus volontiers qu'il orne le langage, & qu'il embellit le caractère, comme cela me fut assûré. Mais, encore une fois, je m'imagine que Madame l'*Opinion* a bonne part à ces prétendues métamorphoses. Je ne m'amusai point à combattre sérieusement ses merveilleuses fictions ; je me contentai d'en rire & de les renvoyer aux Contes de Fées. Elle prit la chose au sérieux, & peu s'en fallut qu'elle ne se fachât contre moi. Vous éprouverez dans peu, me dit-elle, d'un air piqué, que souvent on ne doute que par un défaut d'expérience. L'ignorance est la mere de l'incrédulité.

Quoique ces mots fussent prononcés d'un ton capable d'en imposer, j'avois peine à me persuader que je dûsse un jour me servir de preuve à moi-même sur cet article.

Nous en étions encore sur cette petite discussion, lorsque je fus saluée par un fort joli jeune homme habillé à la façon des Génies. La Nature l'ayant doué d'une physionomie très-revenante, & l'art ayant joint à cela tous les agrémens de la parure, vous conviendrez avec moi qu'il étoit en état de faire bien des conquêtes. Aussi est-ce-là son dessein. Il m'aborda d'un air de connoissance, mais avec respect. Eh ! quoi, s'écria-t-il avec une vivacité tout-à-fait aimable, la charmante Cidalise en ces lieux ! Eh ! quel heureux hazard l'y a conduite ? Après m'avoir si long-temps ignoré ou négligé, consentiroit-elle enfin à suivre mes conseils & mes leçons ? Puis-je me flatter.....

Pardonnez, Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, si, n'ayant pas l'avantage de vous connoître, je vous témoigne quelque surprise de vous entendre parler ainsi.

Je m'étois attendu, reprit-il à cet étonnement de votre part. Que vous êtes heureuſe de plaire ſans le vouloir, & même ſans y ſonger ! Sans cela, croyez-moi, vous m'auriez conſulté plus d'une fois dans votre ajuſtement.

C'étoit *le Deſir de plaire* qui me parloit ainſi. La fleurette lui ſied bien ; car les hommes, pour la plupart, ſe ſont ſottement imaginé qu'il faut nous flatter pour nous plaire, & que l'on ne ſçauroit nous intéreſſer autrement, nous autres femmes : ne mériteroient-ils pas bien que nous leur fiſſions dire vrai ?

Le frippon que je viens de vous dépeindre, ma chere amie, (frippon le plus adroit que je connoiſſe) trouva le moyen de mêler dans la converſation, des reproches obligeans ſur la négligence de mon ajuſtement ; &, ſoit dit en paſſant, j'étois coëffée ce jour-là à *l'Oiſeau Royal*. Il exagera l'ignorance où je paroiſſois être de ce qu'il appella *mes jeunes attraits*. Je dis qu'il exagéra ; car enfin je ſçais bien que je ſuis paſſable. De reproches en remerciemens, de remerciemens en fleurettes, il me conduiſit avec *l'Opinion* dans un cabinet champêtre, où je trouvai une toilette toute dreſſée ; il fallut bien m'y aſſeoir. Je vous ai fait obſerver que ce jour-là je n'étois pas mal ajuſtée, du moins je me l'imaginois ainſi. *Liſette* & moi nous nous étions ſurpaſſées, ce me ſemble. Erreur ! A peine eus-je jetté les yeux ſur le miroir préſenté par *le Deſir de plaire*, que j'apperçus mille défauts dans mon ajuſtement ; défauts qui m'étoient échappés ; car on n'y regarde pas de ſi près, lorſqu'on agit de bonne foi, & ſans deſſein ; mais *le Deſir de plaire* rafine ſur tout. Je vis qu'il triomphoit de mes petites obſervations. Pluſieurs Nymphes s'empreſſerent à me ſervir ; l'une tournoit une boucle avec plus de délicateſſe ; l'autre plaçoit une fleur de meilleure grace ; une troiſième ſubſtituoit adroitement une mouche aſſaſſine à un grain d'orge qui n'alloit point à mon viſage ; moi-même je mettois quelquefois la main à l'œuvre : car on prend aiſément goût à cette vaine occupation.

Il faut que je convienne avec vous, ma chere amie, qu'après cette petite opération, je me crus incomparable; ainsi le *Desir de plaire* se glissoit imperceptiblement dans mon cœur; & avec lui la sotte croyance de pouvoir y réussir. Quelles conquêtes, me disois-je secrettement à moi-même, pourront désormais m'échapper? J'ai pris de trop bonnes mesures pour en manquer aucunes: C'est assez là l'idée d'une jeune personne à sa toilette; la plus sage a ses momens de coquetterie.

Ce fut au milieu de cette dangereuse ivresse, que vous m'apparûtes, ma chere amie. Je fus bien surprise de vous retrouver là, & vous ne l'êtes pas moins de vous y voir. Que les songes sont extravagans, m'allez-vous dire! Tout beau, s'il vous plaît; respectez celui-ci, & redoublez l'attention. Vous allez faire dorénavant dans ce Roman nocturne un fort beau personnage. Quand je dis *vous*, cela n'est pas tout à fait correct; mais il faut que je vous parle sur ce pied-là jusqu'à la fin du songe. qui vous découvrira le mot de l'Enigme.

Quoi qu'il en soit, je me sentis, en vous voyant si près de moi, bien moins de joie que d'étonnement, prévoyant apparemment que mes folies ne seroient pas de votre goût.

En effet, vous me fîtes envisager les conséquences du desir de plaire, que je croyois des plus simples & des plus innocens. Ce desir est pardonnable, me disiez-vous, jusqu'à un certain point; au de-là il manque son but, & nous perd. Quand il est sans mesure, il est sans gloire.

Mais le moyen, répliquois-je à voix basse, de se borner sur un article si délicat?

Le moyen, repreniez-vous aussi-tôt? c'est de s'appliquer à bien concevoir tout le prix de cet avantage, après lequel on court avec tant d'empressement; car cet empressement mène plus loin qu'on ne pense. Je trouvois cette décision trop sévere; j'en appellois aux priviléges de mon âge.

Je souffrois sur-tout impatiemment que de ce desir de plaire vous vouluſſiez tirer un mauvais augure pour

mon repos & pour ma liberté. Un engagement de cœur me faiſoit autant de peur que lorſque je ſuis éveillée ; mais rarement, me diſiez-vous, cherche-t-on à plaire, que l'on ne s'expoſe à trouver tôt ou tard, & ſouvent plutôt qu'on ne penſe, quelqu'un qui plaît plus qu'il ne faut. Qu'arrive-t-il ? on rencontre un cœur plus rebelle, plus rétif que les autres. La conquête eſt flatteuſe ; on conclut qu'il faut la faire à quelque prix que ce ſoit ; mais ce cœur tenant bon contre les premieres attaques, on s'avance plus qu'on ne voudroit ; & lors même que l'ennemi aſſiégé capitule, c'eſt avec tant d'honneur pour lui, & ſi peu de gloire pour nous, que notre victoire eſt une défaite : voilà où nous conduit ce deſir de plaire immodéré, & qui ne connoît point de bornes. Que de jeunes perſonnes en ont été les victimes !

Je me ſouviens à ce propos d'un fragment d'une Comédie manuſcrite qui s'accorde parfaitement avec les conſeils que vous me donniez alors. Ces vers ſont de M. de .... notre ami commun ; vous ne ſerez peut-être pas fâchée de les trouver ici.

LUCILE.

Non, je ne comprends pas qu'une fille bien née,
Qui devant un miroir paſſe une matinée
A planter ſur ſon front quelque colifichet,
Dans l'eſpoir d'attraper les cœurs au trebuchet ;
Qui d'un bout de ruban ſçait la place & l'uſage ;
Qui ſçait quelle couleur convient à ſon viſage,
Et connoît d'une Etoffe, & l'endroit & l'envers,
Oſe agir, & parler, & penſer de travers,
Préférant à l'honneur de paroître eſtimable,
Le plaiſir dangereux de paſſer pour aimable.

ERASTE.

Ce péril eſt plus grand qu'on ne peut l'exprimer.
Fille qui cherche à plaire eſt bien aiſe d'aimer.
De ſes mains elle-même elle forme ſa chaine,

Et dans ſon propre piége à ſon tour on l'entraîne.
Quelle erreur, après tout, de tirer vanité
Du frivole dehors d'un mérite emprunté,
Dont on n'eſt poſſeſſeur que parce qu'on l'achette,
Et qu'il faut tous les ſoirs laiſſer ſur ſa toilette!
Et, pour dire encor plus, qu'eſt-ce que la beauté?
Un luſtre que ſans choix la Nature a prêté;
Qu'un accident altere, ou que l'âge ravage,
Et qu'un mal très-commun détruit même avant l'âge.
Non non (& mille fois je te l'ai rebattu)
Ton véritable bien, Lucile, eſt la Vertu;
Elle n'eſt point ſujette aux loix de la Nature,
D'un éclat étranger dédaigne l'impoſture,
Affronte les malheurs, brave les accîdens,
Vit même après la mort, & triomphe du Tems.

Eh! quoi? répliquai-je encore avec une vivacité chagrine, l'amour eſt-il donc, après tout, un ſi grand crime? Eſt-on maître de s'en garantir?

Je ne ſçais, en vérité, où je prenois ce beau ſentiment-là; il me paroît bien que je ſommeillois.

Eh! qui vous ſoutient, me répondîtes-vous avec feu, qui vous ſoutient, ma chere Cidaliſe, que l'on puiſſe à ſon gré ſe garantir du fatal poiſon de l'amour? Il y auroit trop d'orgueil à le préſumer; mais il y a auſſi trop de foibleſſe à ſe croire néceſſairement aſſujetti à cette paſſion. Nous ſommes la plupart les eſclaves volontaires de ce Tyran impérieux; nous courons au-devant des chaînes qu'il nous prépare; ſouvent nous les forgeons nous-mêmes. N'eſt-ce pas être bien inſenſé, que de prévenir un malheur par la ſeule raiſon qu'il peut arriver?

L'Antidote venoit trop tard, ma chere amie; le poiſon avoit déja fait du chemin dans mon cœur.

L'*Opinion* m'avoit fait voir dans un jeune homme, du nombre de ceux qui compoſoient ma petite cour, toutes les qualités déſirables pour faire un choix. Je ſentois

sentois que ce jeune homme me plaisoit infiniment ; sa vue m'intéressoit, ses discours m'attendrissoient ; je prenois insensiblement le parti de l'aimer tout de bon, je croyois qu'il le méritoit. Il faut vous faire la confidence toute entiere. Ce jeune Cavalier ressembloit, trait pour trait, à *Cléante*, à ce frere de Mademoiselle de B***, dont je vous ai fait une espèce d'éloge ; & voilà peut-être la cause de mon songe.

Vous êtes une amie clairvoyante, vous sçûtes bientôt pénétrer mes sentimens. Ce fut pour m'arracher malgré moi à cette inclination naissante, que vous me conduisîtes dans un endroit de l'Isle, où la force des exemples succéda tout-à-coup à la douceur de vos préceptes.

Que d'objets différens passèrent alors en revue devant moi ! Je les comparerois volontiers à ces tableaux mouvans que l'on expose à la curiosité du public ; mais ces portraits-ci n'étoient point une peinture morte & stérile, puisqu'aidée de vos conseils, j'en ai sçu tirer quelqu'instruction.

Je me trouvai donc avec vous dans une allée sombre & bordée de *Cyprès* ; on les trouve à chaque pas mêlés avec les *Myrtes*.

Une jeune fille se promenoit dans cette allée ; elle marchoit à pas lents, & cette démarche nonchalante s'accommodoit à l'air de langueur qui régnoit dans toute sa personne ; sa coëffure & son habillement étoient dans un désordre extrême ; une pâleur mortelle couvroit son visage, que la douleur avoit changé, sans l'avoir enlaidi : elle poussoit de profonds soupirs ; elle levoit au Ciel ses yeux baignés de larmes, un mouchoir qu'elle tenoit négligemment à sa main, étoit destiné à les essuyer, mais elle sembloit en avoir oublié l'usage. Elle tourna par hazard ses regards vers moi ; son état me fit pitié ; mais je fus surprise de ce qu'aussi-tôt qu'elle m'eut apperçue, elle détourna promptement la vue, & passa dans une autre allée, comme pour m'éviter.

Vous remarquâtes mon étonnement. Auriez-vous re-

connu, me dites-vous, dans cette belle affligée, la jeune *Thémire*, qui pendant plusieurs années a été votre compagne & votre amie ? O Ciel ! m'écriai-je, que me dites-vous là ? *Thémire* est ici ? Je l'ai vue, je ne l'ai point reconnue ; elle a fui pour m'éviter ! Qu'entends-je ?

Rien n'est plus naturel, me répondites-vous, que ce qui vient de vous arriver à toutes les deux. *Thémire* est victime d'un amour naissant, qu'elle voudroit pouvoir se cacher à elle-même, & qu'elle ne sçauroit dérober à personne. Elle aime *Valere* ; elle croit qu'il l'ignore ; elle desireroit qu'il l'ignorât toujours, & cependant elle brûle de le lui apprendre. La sagesse & la passion se livrent dans son cœur de violens combats, qui l'ont réduite dans l'état où vous la voyez. Quoique vous fussiez l'une de ses meilleures amies, avant qu'elle vînt ici, vous lui êtes devenue indifférente, & même importune.

Tel est, ô ma chere Cidalise, tel est le fatal pouvoir de l'Amour ; telle est cette passion qui nous rend insensible à tout autre attachement. Hélas ! elle nous fait perdre le plus doux avantage de la vie, puisqu'elle nous fait négliger les douceurs de l'amitié.

Un exemple si voisin de moi fit une vive impression sur mon esprit. Seroit-il possible, me disois-je, que je devinsse semblable à l'ingrate *Thémire* ? L'Amour m'obligeroit-il un jour à fuir mes plus chers amis ? Et cette réflexion, qui me pénétroit véritablement, je la faisois sur-tout à propos de vous, ma chere amie. Et quoi ! m'écriai-je, l'Amour fait donc autant de monstres de ses mépriſables sujets ? Est-ce là cette *Thémire* qui n'avoit rien de caché pour moi ; cette *Thémire* dont la vivacité, l'enjouement, la belle humeur, faisoient l'agrément de nos sociétés ? La tristesse & la pâleur ont succédé à ce teint frais, vif & brillant, à cet air de santé & de satisfaction, qui relevoit la beauté de cette aimable fille. Comment concevoir une si étrange métamorphose ?

L'Amour, me répondites-vous, en fait de plus surprenantes. Peut-être que sans moi *Thémire*, à son tour, ne vous auroit pas reconnue vous-même avant qu'il fût deux jours.

Je vous dis ensuite, avec une naïveté dont le souvenir me fait rire : s'il en coûte tant à cette pauvre fille pour cacher son amour à *Valere*, que ne lui déclare-t-elle au plus vite ? Par quelle bizarrerie attache-t-on pour nous seules un crime à cet aveu ? Les Amans, continuai-je, loin de cacher qu'ils aiment, le disent souvent, même lorsqu'il n'en est rien ; & nous ne pouvons pas dire ce qui en est !

Vous vous mîtes à rire en m'entendant parler ainsi. L'Amour, me dites-vous, est un crime pour tout le monde ; mais c'en est encore un plus grand pour nous. Les hommes ont fait les Loix. Depuis qu'ils ont cessé d'être innocens, nous ne pouvons aimer sans rougir. Eh ! si l'Amour étoit une vertu, auroit-il besoin de se faire accompagner du mystere ? Prenez occasion de tout ceci, ma chere enfant, pour vous convaincre que cette passion, quoique funeste à tous les hommes en général, est encore plus à redouter pour notre Sexe, à qui l'on a imposé des Loix plus sévères, & qui a, moins que l'autre, les ressources de la dissipation. Hélas ! oui, dis-je en soupirant, nous aimons pour le moins aussi fortement que les hommes : mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient à souffrir autant que nous. Autre naïveté.

Ce soupir, qui m'étoit échappé, & que j'aurois voulu retenir, témoignoit assez qu'un intérêt particulier me faisoit murmurer contre la contrainte générale. Je ne trouvois mauvais qu'on eût fait un crime de parler là-dessus, que parce que je prévoyois pour moi-même, combien j'aurois de peine à me taire.

En effet, je me représentois *Cléante* à mes genoux, me jurant une ardeur éternelle, me pressant de m'expliquer sur son sort, avec ces expressions vives & touchantes que les hommes sçavent si bien employer pour nous tromper. Que nous sommes dupes ! Je voyois *Cléante* dans cette situation ; je l'entendois me dire : « Ingrate, » vous voulez donc ma mort, puisque vous me laissez » languir dans une incertitude plus cruelle que la mort » même » ! Et je me demandois alors, si j'aurois le cou-

rage, ou plutôt la dureté de le laiſſer mourir. Que nous ſommes ſottes d'être ſi bonnes !

Dans ce moment deux femmes vinrent à nous, pour nous engager à décider laquelle étoit la plus malheureuſe : elles étoient pour le moins auſſi malades que notre pauvre *Thémire*, mais d'une autre maniere. Le temps de la langueur étoit paſſé pour elles ; elles en étoient aux fureurs du déſeſpoir ; l'une aimoit un *Ingrat*, l'autre un *Inconſtant* : toutes deux auroient trouvé de la conſolation à ſe faire déclarer la plus malheureuſe : choſe ſinguliere, que l'on diſpute avec une eſpece de vanité des dégrés de l'infortune, & que l'on ſoit flatté, pour ainſi dire, de l'emporter en cela, comme en toute autre choſe.

Votre jugement ſe borna (ſans décider la queſtion) à exhorter ces femmes à ſe défaire d'un amour également inutile de part & d'autre, puiſqu'il eſt auſſi difficile d'inſpirer du goût pour nous à ceux qui ſont éloignés d'en avoir, que de le faire revenir à ceux qui l'ont perdu. Pour moi, tout me ramenoit à *Cléante* ; je me repréſentois quelle ſeroit mon infortune, ſi je le trouvois ingrat ou volage. Qui peut être sûr d'être aimé bien ſincèrement ? Et, lors même que l'on eſt aimé, qui peut s'aſſurer de l'être toujours ?

Je ſupprime ici quelques Scènes tragiques, occaſionnées par ce petit Dieu turbulent, indigne de porter le nom de l'Amour ; elles firent ſur moi une impreſſion de triſteſſe, & même d'horreur, qui noirciroit trop un récit que je me reproche déja de n'avoir point aſſez égayé.

Mais je dois vous parler de la rencontre que nous fimes de deux Amans, qui n'étoient malheureux que par l'exceſſive délicateſſe qu'ils admettoient dans leurs ſentimens. Ces gens pointilleux, qui réduiſent l'Amour en ſyſtême, qui n'aiment que par principes, y entendent trop de fineſſe pour être jamais heureux. En matiere de ſentiment, il ne s'agit point de chicaner ſur quelques formalités de plus ou de moins. Ces Amans-

ci avoient toujours quelques reproches à ſe faire, parce qu'ils s'étoient follement imaginé qu'ils ne devoient rien avoir à ſe reprocher. Hélas! me dis-je à moi-même, qu'eſt ce donc que l'Amour, puiſqu'il empoiſonne la délicateſſe même!

Cette dernière réflexion me pénétra tellement que je me vis ſur le point d'être guérie. Vous m'exhortiez à ne pas revoir *Cléante*, à profiter du peu de raiſon qui me reſtoit encore pour ne point m'expoſer à la perdre tout-à-fait: il ne s'agit point, me diſiez-vous, de ſe piquer de courage avec l'Amour; il vaut mieux de bonne-foi convenir de ſon inſuffiſance & prendre la fuite. Ce Dieu n'eſt point un ennemi que l'on puiſſe vaincre en lui tenant tête; il faut lui tourner le dos pour en venir à bout.

Cependant j'héſitois encore: peut-être, après tout, vous diſois-je, que vous êtes trop prompte à vous allarmer? Ne peut-on aimer ſans avoir de l'amour? ne ſçauroit on s'en tenir à la ſimple eſtime, à la bonne amitié?

Ah! ma chere Cidaliſe, mé répondîtes-vous, vous cherchez à méchapper par un détour. Défiez-vous, croyez-moi, de ces diſtinctions chimériques, que l'eſprit imagine pour juſtifier un cœur déja ſéduit. L'amour n'eſt jamais plus dangereux que lorſqu'il prend un maſque; &, de tous les maſques, ceux de l'eſtime & de l'amitié ſont le plus à craindre, parce qu'ils ſemblent mettre la vertu même dans le parti de l'amour. Écoutez là-deſſus la célèbre Madame Deshoulieres.

Sans ceſſe je me dis qu'une forte tendreſſe
Eſt, malgré tous nos ſoins, l'écueil de la ſageſſe.
Je fuis tout ce qui plaît; & je ſçais m'allarmer,
Dès que quelqu'un paroît propre à ſe faire aimer.
Comme un ſubtil poiſon je regarde l'Eſtime,
Et je crains l'Amitié, bien qu'elle ſoit ſans crime;
Pour ſauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'Amis qui puiſſent être Amans.

Quand par mon peu d'appas leur raiſon eſt ſéduite,
Je cherche leurs défauts; j'impoſe à leur mérite;
Rien, pour les ménager, ne me paroît permis;
Et dans tous mes Amans je vois mes Ennemis.

C'étoit auſſi ce que j'allois me dire à moi-même, ma chere amie, lorſqu'un nouveau perſonnage, plus dangereux que tous les autres, vint m'enlever le fruit de vos inſtructions.

Repréſentez-vous une femme aſſez âgée, grande, ſèche, décharnée, au teint livide, aux yeux enfoncés, aux regards étincelans. Voilà, en abregé, le portrait de celle qui vint tout-à-coup me tirer par la manche de ma robbe. Je me retournai & je frémis en la voyant. Elle tenoit d'une main un poignard, de l'autre une coupe remplie d'un breuvage empoiſonné. Je ſuis la *Jalouſie*, me dit-elle. Eh! qui te retient ici, tandis que *Cléante*, entouré des Nymphes de cette Iſle, leur prodigue tour-à-tour des ſermens, des proteſtations, qui ne devroient être que pour toi?

En diſant ces mots; elle ſouffla ſur moi, & je ſentis auſſi-tôt les premiers accès de cette frénéſie, qui de l'Amour le plus tendre fait un Tyran furieux.

Conduite par la *Jalouſie*, je courus, ou plutôt je volai vers une ſalle d'orangers, où je trouvai *Cléante*, comme on me l'avoit dépeint, environné de Nymphes qu'il courtiſoit en Papillon qui voltige de fleurs en fleurs: il me ſembla néanmoins qu'il préferoit une d'entre elles, & cette préference acheva de me déſeſpérer. L'*Opinion*, qui me rejoignit dans ce fatal endroit, comme pour jouir de ma défaite, peignit à mes yeux *Cléante* plus aimable que jamais, & me fit voir, au contraire, dans ces Nymphes, mes rivales, des beautés fort communes; en ſorte que je ſentis d'autant plus vivement le prix du bien que l'on m'enlevoit, & le peu de mérite de celles à qui j'étois ſacrifiée. Quelle humiliation! Elle mit le comble à mon infortune.

Cette derniere circonſtance me rendit furieuſe. Je ne

vous écoutai plus, je vous perdis de vue, je saisis le poignard que la *Jalousie* me présenta, & peu s'en fallut, dans la fureur dont j'étois possédée, que je ne me jettasse sur *Cléante* pour lui percer le sein.

Ma main timide & tremblante se refusa néanmoins à ce parricide. Je me contentai d'exhaler ma colere en invectives. Une douleur stupide succéda à ces emportemens, je tombai évanouie, & cet évanouissement finit tous mes maux; il se fit dans mon cœur une si grande révolution, qu'en revoyant la lumière je recouvrai toute ma raison. L'*Opinion* fut repoussée loin de moi par un bras invisible auquel elle fut contrainte d'obéir. La *Jalousie* étoit disparue avec l'*Opinion*; les Nymphes que ma vanité m'avoit fait mépriser me parurent fort aimables; je leur rendis justice *Cléante*, au contraire, ne me parut plus orné de tant de perfections; je fus sur le point de rougir de mon choix: en un mot, imaginez-vous, ma chere amie, une malade, une frénétique à qui une fièvre brûlante avoit donné le transport au cerveau, & qui, si-tôt que la fièvre est passée, a honte des extravagances qu'elle a faites pendant l'accès. Voilà quelle étoit ma situation.

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de vous chercher pour vous embrasser: mais quelle fut ma surprise en ne vous trouvant plus! Je vis bien à côté de moi une autre Dame qui me parut prendre aussi beaucoup de part à mon sort; mais sa vue m'inspiroit plus de vénération que de tendresse; elle me parla: mais je ne l'écoutai qu'en tremblant & les yeux baissés; il me sembla même que son discours éclairoit mon esprit sans intéresser mon cœur; en un mot je sentois parfaitement que, quoique cette Dame parût mériter toute ma confiance, elle ne l'obtiendroit jamais autant que vous, ma chere amie.

Elle me tira d'embarras, en m'adressant la parole la premiere. Je m'apperçois, me dit-elle, de votre étonnement; vous cherchiez Madame de *** (& elle vous nomma); mais apprenez qu'elle n'a point été auprès de

vons d'aujourd'hui. C'eſt moi qui, pour vous accompagner, ai jugé à propos d'emprunter la reſſemblance d'une perſonne qui vous eſt ſi chere. Je ſuis *la Sageſſe* enfin; dans le deſſein que j'avois de vous inſtruire par tout ce que vous verriez ici, j'ai cru devoir me déguiſer ſous les traits de l'*Amitié*; c'eſt un ſtratagême innocent, dont j'ai ſouvent éprouvé l'utilité.

Dans le mouvement que je fis pour me jetter aux genoux de cette *Divinité*, je m'éveillai en ſurſaut, l'eſprit rempli de tout ce que je viens de vous raconter. Je me ſuis examinée depuis très-ſéverement ſur le compte de *Cléante*: je l'examinai lui-même avec plus d'attention; & heureuſement pour mon repos & pour ma liberté, je ſuis la ſeule qui gagne à cet examen. En un mot ma raiſon, je le ſens bien, avoit beſoin de mon ſonge, pour ne point s'endormir tout de bon.

Adieu, chere amie, qui êtes deſtinée à m'être utile juſques dans le ſommeil. Nous ne perdons jamais de vue nos vrais amis: tout les retrace à notre idée; & ſouvent ce précieux reſſouvenir ſuffit ſeul pour nous garantir des égaremens les plus dangereux.

LA MASCARADE

# LA MASCARADE DU PARNASSE,

## COMÉDIE

*En un Acte & en Vers ;*

Précédée d'un Prologue, & ſuivie d'un Divertiſſement,

*Publiée en 1737.*

# LA MASCARADE
## OU
# PARNASSE
## COMEDIE.

# PRÉFACE.

LEs Préfaces (je dis même les meilleures & les plus utiles) ſont ſi fort décréditées dans le monde, que je me donnerois bien de garde d'en mettre une à la tête d'une petite Comédie, ſi je n'avois à combattre un préjugé beaucoup plus à redouter pour moi que les ennemis des Préfaces. Le public ſe prévient aiſément contre les Pièces dramatiques qui n'ont point eu l'avantage, ou, ſi l'on veut, l'éclat de la repréſentation. Il eſt en droit de prononcer ſur les Pièces de Théâtre dans le concours des Spectacles & dans l'intérieur du Cabinet ; mais il trouve mauvais qu'on aille le trouver directement à ce dernier Tribunal; c'eſt lui dérober le plaiſir d'être deux fois Juge, & l'on ne tente point impunément de diminuer ſon autorité.

Comme dans les Juriſdictions ordinaires on ne peut omettre les degrés, ſans s'expoſer au reproche d'*omiſſo medio*, je dirois volontiers qu'il en eſt de même dans l'eſpèce dramatique, & qu'on ne ſauroit faire im-

primer *omisso theatro*, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ſans s'expoſer au repentir d'une fauſſe démarche. Oſerois-je cependant, en réclamant l'équité du public contre une prévention ſi commune, lui remontrer que cette opinion eſt un peu trop générale; pluſieurs Pièces ont été applaudies dans un grand nombre de repréſentations, qui ont néanmoins échoué à la lecture. Pourquoi n'y en auroit-il pas, qui, ſans être repréſentées, puſſent ſe faire lire avec plaiſir?

Je ſuis bien éloigné d'aſſurer que la mienne ſoit de ce nombre, quoiqu'elle ait eu le bonheur de plaire à des perſonnes éclairées, & qu'elle ait même mérité les ſuffrages des Acteurs auxquels je l'avois deſtinée. Un d'entre eux, d'un mérite & d'un talent généralement eſtimé, dans pluſieurs lettres qu'il a eu occaſion de m'écrire au ſujet de mon Ouvrage, en parle en termes également avantageux pour la Pièce & pour l'Auteur. *Il y a trouvé*, dit-il, *beaucoup d'eſprit, une verſification légere & des plus aiſées; un ſujet ingénieuſement imaginé; des vers marqués au bon coin, &c.* Il ne faut pas que ces éloges, ici tranſcrits, me rendent ſuſ-

pect d'une vanité ridicule ; je me trouve obligé, dans les circonſtances où je ſuis, de faire voir que, ſans les raiſons particulieres qui ont empêché ma Pièce de paroître ſur la Scène, elle y eût été reçue avec plaiſir par ceux qui devoient la repréſenter, & qui l'auroient ſans doute rendue avec cette fineſſe & cette préciſion qu'on eſt en droit d'attendre d'eux. D'ailleurs, je crois que l'on gagne toujours beaucoup à paroître en public, muni de l'approbation des Écrivains qui ont mérité la ſienne. Celle de l'Auteur de *la Fille arbitre* eſt bien digne de conſidération : au ſurplus ; le public me permettra de le renvoyer au Prologue pour ma plus grande juſtification. Ce Juge eſt redoutable, mais il eſt integre, éclairé ; ma Pièce eſt entre ſes mains, je me tais.

## *ACTEURS DU PROLOGUE.*

CLÉANTE, ami de Damis.

DAMIS, Auteur de la Pièce.

LE MARQUIS.

LA BARONNE.

*La Scène eſt dans le Cabinet de Cléante.*

# PROLOGUE.

## SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, *appuyé ſur une table, dans l'attitude d'un homme qui acheve de lire avec attention un Manuſcrit qu'il tient à la main.*

DAMIS, en vérité, craint trop de ſe produire ;
J'ai relu quatre fois ſa Pièce avec plaiſir ;
Au Théâtre il faudra malgré lui l'introduire.
Mais auquel ? On pourroit choiſir ;
Et néanmoins, à bien ſaiſir
Le ſujet, le goût, l'occurrence,
La Scène Italienne aura la préférence :
Voilà le Théâtre choiſi.
A qui préſentement dois-je envoyer la Pièce ?

Ma foi, Monſieur Romagnéſi,
Je vais la mettre à votre adreſſe ;
Vous rimez, vous êtes Acteur :
Puiſqu'à ce double titre elle vous intéreſſe,
Soyez deux fois ſon protecteur.
( *Il en fait un paquet qu'il cachete.* )
Joignons au manuſcrit un compliment flatteur.
( *Il écrit un mot de lettre.* )
Holà, quelqu'un. Prenez ce paquet & ma lettre,
Vite, & qu'à leur adreſſe on les aille remettre.
( *Le domeſtique ſort.* )
Damis, encore un coup, eſt timide à l'excès ;
Par trop de modeſtie il ſe perdroit, peut-être :
De ſa Pièce, au ſurplus, il m'a laiſſé le maître.
A ſes premiers Écrits, comme à d'heureux Eſſais,
C'eſt donc à moi d'ouvrir un favorable accès.
Plus le talent héſite à ſe faire connoître,
Plus l'on doit prendre ſoin d'en hâter le ſuccès.
( *Damis entre.* )
Mais c'eſt lui que je vois paroître :
Allons, avec honneur ſoutenons le procès.

## SCENE II.

### CLÉANTE, DAMIS.

CLÉANTE, *en l'embraſſant.*

JE vous croyois, mon cher, encore à la campagne.

DAMIS.

J'en arrive, & m'étant trouvé dans vos quartiers,
Je viens vous demander à ſouper.

CLÉANTE.

Volontiers.
Je vous donnerai même une aimable compagne,
La Baronne d'Orlac.

DAMIS.

Je la connois vraiment.

CLÉANTE.

Comme à la Comédie elle eſt en ce moment,
Nous aurons quelque tems la peine de l'attendre.

DAMIS.

Il ſuffit que j'ai l'agrément
De vous voir & de vous entendre ;
En votre compagnie on attend aiſément.

CLÉANTE.

Vous êtes trop poli ; mais trève au compliment,
La converſation en ſeroit affadie.

DAMIS.

Cet accident arrive aſſez communément,

Il eſt bon qu'on y remédie.
Puis-je vous demander à quelle Comédie
La Baronne eſt préſentement?

CLÉANTE.

Aux François.

DAMIS.

Et la Pièce?

CLÉANTE.

Elle eſt fort applaudie,
Et le mérite aſſurément.

DAMIS.

Comique?

CLÉANTE.

Par le titre, & non réellement.

DAMIS.

Vous m'étonnez!

CLÉANTE.

Le but de l'Auteur eſt d'inſtruire.

DAMIS.

Mais de façon, probablement,
Que ſes leçons pour nous ſoient un amuſement?

CLÉANTE.

Point du tout: à nous faire rire
Il ne travaille nullement.

DAMIS.

Veut-il donc arracher des larmes?

CLÉANTE.

Juſtement.
Preſque tout ſon Ouvrage eſt pour le ſentiment.
Il a, non ſans armer contre lui la Critique,

Au badinage, à l'enjoûment,
Subſtitué le pathétique.

DAMIS.

Convenez avec moi, que dans un tel Écrit,
Où THALIE aux Mortels fait répandre des larmes,
Elle perd tout le ſel, les graces & les charmes
De cet art qu'autrefois Moliere nous apprit.

CLÉANTE.

On donne dans ce goût.

DAMIS.

La raiſon le proſcrit.
Frappé de cette maladie,
Et ſans avoir, au fond, perſonne pour objet,
J'ai fait, en badinant, ſur ce même ſujet,
Cette petite Comédie
Que je vous ai remiſe.

CLÉANTE.

Elle me plaît beaucoup.

DAMIS.

En ce cas, ſon bonheur a paſſé mon attente.

CLÉANTE.

Sa fortune doit être encor plus éclatante,
Et lorſqu'on la jouera...

DAMIS.

Ce ſeroit un grand coup!
Je ne crois pas que je le tente.

CLÉANTE.

Il n'eſt plus tems, mon cher: ſur-tout point de courroux;
Votre Pièce, en un mot, Damis, n'eſt plus à vous.

DAMIS.

O ciel! Qu'avez-vous fait?

CLÉANTE.

Ce que vous deviez faire.
Vous m'en aviez laissé le maître?

DAMIS.

Assurément.

CLÉANTE.

Eh bien! ami, je prends sur moi l'évènement.

DAMIS.

Ah! Cléante, en pareille affaire
On n'agit point par procureur,
Et ce n'est que pour moi qu'est faite la terreur.
Dans l'audience solemnelle
Où l'on juge un Auteur, quel que soit son appui,
La honte du revers lui devient personnelle,
Comme la gloire est toute à lui,
S'il donne aux Spectateurs du plaisir sans ennui.
Ma Muse du grand jour évitoit les approches,
Et vous l'y condamnez! En cas d'adversité,
De tout un Public irrité
Soutiendrez-vous, pour moi, les trop justes reproches?

CLÉANTE.

Connoissez le Public; il a plus d'équité.
Exige-t-il qu'on se contraigne
A garder, pour lui plaire, un silence affecté?
Que, toujours languissant dans son obscurité,
Un Auteur se restreigne
A n'écouter jamais que la timidité?
Non, ce grand Juge, ami, ne veut point qu'on le craigne;

Il ne veut qu'être reſpecté.
Votre Ouvrage, au ſurplus, vous met en ſûreté.

DAMIS.

Vous lui donnez votre ſuffrage ;
Mais qui ſait ( car le zele eſt un grand ſéducteur )
Si votre amitié pour l'Auteur
Ne vous a point caché les défauts de l'Ouvrage ?

CLÉANTE.

Non, Damis, je ne ſuis aveugle ni flatteur ;
Votre Pièce m'a paru bonne,
J'en trouve le ſujet juſte, neuf & brillant.
Si tout n'eſt pas d'ailleurs également ſaillant,
A l'âge de l'Auteur il faut qu'on le pardonne :
Votre Ouvrage, en ce point, mérite des égards ;
Cinq luſtres non complets, ſur celui qui le donne,
Doivent de l'indulgence attirer les regards.
Que d'Écrits plus heureux celui-ci fera naître,
Si, comme je l'eſpere, il a quelque ſuccès!
Ce n'eſt que par nombre d'eſſais
Que l'on parvient aux coups de maître.
D'ailleurs, rien au grand jour ne vous force à paroître ;
Vous pouvez pour un tems demeurer inconnu.

DAMIS.

Mon Ouvrage le pourroit être,
Si juſques à vous ſeul il étoit parvenu ;
Mais avant que d'ici je fuſſe à la campagne,
Le Marquis par hazard l'a trouvé, c'eſt aſſez.
Je crois que vous le connoiſſez,
Son indiſcrétion en tout lieu l'accompagne :
Jugez ſi le ſecret eſt en mauvaiſe main.
Qu'aujourd'hui, lui préſent, d'une voix unanime,

Nous disions que je veux demeurer anonyme;
Je gage que par-tout on le saura demain.

CLÉANTE.

Peut-être par condescendance...

DAMIS.

Le caquet fut toujours sa belle passion.

CLÉANTE.

Il paroît. Croyez-moi, par une confidence
Essayons d'enchainer son indiscrétion.

## SCENE III.

### CLÉANTE, LE MARQUIS, DAMIS.

LE MARQUIS, *après s'être jetté dans un fauteuil.*

AH! Cléante, permets qu'ici je me délasse.
Admire quelle est ma disgrace!
Le Chevalier m'entraîne aux François avec lui,
Pour m'y faire essuyer le plus mortel ennui...

CLÉANTE.

A ma table, ce soir, il faudra qu'il se passe.

LE MARQUIS.

Tope. J'aime un repas offert de bonne grace:
Chez toi je me retiens à souper aujourd'hui.

DAMIS.

Il est bon, en effet, qu'on retienne sa place.

LE MARQUIS, *vivement.*

Eh! c'eſt toi, cher Damis; viens donc que je t'embraſſe.
Encor: je ne ſuis pas ſi malheureux, ma foi,
Puiſqu'en ces lieux je te revoi.
Çà, notre Officier du Parnaſſe,
Charmé de vos talens, il faut que je vous faſſe
Le miniſtre de mon courroux,
Contre l'Auteur qui vient de nous ennuyer tous.

DAMIS.

La Pièce néanmoins eſt, dit-on, applaudie.

LE MARQUIS.

Notre ami, que nous dites-vous?
Ah! morbleu, quelle Comédie!
Il faut à chaque inſtant larmoyer. Entre nous,
N'eſt-ce pas nous donner un paſſe-tems bien doux?

CLÉANTE.

Votre eſprit enjoué n'y trouve pas ſon compte.

LE MARQUIS.

J'étois à côté du vieux Comte;
Il y pleuroit comme un enfant,
Tandis qu'avec plus de nobleſſe,
Sans verſer une larme, & d'un air triomphant,
Je badinois de ſa foibleſſe.

CLÉANTE.

Quand nous ſommes émus par un tendre diſcours,
Dont les vives couleurs nous frappent, nous attachent,
Aux larmes qu'elles nous arrachent
Nous pouvons, ſans rougir, laiſſer un libre cours.
Mais parlons un peu d'autre choſe;
Pour garder un ſecret peut-on compter ſur toi?

LE MARQUIS.

Belle demande, par ma foi!

DAMIS.

Répondez-nous toujours franchement, & pour cause.

LE MARQUIS.

Mais, mais... Vous vous moquez, je croi.
Quand je le veux, je suis indéchiffrable, moi.

CLÉANTE.

Il s'agit d'un mystere.

LE MARQUIS.

Hé bien! je suis votre homme;
Pour le silencieux par-tout on me renomme:
D'ailleurs, je suis pour mes amis
D'une discrétion!... Par exemple, Damis
M'a fait voir un Ouvrage éclos de son génie,
Qu'il veut ensevelir dans un profond secret;
Hé bien! dans une belle & grande compagnie,
Je ne l'ai dit qu'à trois...

DAMIS.

C'est être fort discret.

*(à Cléante.)*

Vous le voyez.

CLÉANTE, *à Damis.*

Il faut s'en tenir à ce trait.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Au moins, fais-la voir à Cléante,
Cette petite Pièce; elle est, ma foi, charmante.

CLÉANTE.

On a prévenu vos desirs.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

Et tu dis?...

CLÉANTE,

CLÉANTE.

Qu'elle a fort amuſé mes loiſirs.

LE MARQUIS.

Beaucoup d'autres, ſur ma parole,
Quand elle paroîtra, s'en amuſeront bien.
Que ce ſoit pour l'Italien,
Au moins; & qu'Arlequin ait le plus joli rôle.

DAMIS.

Et la charmante Sylvia?

LE MARQUIS.

Ah! cher ami, je l'idolâtre.
En un mot, voilà mon Théâtre;
On y rit: nous mettrons les François à *quia*.
Comment donc! avoir eu, dans leurs triſtes demeures,
Le front de m'ennuyer deux heures!
Oh! leur bourſe m'en répondra;
La canaille fera déſormais leur partage;
Avec moi la Nobleſſe à ta Pièce viendra;
Et, pour les faire encore enrager davantage,
J'irai ſouvent à l'Opéra.

CLÉANTE.

Marquis, la menace eſt bien forte:
Hé! mon ami, crois-moi, ne t'échauffe pas tant;
Sur le ſujet qui te tranſporte,
Je parlois encore à l'inſtant
Avec Damis; il craint un deſtin éclatant.

LE MARQUIS.

J'allois le deviner, ou le diable m'emporte!
Je ſais qu'il a toujours quelque difficulté.
Hé morbleu! mon ami, moins de timidité.

Le poltron ! à quoi bon tremblotter de la sorte ?
Écoute ; si jamais je suis représenté,
( Et l'Ouvrage, entre nous, pourroit être goûté )
Je veux demeurer à la porte,
Et que, par mes regards, en entrant, abrutis,
Le censeur, le caustique, & toute leur escorte,
Se tiennent pour anéantis.
Va, si la Critique t'offense,
Je me charge de ta défense ;
Car enfin, au Théâtre on a quelque crédit.
Que le jour pris me soit redit,
Et sur le champ je te ménage
Nombre de partisans, ardens à t'applaudir....

DAMIS.

Et de plus, à nous étourdir.
De ces bruyans amis je hais le voisinage ;
En interrompant les Acteurs,
Leurs cris séditieux troublent les Spectateurs.
Dans cette émeute générale,
On rencontre fort peu de vrais admirateurs,
Et je soutiens que la Cabale
Outrage le Public, & sert mal les Auteurs.
Disons que le plus sûr pour moi, pour mon Ouvrage,
C'est de le retirer, & qu'on n'en sache rien ;
Voilà, je crois, le seul moyen
De le préserver du naufrage.
Je le sens ; quoique franche, en cette occasion,
Votre amitié pourroit me faire illusion.

LE MARQUIS.

La chose est elle proposable ?
J'ai du discernement, & Cléante a du goût.

DAMIS.

Oui ; mais, pour moi, le cœur vous domine sur tout :
Et le cœur est souvent un juge récusable.
On est goûté de ses amis,
Leur zele à nos desirs s'unit d'intelligence ;
Le Public a moins d'indulgence,
Parce qu'il juge en maître. Et qu'il me soit permis
De vous citer un trait qui s'offre à ma mémoire....

LE MARQUIS.

Vas-tu nous débiter une ennuyeuse histoire ?

CLÉANTE.

Eh ! laissez-le parler.

LE MARQUIS.

En vérité, Damis,
Ton histoire m'endort.

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas merveille.

LE MARQUIS.

Holà, quelqu'un ; qu'on me réveille,
Quand Monsieur aura fait sa dissertation.

CLÉANTE.

Vous pouvez dormir à votre aise,
Marquis ; pour moi, ne vous déplaise,
Je prétends l'écouter avec attention.

DAMIS.

Le sommeil du Marquis ne me fait point d'outrage.
A mériter votre suffrage
Je borne mon ambition.
Voici le fait ; à mon Ouvrage
Faites-en l'application.
Dormont...

LE MARQUIS, *vivement, en se levant.*
Je le connois.
DAMIS, *tranquillement.*
Mon histoire commence :
Remettez-vous, mon cher, encor pour quelque tems.
LE MARQUIS, *aussi vivement.*
Les tableaux, les bijoux, les meubles éclatans,
Le feront tomber en démence.
Je le connois, vous dis-je ; il frise l'officier,
Et n'est que le fils d'un caissier.
DAMIS.
Sans doute ; & de plus, fils unique.
Son pere étoit avare, & l'avoit retenu
Sous les austeres loix d'une humeur tyrannique....
LE MARQUIS, *toujours vivement.*
Oh ! maintenant qu'il est maître du revenu,
Au bon-homme défunt il fait, ma foi, la nique.
DAMIS.
Après sa mort, le fils devoit prendre un état ;
L'héritage étoit assez ample.
LE MARQUIS.
Fort bien. Il auroit pu se faire, par exemple,
Mousquetaire ou bien Avocat.
DAMIS.
Toutefois il choisit de vivre sans éclat :
D'une paresse raisonnée
Les principes alors lui parurent charmans ;
Et si par fois dans la journée
Il vouloit au travail donner quelques momens,
Tous ses travaux n'étoient que des amusemens.

Il aimoit ſur-tout la Peinture,
Encor plus celle en mignature ;
Il s'en acquittoit même aſſez paſſablement,
Et de tous ſes amis, ſur ces ſortes d'ouvrages,
Il recevoit le compliment.
Heureux, s'il eut ſu prudemment
Se contenter de leurs ſuffrages !
Mais, non. Qu'arriva-t-il ? Épris trop vivement
De ce trompeur commencement,
Content de cette expérience,
Plein d'une folle confiance,
Des maîtres en ce genre, il s'en fut ſottement
Mendier l'applaudiſſement.
On propoſoit un Prix, il entra dans la Lice :
Vous jugez bien qu'alors on lui rendit juſtice,
Et que ce ne fut pas fort glorieuſement.
Ses portraits parurent difformes,
Parce qu'il ſe donnoit pour Peintre dans les formes :
On le jugea pour tel, & très-ſéverement ;
Non plus comme celui qui naturellement
Aux éloges privés auroit dû ſe reſtreindre,
Sans vouloir en public afficher ſon talent ;
Et ne chercher, dans l'art de peindre,
Qu'un paſſe-tems noble & galant.

LE MARQUIS.

Parbleu ! le tour eſt excellent !
Je ſuis charmé que la folie
De ce Monſieur Dormont ait trouvé des cenſeurs ;
Tous ces fils de Traitans ſont les petits Seigneurs,
Et je ſuis enchanté quand on les humilie.

DAMIS.

Je crains pour moi le même sort,
Si je prends au Théâtre un téméraire essor.
De rimer, dira-t-on, vous avez la manie :
Eh bien! qu'à la raison votre esprit soit soumis ;
Et pour faire applaudir votre foible génie,
Sachez le renfermer dans un cercle d'amis ;
Faites fond sur leur complaisance,
Vous le pouvez : chacun, par le zèle emporté,
Servira les desseins de votre vanité.
Mais oser du Public affronter la présence!
D'un Public integre, éclairé!
A la honte attachée à tant de suffisance,
C'est courir en désespéré.

LE MARQUIS.

Du succès je fais mon affaire,
Et n'appréhende pas qu'on aille te siffler,
Ou tu verras beau jeu ; ma foi, laisse-moi faire,
Si le Parterre ose souffler....

CLÉANTE.

L'un & l'autre je vous admire ;
Dans l'extrême, tous deux, vous donnez tour-à-tour.
Assez tranquillement je vous ai laissé dire,
Il est bon à présent que je parle à mon tour.

LE MARQUIS.

Parbleu! nous allons donc bien rire ;
Car il est tant soit peu dans le goût des Catons,
Notre Cléante...

DAMIS.

Hé! paix.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit, écoutons.

CLÉANTE.

Le Marquis compte trop ſur un Public affable,
Damis ſe le figure un peu trop rigoureux ;
D'où je puis inférer qu'ils errent tous les deux.

LE MARQUIS.

Pour le prouver as-tu quelque titre ?

CLÉANTE.

Une Fable.
Ariſte en eſt l'Auteur, & pour nous, tout exprès,
On pourroit préſumer qu'il en a fait les frais.

# LES TALENS.

## FABLE.

*DE la cervelle de* MINERVE
*Naquirent autrefois, en faveur des humains,*
*Les Talens précieux que l'univers conſerve ;*
*Le Souverain des Dieux ſur l'œuvre de ſes mains*
*A toujours répandu ſes bontés ſans réſerve.*

*Ces Talens, hors du chef de la ſage Pallas,*
*Avoient beſoin d'un autre aſyle :*
*Ils furent donc ailleurs chercher un domicile.*
*D'abord chez l'*INDOLENCE *ils porterent leurs pas.*

*Elle, de ſoupirer à pareille entrevue,*
*Et de les recevoir avec de grands hélas !*

*Puis d'en demeurer là ; ſi bien que de ſa vûe*
*Les Talens furent bientôt las.*
*Ils aiment l'exercice, ils s'en font une affaire ;*
*Et, bien loin de les ſatisfaire,*
*L'Indolence vouloit ne marcher qu'à pas lents,*
*Et ſouvent même encor les tenoit à rien faire :*
*Quelle hôteſſe pour les Talens !*
*Auſſi penſeront-ils à la quitter bien vîte,*
*Pour aller prendre un meilleur gîte.*
*Du moins croyoient-ils le trouver*
*Chez la* TIMIDITÉ : *ſoudain ils y volerent :*
*Mais c'étoit pour les achever ;*
*Ce que ſans peine ils démêlerent ;*
*Ils tomboient, comme on dit, de* Charibde *en* Sylla :
*Le moyen de demeurer là ?*
*Auſſi-tôt qu'un Talent s'élance,*
*Par un noble zèle emporté,*
*Tout eſt perdu. Quel effronté !*
*Quelle ardeur ! quelle pétulance !*
*L'hôteſſe crie au meurtre, on lui fait violence.*
*Pourra-t-elle braver par ſon habileté*
*Les traits que la Critique lance ?*
*Moins de gloire, dit-elle, & dans l'obſcurité*
*Un peu plus de tranquillité.*

*Ce ſeroit dégrader notre illuſtre origine,*
*S'écrierent tous, d'une voix,*
*Les Talens ; nous fuyons de ſi honteuſes loix.*
*Or, la Timidité trembla, je m'imagine,*
*En les entendant tous s'écrier à la fois.*

*Nouveau gîte à chercher ; embarras sur le choix.*
*Chez la* TÉMÉRITÉ *voyons ce qui se passe,*
*Dit l'un d'entre eux... D'accord... Chacun répond, allons;*
*Car la troupe n'étoit pas lasse.*
*Elle avoit jusqu'alors marché dans les vallons ;*
*Mais il fallut cesser de battre la campagne,*
*Et grimper sur une montagne,*
*Au sommet de laquelle est l'endroit habité*
*Par l'aveugle Témérité.*

*De la fatigue du voyage*
*On se plaignit d'abord. Quelle imbécillité !*
*La Dame du logis traita de badinage*
*Ce que chaque Talent nommoit difficulté :*
*Il fallut s'apprêter à faire de l'ouvrage.*

*Leur hôtesse par-tout à tel point les prônoit,*
*Que, pour s'efforcer de répondre*
*A l'image qu'elle en donnoit,*
*Chaque Talent se ruinoit :*
*Ils avoient beau tailler, limer, fondre & refondre,*
*Nul ouvrage à bien ne venoit :*
*C'est que trop on entreprenoit ;*
*Minerve se plaît à confondre*
*Le Talent qui se méconnoît.*
*Pour la Témérité, quelle triste nouvelle !*
*Chaque Talent lui dit un éternel adieu,*
*Et fut rechercher de plus belle*
*A se loger en autre lieu.*

*La montagne en allant avoit paru bien haute :*

*Mais on la descendit sans s'en appercevoir ;*
*Par-dessus le plaisir légerement on saute ,*
*Et la peine en entier se laisse toujours voir.*

*Quoi qu'il en soit , de loin , & comme à demi-côte ,*
*Nos Talens voyageurs crurent appercevoir*
*Un château. Sans tarder on se fait un devoir*
*D'aller le reconnoître : un d'entre eux se détache ,*
*Pour que toute la bande sache*
*Si dans cette maison on veut les recevoir.*
*De l'*ÉMULATION *elle étoit la demeure :*
*On les annonce , ils sont connus.*
*Les Talens ! ... Eh ! mon Dieu , qu'ils soient les bien-venus !*
*Ils arrivent à la bonne heure.*
*La Dame du logis se levant à ce mot ,*
*Au-devant d'eux marche aussi-tôt.*

*Pour répondre à sa complaisance ,*
*Dès le soir même , en sa présence ,*
*Les Talens tout joyeux , offrent de s'exercer :*
*Mais l'Émulation , d'un ton doux & tranquille ,*
*( Chaque fois qu'à lui plaire ils veulent s'empresser )*
*Pour la rendre encor plus utile ,*
*Modère leur ardeur , sans pourtant les glacer.*

*Par cette hôtesse incomparable ,*
*Bientôt au vrai point ramené ,*
*Et de tout excès éloigné ,*
*Chaque Talent devient un Talent admirable.*

*Ses conseils menent droit à l'immortalité ;*
*Chez elle nul excès : on y fuit l'*Indolence,
*Sans trop s'abandonner à la vivacité ;*
*Et sans prendre l'avis de la* Témérité,
*On s'y pare à propos d'une noble assurance*
*Au-dessus des leçons de la* Timidité.

*Le Zèle & la Raison y sont d'intelligence.*
*Les Talens sont contens de leur condition :*
*Ce n'est pas tout encor, dit l'Émulation ;*
*Il faut aller chez l'*INDULGENCE *:*
*Pour réussir on doit aussi la consulter.*
*A ses yeux aussi-tôt ils vont se présenter ;*
*Son accueil les prépare à des destins propices :*
L'Indulgence, *en faveur de l'*Émulation,
*Passe à chaque* Talent *quelqu'imperfection :*
*Aimons donc à marcher sous de si bons auspices.*

Et vous-même, Damis, écoutez leurs avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

Comment donc, notre ami, vous êtes un oracle!

DAMIS.

Cette Fable est charmante, il faut en convenir.

LE MARQUIS.

De plus, je vous soutiens qu'elle est faite à miracle,
Et je prétends la retenir....
A propos, (tout ceci m'en fait ressouvenir)
Sais-tu que la Baronne en ces lieux doit venir?

Un moment, à la Comédie,
J'ai trouvé le moyen d'aller l'entretenir.

CLÉANTE.

Et tu l'as, sans doute, applaudie
Beaucoup plus que la Pièce?

LE MARQUIS.

A ne te point mentir,
Je l'aurois fait jadis; mais je dois t'avertir
Que pour elle mon ame est un peu refroidie:
Elle donne à présent dans les grands sentimens;
Je ne m'étonne point que la Pièce lui plaise:
Ce qui respire les Romans
La met toujours fort à son aise.
D'ailleurs, entre nous, franchement,
On remarque à travers tout son ajustement,
Qu'elle commence d'être au rang des surannées:
Lorsqu'elle grasseye, avec art,
C'est qu'elle s'imagine, à te parler sans fard,
Que ce ton enfantin cache quelques années.

CLÉANTE.

Marquis, quand une Dame a mérité nos soins,
Nous devons l'épargner, pour notre honneur, du moins,
Si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

LE MARQUIS.

De jour en jour, ami, je la trouve moins belle,
Et voilà de ces tours à n'oublier jamais.
Mais la voici, montrons une ame moins rebelle.

## SCENE IV.

LA BARONNE, CLÉANTE, LE MARQUIS, DAMIS.

LA BARONNE, *en grasseyant.*

Ze ne veux rien voir désormais
Après cette Pièce sarmante ;
Ah ! Messieurs, quel ouvraze ! il est tout accompli !
De sentimens il est rempli ;
Qu'en ceci le Marquis, s'il l'ose, me démente.

LE MARQUIS.

Moi ? Je n'ai pas tout entendu,
J'étois à l'Opéra vivement attendu ;
Tout ce que je sais bien, c'est que l'on s'y lamente,
Qu'on y gémit comme un perdu.
Vous trouvez la Pièce admirable :
Madame, quant à moi, je veux être pendu,
Si je ne la crois misérable ;
Au troisiéme Acte on est rendu.

LA BARONNE.

Mais, où trouver plus de tendresse,
De zénérosité, de.... la douleur me presse,
Quand z'entends déclamer avec témérité
Contre le plus beau des ouvrazes,
Qui zamais de Paris ait reçu les suffrazes,
Dont tout mon sexe, enfin, admire la beauté.

LE MARQUIS, *montrant Damis.*

Tenez-vous bien, ma belle Dame:
Nous vous oppoſerons ce petit Seigneur-là;
Il chante ſur une autre gamme,
Et vous aurez à qui parler ſur tout cela:
Il a fait une Comédie,
Qui fronde votre goût comme une maladie.

DAMIS.

Quelle diſcrétion! Eh! de grace, Marquis....

LE MARQUIS, *vivement.*

Je vous jure, ma foi, qu'il fait des vers exquis.
C'eſt à ſa Pièce qu'il faut rire;
Voilà ce qui s'appelle écrire!
Je gage que bientôt, en brave champion,
A Racine & Corneille il damera le pion.

CLÉANTE.

Tu choiſis fort bien tes exemples!

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Nos mémoires ſont aſſez amples,
Comme vous le voyez....

LA BARONNE.

Ze n'en reviendrai point;
Oſer conteſter ſur ce point!
Damis eſt-il auſſi zuze contre les larmes?

DAMIS.

De toute Comédie on doit bannir les pleurs;
C'eſt mon avis.

LA BARONNE.

Et moi, ze ſéris mes douleurs.
Elles ont pour moi mille ſarmes;

Faut-il avoir du ſentiment
Pour refuſer ſon ame à ce plaiſir ſarmant?
Quand un Auteur dans une Pièce,
Comique ou non, pourvu qu'elle nous intéreſſe,
Rend la ſoze touſſante, & m'oblize à pleurer,
C'eſt qu'il ſonze à me procurer
Une triſteſſe délicate,
Qui m'attaſſe au ſuzet, dont la douceur me flatte,
Et dont ze ne ſonzai zamais à murmurer.

DAMIS.

Madame, à votre avis je ne puis déférer;
Mais j'ai trop de reſpect auſſi pour le combattre.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Eſt-ce ainſi qu'on doit s'en tirer?
Hé! morbleu, fais le diable-à-quatre,
Afin que, tout de bon, il faille ſoupirer,
Sangloter, gémir & pleurer.

DAMIS.

Ah! quand notre ame eſt poſſédée
D'un ſexe tout charmant, le moyen aujourd'hui
D'attaquer un écrit, de combattre une idée
Qu'il honore de ſon appui?
Quand votre ſexe le ſeconde,
Madame, un Écrivain a droit de tout braver.
Qu'a-t-il à redouter? craint-il qu'on ne le fronde,
Après qu'il a ſu captiver
La plus belle moitié du monde?

LE MARQUIS.

C'eſt par-là qu'il faut achever;
La converſation deviendroit trop ſavante.

CLÉANTE, *en montrant Damis.*

C'eſt bien dit ; pour ſa Pièce il faut ſe réſerver.

DAMIS.

Toutefois, cher ami, le Public m'épouvante.

LE MARQUIS.

Que va-t-il encore chanter ?

CLÉANTE, *à Damis.*

Eh ! pourquoi vous épouvanter ?
Notre Fable à la main, affrontez la tempête ;
Un Auteur avec elle a droit de tout tenter :
En forme de Prologue on la fait réciter,
En guiſe de Préface on la met à la tête ;
Après cela, qu'a-t-on encore à redouter ?

DAMIS.

Ignorez-vous notre foibleſſe ?
Nos ouvrages ſont nos enfans,
Pour eux le moindre choc nous étonne & nous bleſſe.

CLÉANTE.

Les vôtres feront triomphans :
Je le ſouhaite ainſi, du moins, & je l'eſpere ;
Gouvernez votre Pièce en bon & ſage pere,
Défaites-vous du ſoin d'être ſon protecteur.
Que par vous le Public ſoit élu ſon tuteur :
Il eſt integre, il eſt habile ;
Et, comptant encor plus ſur vous pour l'avenir,
Il aura des bontés pour un foible pupille,
En faveur des plus forts qui pourront lui venir.

LE MARQUIS.

Dans ce qu'il dit, ou que je meure,
Il ſe fait écouter, quoiqu'il ſoit un peu long.

CLÉANTE.

CLÉANTE.

Fort bien ; entrons dans le ſallon ;
Nous ne ſouperons point encore tout-à-l'heure.
En attendant, l'on peut commencer un piquet.
( *En ſouriant.* )
Marquis, prenez Madame....

LA BARONNE.

Il eſt un peu coquet :
Ze le vois par moi-même, & ze le ſais d'Hortenſe ;
Mais ce ſiècle n'eſt pas celui de la conſtance.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Et toi, pour avoir le cœur net,
Veux-tu perdre ta Pièce en un coup de cornet ?

DAMIS.

Ma foi, je le ferois avec bien de la joie,
Si l'on pouvoit jouer ſur pareille monnoie.

*Fin du Prologue.*

## *ACTEURS DE LA COMÉDIE.*

APOLLON.

L'AMOUR.

MOMUS.

HÉBÉ.

COMUS.

THALIE.

MELPOMENE.

EUTERPE.

Troupe de Ris & de Jeux, Danſeurs.

*La Scène eſt à Cythère.*

# LA MASCARADE DU PARNASSE, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HÉBÉ.

L'AMOUR.

OUI, les Graces se sont aujourd'hui surpassées,
Lorsqu'elles ont pris soin de votre ajustement.

HÉBÉ.

Et mon habit?

L'AMOUR.

Il est charmant.
Que vos mouches, sur-tout, sont joliment placées!

HÉBÉ.

Tout dépend de l'arrangement.

L'AMOUR.

Sans doute ; mais, Déeſſe, à parler franchement,
Hébé, la Reine du bel Age,
Du bon goût & de l'agrément,
De tout inutile ornement
Pourroit mépriſer l'étalage.

HÉBÉ.

Voulez-vous m'ériger en fille de village ?

L'AMOUR.

Vous prenez mal le compliment ;
Je prétends dire ſeulement,
Que, d'un art enchanteur dédaignant l'impoſture,
La Jeuneſſe pourroit s'habiller ſimplement,
Sans y rien perdre, aſſurément :
Les charmes que ſur vous a verſé la Nature
N'ont pas beſoin de ſupplément.

HÉBÉ.

C'eſt ſe reprendre poliment.

L'AMOUR.

A toute heure, en tous lieux, l'Amour vous accompagne ;
Maintenant ( car enfin je ne m'y trompe pas,
Le ſoin de rehauſſer l'éclat de vos appas
Annonce que pour vous je battrai la campagne : )
Puis-je vous demander où je ſuivrai vos pas ?
Sera-ce chez le Dieu des armes
Que vous ferez valoir le pouvoir de vos charmes ?

HÉBÉ.

Chez Mars ?... En vérité, mon cher, y penſez-vous ?

L'AMOUR.

Mais je l'ai vu cent fois, Déeſſe, à vos genoux,
Ce terrible Dieu de la guerre,
Dépoſer ſa fierté, ſes traits & ſon tonnerre,
Et ſentir à vos pieds, tendre & timide amant,
Cette crainte & ce tremblement
Qu'il inſpire à toute la terre.

HÉBÉ.

D'accord ; mais il eſt ruiné
Depuis la campagne dernière.
Eh quoi ! vous faites l'étonné !
Oui, ruiné, vous dis-je ; & même de manière
Qu'à peine feroit-il, chez Comus amené,
Les frais d'un ſimple déjeûné.
Pour une beauté printannière,
C'eſt être en argent trop borné ;
La réforme l'a confiné
Chez une Déeſſe douairière ;
De Cybele il ſuit la bannière.
Le penchant me l'auroit mille fois ramené :
Mais la raiſon l'attache au tendron ſuranné.

L'AMOUR.

J'entends ; vous aimez la dorure.
Je gage qu'à votre parure
Plutus a bonne part.

HÉBÉ.

Vous vous trompez encor ;
Plutus me feroit trop acheter un tréſor :
Pour les Traitans il faut ſans ceſſe ſe contraindre,
Sinon avoir toujours quelque revers à craindre ;

On doit leur immoler ſes penchans & ſes goûts,
Ou ſe réſoudre à perdre & meubles & bijoux.

L'AMOUR, *en rêvant.*

Je cherche encore dans ma tête....

HÉBÉ.

Oh! la choſe n'eſt pas facile à deviner,
En cent je puis vous la donner;
Et toutefois l'on ſait que l'Amour n'eſt pas bête.
Mais, ſans vous retenir plus long-tems en ſuſpens,
Apprenez qu'Apollon eſt le Roi de la Fête.

L'AMOUR.

Apollon! A ce compte, il faut que je m'apprête
A me réjouir aux dépens
De votre nouvelle conquête.

HÉBÉ.

Il fait pour moi les frais d'un fort joli régal.

L'AMOUR.

Notre ami, cependant, n'aime point la dépenſe.
Un ſeul de vos rubans lui coûte un Madrigal!

HÉBÉ.

Et c'eſt ce qui me rend plus fière, en récompenſe:
Mais ſur ce cadeau ſans égal
Il doit vous conſulter, & vous prier, je penſe,
De choiſir la ſalle du Bal.
Ce qui me réjouit le plus dans cette affaire,
C'eſt que de cette Fête Apollon voudroit faire
A tout le Parnaſſe un ſecret:
De peur qu'elle ne ſoit troublée,
Il doit compoſer l'aſſemblée
D'un peuple ignorant & diſcret.

Et moi, ſous main, je l'ai fait dire
A Momus ; vous ſavez qu'il aime fort à rire,
Et qu'il jaſe paſſablement ;
Il ne manquera pas d'inſtruire
Les neuf ſavantes Sœurs de ce cadeau charmant.
Je vous les garantis auſſi-tôt en campagne ;
Notre ſexe, ſans contredit,
Saiſit avidement les nouvelles qu'on dit :
La curioſité l'inſpire & l'accompagne.
Les Muſes voleront auſſi-tôt en ce lieu,
Pour avoir un ſujet de critiquer ce Dieu,
Qui les tient dans la dépendance....

L'AMOUR.

Cet incident ſeroit un tour de carnaval.

HÉBÉ.

Et tout-à-fait original.
Je me fais un plaiſir de voir entrer en danſe
Les Muſes en habit de Bal.
Apollon eſt plaiſant, lorſque je l'enviſage,
De borner mon triomphe à quelques ſpectateurs !
Il eſt bon, après tout, que Meſſieurs les Auteurs
Du beau monde apprennent l'uſage.
Je vous le recommande, Amour : prenez le ſoin
De bien l'endoctriner ; il en a grand beſoin.

## SCENE II.

### L'AMOUR, *seul.*

QU'A jouer un Amant, un tendron eſt habile!
Ma foi, le Dieu des Vers eſt aſſez mal mené;
On prépare de quoi lui remuer la bile.
Ne mérite-t-il pas auſſi d'être berné?
Il eſt malheureux en tendreſſe,
Et ſe pique d'avoir une jeune maitreſſe.
Le bon Seigneur me fait pitié!
A bien l'examiner, il ne fut jamais ſage;
Mais amoureux, je l'enviſage
Comme plus fou de la moitié.
Cependant je lui dois un retour d'amitié;
Ses vers m'ont rendu redoutable...
Ne ſoyons point ingrat, employons tous nos ſoins
A lui faire goûter un avis profitable,
Et que l'on puiſſe dire une fois, pour le moins,
Que je ſuis un Dieu charitable...
Mais que vois-je? Comus ici porte ſes pas;
Il eſt en habit d'"ordonnance.
Ouais! pour comble d'impertinence,
Apollon auroit-il commandé le repas?

## SCENE III.

L'AMOUR, COMUS *en Cuisinier.*

COMUS, *brusquement.*

EH bien! qu'est-ce, cher camarade?
On dit que d'un cadeau dès long-tems médité,
Vous régalez chez vous une jeune Beauté,
Et qu'il y faudra joindre un festin de parade?
Momus vient de m'en avertir;
Et soudain au Dieu de Cythère
J'ai cru devoir offrir mon ministère,
En ce qui peut lui convenir.

L'AMOUR, *à part.*

C'est un tour de Momus; il faut s'en divertir.
(*Haut.*)
De votre part, Comus, l'attention m'est chère;
On vous a dit la vérité:
Mais je hais, entre nous, un repas concerté.
Ne peut-on faire bonne chère
Sans tant de régularité?

COMUS.

Eh! parbleu, sans difficulté;
On fait sans étalage un régal assez ample:
Un simple ambigu, par exemple,
Peut être, par votre ordre, en ces lieux apprêté.

L'AMOUR.

Je compte sur vos bons offices.

COMUS.

Très-volontiers. Je vais tracer en abrégé
Un repas sans façon, mais propre & bien rangé:
Je vous ferai d'abord, au feu des sacrifices,
Rôtir six beaux *Aiglons*, directement issus
De l'*Aigle* que chérit le Maitre du Tonnerre,
Et non de ceux que sur la terre
Aigles vulgaires ont conçus.
(*En rêvant.*)
En rôti, ne peut-on rien ajoûter? Quel conte!
A ce premier plat l'on joindra
Six *Colombes* que l'on prendra
Dans les volières d'*Amathonte*,
Et qu'avec de l'*Encens* on assaisonnera.
Entre les deux l'on placera
Un *Phénix* bien farci de *Myrthe* & d'*Ambroisie*.
Si l'on veut du poisson, Neptune fournira
Plus d'une pièce bien choisie,
*Dauphins*, *Tritons*, & cætera.
Quant aux fruits on les cueillera
Dans les Jardins des *Hesperides*.
Et, ces mets que l'on servira,
Le *Nectar* les arrosera:
Dans les gosiers les plus arides,
La divine liqueur à grands flots coulera.
L'AMOUR, *en l'interrompant.*
Mais, mais, vous vous moquez, je pense;
Quand le repas seroit par Plutus commandé,
Feriez-vous plus grande dépense?
Et c'est pour Apollon que je l'ai demandé.

Si par malheur, Phébus avoit la maladie
D'étaler un couvert si bien entretenu,
Que seroit-ce ? Ma foi, dans un seul ambigu,
De sa meilleure tragédie
Il mangeroit le revenu.

COMUS.

Compagnon, voulez-vous m'en croire ?
Laissons le Dieu des Vers, pour le faire enrager ;
Si d'un mince festin il veut avoir la gloire,
Il n'aura qu'à donner des lauriers à manger,
Et de l'eau d'Hippocrène à boire.

## SCENE IV.

L'AMOUR, *seul.*

Il gronde, & n'a pas tort. Avec l'art immortel
Que possède le Dieu qui régit le Parnasse,
Jamais il ne pourra, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Enrichir son Maître-d'hôtel...
(*Apollon entre, en répétant un air du Divertissement.*)
Mais lui-même paroît. Il saute, il gesticule,
Il parle entre ses dents. Quel tems pour mes leçons!
Rien ne manque à son ridicule ;
Hébé l'a rendu fou de toutes les façons.

## SCENE V.

### APOLLON, L'AMOUR.

APOLLON, *en ſe promenant.*

NON, je ne fis jamais de meilleures chanſons.

L'AMOUR, *en l'abordant, & d'un ton railleur.*

Au vainqueur de Python je fais la révérence.
Jadis il bravoit mon pouvoir ;
Aujourd'hui, quelle différence!
La tendreſſe ne fait que trop bien ſon devoir.

APOLLON, *ſortant de ſa rêverie.*

Qu'entends-je? Quelle voix a frappé mon oreille?
C'eſt vous, fils de Vénus? ma joie eſt ſans pareille :
Je ſuis enchanté de vous voir.
J'aurai beſoin de vous pour remplir quelques rôles
D'un nouveau Divertiſſement,
Que je prépare ici pour un objet charmant.
J'en ai fait l'air & les paroles ;
Je les répétois même encore en ce moment :
Écoutez-les un peu...

L'AMOUR, *vivement le premier vers.*

Daignez m'en faire grace.
En parlant de leurs Vers, pour eux ſeuls pleins d'appas,
Vos enfans ne finiſſent pas.
De chanter, votre voix ne ſeroit jamais laſſe,
Et moi de l'écouter je ſerois bientôt las.

Parlons de la Beauté qui fait naître la flamme
Dont votre cœur eſt embraſé :
Pour le prix des beaux Vers qu'exhalera votre ame,
Vous voulez donc encore être tyranniſé ?
Quel motif inſenſé dans ma Cour vous attire ?
Savez-vous bien, ami, qu'en rentrant ſous mes loix,
Vous allez contre vous réveiller la Satyre
Que l'on fit courir autrefois ?

( *Pendant ce diſcours, Apollon ſe ronge les ongles en rêvant.* )

L'AMOUR *continue vivement.*

Oh, oui ! c'eſt bien le tems de vous ronger les doigts !
Eh ! morbleu, vous eſt-il poſſible
D'oublier que pour vous *Daphné* fut inſenſible ?
Riſquer, après cela, d'être encor rebuté,
C'eſt être bien incorrigible !

APOLLON, *avec feu.*

Amour, le ſort en eſt jetté.
De mon cœur enivré d'une tendreſſe extrême,
Rien ne peut arracher l'aimable objet que j'aime :
Vous ignorez que c'eſt Hébé !

L'AMOUR.

Puis-je ignorer les traits qui partent de moi-même ?
Mais, en êtes-vous mieux tombé ?
Quand le monde entier vous accuſe
D'immoler chaque jour à l'eſprit le bon ſens,
Lui donnerez-vous pour excuſe
Cet amour qui trouble vos ſens ?
Si vous voulez aimer, qu'une ſage Déeſſe
Faſſe naître votre tendreſſe.

Pour vous, un tel amour ſeroit fort de ſaiſon :
Mais être amoureux-fou de l'ardente jeuneſſe,
Eſt-ce-là le moyen, Souverain du Permeſſe,
De reconcilier la Rime & la Raiſon ?

APOLLON, *paſſionnément.*

Ah ! quand vous la voyez dans le céleſte Empire,
Cette jeune Beauté, d'un air fin & moqueur,
Verſer à Jupiter la divine liqueur,
Ne convenez-vous pas que tout ce qui reſpire
Doit céder ſans réſerve à cet objet vainqueur ?
C'eſt à lui plaire que j'aſpire,
C'eſt pour lui ſeul que je ſoupire ;
Et j'aime les ſoupirs qui partent de mon cœur.

L'AMOUR, *vivement.*

Eh ! de par tous les Dieux, laiſſez-là votre flamme,
Et formez des projets plus dignes de vos ſoins.
Tout votre peuple le reclame ;
Rendez-le floriſſant, prévenez ſes beſoins.

*(Appollon continue de rêver.)*

Accordez entre eux les Poëtes,
Toujours médiſans, envieux,
Et prompts à dégrader, par des traits odieux,
Le noble métier que vous faites.
Poliſſez les Caffés, ces illuſtres Bureaux,
Où vous faites tenir vos États généraux.
Purgez-les avec ſoin des langues imprudentes,
De celles qui ſont trop ardentes
A toucher, ſans reſpect, aux plus graves ſujets ;
De celles qui ſe font une horrible coutume
D'inonder le Public de fiel & d'amertume.
Prodiguez votre zèle à de ſi grands objets.

Ce ſont-là des travaux dignes même d'Hercule,
Qui vous honoreront, ſi vous les terminez ;
Et non point ce feu ridicule
Auquel vous vous abandonnez.

APOLLON, *en ſe promenant, & par réflexion.*

De ces petits couplets les vers ſont bien tournés...
Quant à l'air, il eſt admirable!
Hébé, vous êtes adorable :
Mais, entre nous auſſi, Déeſſe, convenez
Que mon Art eſt incomparable,
Et digne des honneurs que vous lui deſtinez.

L'AMOUR.

Oui-dà! C'eſt donc ainſi que vous m'entretenez?
Je plaide votre propre cauſe,
Mon cher, & vous vous obſtinez
A rêver à toute autre choſe?
A votre aiſe déraiſonnez.
Je reprends mon vrai perſonnage ;
Celui d'un ſage & grave Dieu
Ici me convenoit fort peu :
( L'Amour n'eſt fait que pour le badinage. )
Comptez donc déſormais, Seigneur, que votre feu
Pour moi va devenir un agréable jeu ;
Et je n'attendrai pas que la trompette ſonne,
Pour me joindre à tous ceux qui, frondant vos écarts,
Sous une grêle de brocards
Accableront votre perſonne.

APOLLON.

J'ai beſoin pour le Bal d'un ſallon ; permettez
Que ce ſoit en ce lieu que chacun ſe raſſemble.

L'AMOUR.

Cœur rebelle, es-tu digne encor de mes bontés ?
Toutefois j'y consens ; mais raisonnons ensemble.
Tout le Parnasse en corps vient-il ici danser ?
Avez-vous averti les neuf doctes Femelles ?

APOLLON, *vivement.*

Amour, que dites-vous ? Eh! que ferois-je d'elles ?
Je songe bien plutôt à m'en débarrasser.
En un mot, je les crains ; leurs langues indiscrettes
Ne me feroient point de quartier.
Je prétends qu'en ceci les choses soient secrettes,
Pour le Parnasse tout entier.

## SCENE VI.

APOLLON, L'AMOUR ; MOMUS, *botté, & un fouet à la main.*

MOMUS.

LEs doctes Sœurs en ce lieu vont paroître.
Place, place, de ce côté.

L'AMOUR.

Que vois-je ? Momus tout botté!

MOMUS.

Oui, Monsieur Cupidon ; &, de plus, fort crotté,
Si vous savez vous y connoître.

Que

Que diable ! il faut ici dire la vérité ;
Quiconque oſe ſe méconnoître
Eſt dupe de ſa vanité.
En brave Poſtillon, par curioſité,
Ce matin, ſans prévoir ce qu'il en pourroit être,
Sur Pégaſe je ſuis monté,
Et le drôle m'a culbuté.

*( A Apollon. )*

Vous avez là, Seigneur, une ſotte monture ;
Par mille mal-adroits votre cheval gâté,
Eſt comme un courſier indompté.
Vous riez de mon aventure !

APOLLON.

C'eſt que les mauvais tems ont rompu le chemin.

MOMUS.

Eh, morbleu ! par un ordre écrit de votre main,
Seigneur, dites qu'on les répare...
Mais nos Belles vont s'avancer :
En courier important, je viens les annoncer ;
Qu'à les bien recevoir un chacun ſe prépare.
*( A Apollon. )* *( A l'Amour. )*
Vous, ici demeurez ; &, vous, à l'autre coin.
Qu'il ſoit dit en tous lieux, que, dès que j'en prends ſoin,
Les choſes ſont bien ordonnées.
Un fauteuil : Melpomène en aura grand beſoin ;
Car, outre qu'elle vient de loin,
Elle a peine à marcher depuis quelques années.
Bon. Tout eſt en état ; tenons-nous en repos...
Nos Dames viennent à propos.

## SCENE VII.

APOLLON, L'AMOUR, MOMUS, MELPOMENE, THALIE.

(*Melpomène marche à pas lents, Thalie la suit.*)

MELPOMENE, *d'un ton tragique.*

QUELLE barbare main m'a conduite en ces lieux?
Je sens qu'on y respire un air contagieux.
Je me meurs!....

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

MOMUS, *en s'approchant d'elle.*

Dans le vrai, je crains qu'elle ne passe.

L'AMOUR.

Le plaisant incident!

MOMUS, *à Melpomène.*

Madame est donc bien lasse?

APOLLON *troublé, à Thalie.*

Et vous, que faites-vous ici?

THALIE.

Vous allez en être éclairci.
On étoit inquiet de votre longue absence.

APOLLON.

Vous vous tirez mal d'embarras.
Mais, sans mon ordre, enfin, sortir de mes États,
C'est prendre un peu trop de licence.

MELPOMENE, *avec un œil égaré, en se tournant du côté de l'Amour.*

Qu'as-tu fait, reponds-moi, de toute ta puissance,
Dieu des Vers?

MOMUS.

Pour le coup, elle perd connoissance.

MELPOMENE, *reprend.*

Je redemande en vain à tes sujets glacés
De mon premier éclat les honneurs éclipsés.
Mon Peuple se répand en honteuses licences.
Il lui faut à présent quatre reconnoissances,
Dix lettres, un combat, deux ou trois actions;
Autant de morts, au moins, & de séditions,
Pour arriver, après ce travail énergique,
Au dénoûment forcé d'une Pièce tragique.
Quand verrai-je sur moi luire un jour plus serein?
O honte des neuf Sœurs & de leur Souverain!
Oui, le Pinde te rend comptable de sa gloire:
Remporte sur toi-même une illustre victoire;
Et, loin de te livrer à ta nouvelle ardeur,
Viens rendre à tes États leur antique splendeur.
Mais, je le vois, tu veux languir dans ta molesse:
(*Elle se leve.*)
Va, dégrade ton nom. C'en est trop, je te laisse;
Et du secours des vers dédaignant le pouvoir,
En prose désormais je veux me faire voir.

APOLLON.

Mais enfin...

MELPOMENE, *en se tournant vers l'Amour.*

Quelle voix a frappé mon oreille?
C'est l'Amour!... De ce Dieu l'audace est sans pareille:

Je te retrouve donc en ces lieux déteſtés,
Trop criminel auteur de mes calamités !
C'eſt toi, qui dans mon ſtyle, énervé par tes charmes,
Fournis au mauvais goût de ſi puiſſantes armes ;
De tes ſons doucereux l'effroyable langueur,
Des plus mâles accords m'enleva la vigueur.
Avec tout le Public, ma main d'intelligence,
D'un ſi noir attentat ſaura tirer vengeance.
Tremble, Amour ; ſi jamais je puis briſer mes fers,
Mon bras te pourſuivra juſqu'au fond des enfers...
Mais... Qu'eſt-ce que je ſens ?... Mon ame enſevelie...
Dans... un... Aih ! je m'endors... Soutenez-moi, Thalie.

MOMUS.

Elle a, ma foi, grande raiſon ;
Une petite Comédie,
Dans cette méchante ſaiſon,
Étaye bien la Tragédie.

APOLLON.

Holà ! Gardes, à moi...

L'AMOUR, *ſe jette aux pieds d'Apollon.*

Seigneur, que faites-vous ?

APOLLON, *à ſa ſuite.*

Qu'au Palais de Morphée à l'inſtant on l'emporte.

MOMUS.

C'eſt bien dit ; approchez, Meſſieurs les gardes-foux,
Rien n'eſt plus dangereux qu'une femmme en courroux ;
Et ſur-tout qu'on ait ſoin de bien fermer la porte.

THALIE.

Bon ! il n'eſt pas beſoin de la faire griller,
Elle a l'air de ne pas ſi-tôt ſe réveiller.

APOLLON, *à Thalie fièrement.*

Et vous, qu'on retourne au Parnaſſe :
Votre folle démarche a droit de me choquer ;
Ce n'eſt point ici votre place.

THALIE.

Mais, vous-même, Seigneur, puiſqu'il faut s'expliquer,
De vouloir m'en bannir vous avez bonne grace !
J'ai dans ces lieux, je penſe, autant de droit que vous ;
Si je puis ici ne rien taire,
Ce vif empreſſement à nous éloigner tous,
Voile à nos yeux quelque myſtère.

APOLLON, *fièrement.*

Le myſtère n'eſt fait que pour les indiſcrets,
Et ce n'eſt point à vous à ſonder mes ſecrets.

THALIE, *d'un ton railleur.*

C'eſt aſſez clairement nous avouer la dette.
On connoît que le tour eſt de votre façon ;
Amour, vous en ferez un fort joli garçon.

MOMUS.

Taiſez-vous, notre ſœur cadette ;
A l'Amour, eſt-ce à vous de faire la leçon ?

L'AMOUR.

De quoi m'accuſez-vous ? Quand le Dieu du Parnaſſe
Mord de lui-même à l'hameçon,
Je le reçois comme un poiſſon
Qui vient ſe jetter dans la naſſe.
D'ailleurs, quoiqu'en tous lieux je faſſe des amans,
C'eſt à tort que l'on me répute
Comptable de leurs ſentimens ;
Les ſottiſes que l'on m'impute,
Ne ſont que leurs égaremens.

( *Poſément.* )

Et pour terminer la diſpute,
Par un trait qui me ſemble heureux,
Sur les vrais intérêts de l'empire amoureux,
Sachez que vous donnez dans une erreur extrême ;
Que l'Amour eſt toujours excellent en lui-même,
Et qu'il ne devient dangereux,
Que par la façon dont on aime.

THALIE.

Le conſeil eſt bien généreux.

L'AMOUR.

Adieu...

APOLLON, *vivement.*

Penſez à notre affaire.

L'AMOUR.

Oui. Je vais, pour vous ſatisfaire,
Raſſembler les Ris & les Jeux.
Mais de ces deux Cenſeurs ſongez à vous défaire.

APOLLON.

Vous pouvez, ſi tel eſt l'objet de vos plaiſirs,
Séjourner à Cythère au gré de vos deſirs.
Mais, gardez bien au moins, ſi de tout ſon domaine
Vous ne voulez forcer Phébus à vous bannir,
Qu'un deſir téméraire en ce lieu vous amène ;
Le curieux s'expoſe à ſe faire punir.
( *Puis il ajoûte d'un air railleur en ſortant.* )
Je ne donne qu'à Melpomène
Le privilège d'y venir.

## SCENE VIII.

MOMUS, THALIE.

MOMUS, *regardant sortir Apollon.*

DANS un profond sommeil elle est ensevelie ;
Le privilège est superflu.

THALIE.

De la Fête, Momus, vous voilà donc exclu?

MOMUS.

Vous l'êtes, pour le moins, autant que moi, Thalie.

THALIE.

Quant à moi, la défense irrite mes desirs.
La Danse, (il faut que je le dise)
N'amuse guères mes loisirs ;
Mais enfin il suffit que l'on me l'interdise,
Pour qu'elle soit pour moi le plus grand des plaisirs.

MOMUS.

Cependant contre vous la défense est expresse,
Et sans que vous puissiez la faire révoquer ;
Pour augmenter ici la presse,
Dans un méchant procès ira-t-on s'embarquer ?

THALIE.

Eh ! comptez-vous pour rien de braver Terpsichore,
Qui contemple à regret, dans mes amusemens,
La Danse dont je les décore ?

Mais dût-elle enrager encore,
J'aime les divertissemens.
(*Elle continue en rêvant.*)
Pour concilier toute chose
Je songe si quelques détours...
En prenant de nouveaux atours :
Par exemple... Oui-dà, cette métamorphose
Au Seigneur Apollon pourroit jouer d'un tour.

MOMUS.

J'entre dans vos desseins, & je prétends en être...
J'imagine même, à mon tour...
Mais quelqu'un en ces lieux nous écoute, peut-être :
Sortons, pour éviter un éclat indiscret...

THALIE.

C'est bien dit, on pourroit trahir notre secret.

(*Elle veut sortir ; Euterpe en entrant l'arrête. Momus sort.*)

## SCENE IX.

THALIE, EUTERPE.

EUTERPE, *magnifiquement parée, d'un ton minaudier.*

THALIE à mes regards craint-elle de paroître ?
Ne fuyez pas ſi vîte, & là... là, revenez.

THALIE, *à part.*

Quelle eſt donc cette femme avec ſes yeux tournés ?

EUTERPE, *toujours en minaudant.*

Enviſagez-moi bien.

THALIE.

Madame, pardonnez...
Je ne crois point avoir l'honneur de vous connoître.

EUTERPE *rit avec art.*

Ah! ah!...

THALIE, *à part.*

Elle me rit au nez!

*(Haut.)*

Vos yeux ſe méprennent, peut-être...

EUTERPE.

Quoi! Vous méconnoiſſez la Déeſſe champêtre,
Euterpe, votre ſœur?.... Allons, vous badinez.

THALIE.

Quoi! c'eſt vous?

EUTERPE, *d'un ton doucereux.*

Tout de bon ?

THALIE.

Vraiment, vous m'étonnez !
Que ne m'avez-vous prévenue ?...
Avec ces traits enluminés,
Qui diantre vous eût reconnue ?

EUTERPE.

J'ai quitté les airs villageois.

THALIE.

Mais ne perdez-vous rien à vous être parée ?
C'eſt une ſotte mijaurée,
Qu'une Églogue en habit bourgeois !

EUTERPE.

De cette vieille erreur je ſuis bien revenue.

THALIE.

Mais, encore une fois, qu'eſt-elle devenue,
Cette aimable ſimplicité
Qui décoroit votre beauté ?
Je m'en ſouviens encor ; le matin une eau claire
Vous tenoit lieu, dans l'art de plaire,
De mouches, de parfums, de carmin & de fard :
Vous ignoriez alors les menſonges de l'Art.
Aujourd'hui tout en vous outrage la Nature,
Tout s'y montre affecté,
Empeſé, guindé, concerté ;
Vous avez le teint en peinture,
Et le viſage moucheté.

EUTERPE.

Mon goût eſt excellent, & le vôtre eſt gâté :

Je n'avois autrefois esprit, ni politesse,
Et je suis aujourd'hui toute délicatesse.
De tous les jolis mots de *cœur*, de *sentiment*,
Je sais tirer la quintessence.

THALIE, *ironiquement.*

Oh! vous avez acquis, vraiment,
Plus d'une belle connoissance!
Que vous allez gagner à ce beau changement!
Sans doute que, pareillement,
Vous avez réformé votre ancienne Musique?

EUTERPE.

Oui; je ne chante plus qu'ingénieusement,
Et je ne parle plus que de Métaphysique...
Ne pensez pas rire, vraiment!
Je méprise les sons naturels & vulgaires;
J'adore une *Sonate*, ou bien un *Concerto*.

THALIE.

Jouez-en donc *incognitò*,
Muse; car, entre nous, cela ne vous sied guères.

EUTERPE, *d'un ton dédaigneux.*

Je vais chercher quelqu'un dont le goût soit meilleur.

THALIE.

Mon ton véridique & railleur
Me rend incommode jaseuse.
Permettez, cependant, qu'en dépit des moqueurs,
De ce joli bouquet j'admire les couleurs.
(*Elle regarde le bouquet d'Euterpe.*)

EUTERPE, *en minaudant.*

Il est de la bonne faiseuse.

THALIE.

Quoi ! l'Art ſe mêle auſſi de fabriquer des fleurs,
Et l'on en fait uſage ?...

EUTERPE.

Adieu, ma bonne amie.

THALIE.

Demeurez un moment, vous allez me charmer :
A votre phyſionomie
Peut-être que le tems ſaura m'accoutumer.

EUTERPE.

Je ne vois en ces lieux ni *Sopha*, ni *Ducheſſe*.

THALIE.

Dans les meubles auſſi vous cherchez la richeſſe ?
Oh ! ma foi, tout eſt perverti !
Mais lorſqu'aux ſages loix de la belle Nature
Votre goût étoit aſſorti,
D'un ſimple Tapis de verdure
Vous auriez ſû tirer parti.

EUTERPE.

Mon eſprit à ces loix n'eſt plus aſſujetti.
Je m'apperçois que le jour baiſſe,
J'ai quelque affaire ailleurs ; ma chère, je vous laiſſe.
La Jonquille, Jaſmin... Ils n'ont jamais de ſoin.

*(Deux domeſtiques paroiſſent, dont l'un a un paraſol à la main.)*

THALIE, *d'un ton railleur.*

Comment donc ! Euterpe a des Pages !
La Reine des Bergers s'eſt miſe en équipages !

EUTERPE, *reprend nonchalamment.*
Pliez ce paraſol, il n'en eſt plus beſoin.

THALIE, *en la retenant.*
Je vous donne un avis qui vous plaira, peut-être :
Apollon aujourd'hui donne un Bal en ce lieu ;
Vous pourrez y venir, ſans craindre que ce Dieu
Sous ces nouveaux habits puiſſe vous reconnoître.
( *Euterpe ſort ; Thalie continue.* )
Autrefois des Saiſons, le ſoir & le matin,
Elle bravoit l'intempérie :
O honte de la Bergerie !
Elle craint à préſent de ſe gâter le teint !

## SCENE X.

HÉBÉ, THALIE.

HÉBÉ, *d'un air étourdi.*

EH ! c'eſt vous, ma chere Thalie !
Qe nous allons nous réjouir !
Il n'eſt point de mélancolie,
Que votre agréable folie
Ne puiſſe faire évanouir.
On a quelque crédit ſur le Dieu du Parnaſſe ;
Il nous parle d'amour en dépit des cenſeurs ;
Mais je ne prête point l'oreille à ſes douceurs,
Qu'il ne vous accorde une place
Au-deſſus de vos autres Sœurs.

THALIE.

Cette place, pour moi, seroit un peu trop haute ;
Je n'aspirai jamais aux grandes dignités.

HÉBÉ.

J'en veux dire deux mots qui seront écoutés,
Ou ce ne sera pas ma faute.
Au Bal il faut nous rassembler ;
Car mon goût dominant, c'est la danse. Et le vôtre ?
Nous sommes filles, l'une & l'autre,
Nos goûts doivent se ressembler.

THALIE.

Les plaisirs & les jeux sont faits pour le bel âge.

HÉBÉ.

Oh ! je vous en réponds ! Nous y ferons tapage ;
Phébus enragera : mais quel plaisir charmant
De l'entendre gronder & jurer en rimant !
J'en ressens par avance une joie infinie.
Sur vous & sur Momus je compte, pour le moins.

THALIE.

Aussi vais-je mettre mes soins
A vous faire avoir compagnie.
(*Elle sort.*)

## SCENE XI.

HÉBÉ, *seule.*

LA Fête sera mieux garnie
Que je n'aurois dû l'espérer,
Si de la laisser ignorer
J'avois eu la sotte manie.
Non, non; mon sexe est trop ami
Des accompagnemens d'une illustre victoire;
Triompher, & n'avoir qu'un témoin de sa gloire,
C'est ne triompher qu'à demi.
Mais, parlons franchement, je m'en fais trop accroire;
Apollon est, de tous les Dieux,
Le Galant le plus ennuyeux...
Tant mieux, il est sans conséquence.
Hé! que seroit-ce pour mon cœur,
Si le je ne sais quoi vainqueur
Se joignoit à son Éloquence?
La loi que mes attraits lui donnent aujourd'hui,
Peut-être qu'il faudroit la recevoir de lui.
(*Apollon entre.*)
Il paroît en habit d'homme à bonne fortune,
Et mon cœur n'est point agité!
Dans nos amusemens quelle félicité,
Quand par des craintes importunes
Le plaisir n'est point acheté!

## SCENE XII.

APOLLON, HÉBÉ; TROUPE de Ris & de Jeux, Suite d'Apollon.

APOLLON, *à sa suite.*

POUR la Beauté qui vous demande,
De votre Art en ces lieux étalez tout le prix.
Vous, charmante Déesse, acceptez leur offrande:
Un nouveau zèle anime & les Jeux & les Ris,
Quand la Jeunesse les commande.
Pour servir mon amour & contenter vos yeux,
Il est tems qu'aux accords les plus harmonieux
Leurs pas s'unissent en cadence...

HÉBÉ.

Non, retardez un peu la danse,
Tous nos amis encor ne sont pas rassemblés...

APOLLON, *l'interrompant.*

Ah! Déesse, vous m'accablez.
Que prétendez-vous donc attendre?
Que nos amusemens puissent être troublés?
(*En cet endroit, on frappe à la porte de la Salle du Bal.*)

HÉBÉ.

Écoutons... A la porte un bruit s'est fait entendre:
On y frappe à coups redoublés.
(*A part.*)
Il n'en faut point douter; le Parnasse en personne
Vient ici figurer avec tous nos Danseurs.

APOLLON,

APOLLON, *à part, & d'un air dépité.*
Ce ſont quelques fâcheux ; en ſecret je friſſonne
D'avoir à braver les cenſeurs.
*( On continue de frapper. )*
HÉBÉ.
On frappe de plus belle...
APOLLON, *vivement.*
Hé ! Déeſſe, qu'importe ?
HÉBÉ.
Mais il faut leur ouvrir, ils pourroient ſe fâcher.
APOLLON, *encore plus vivement.*
O ciel ! que dites-vous ?... Ma douleur la plus forte,
Dans le trouble qui me tranſporte,
Cruelle, c'eſt d'avoir à vous le reprocher !
HÉBÉ, *à part.*
Je crois que tout de bon le Dieu des Vers s'emporte.
APOLLON.
Quel téméraire à cette porte
Oſe s'oublier à ce point ?
THALIE, *en dehors, contrefaiſant ſa voix.*
Ouvrez, l'on ſe fera connoître.
APOLLON.
Quelle audace !... Qu'on n'ouvre point.
HÉBÉ.
Ce ſont quelques maſques, peut-être.
*( A ſa ſuite. )*
Qu'on leur ouvre, nous en rirons ;
Leurs menuets danſés, nous les congédierons.
APOLLON, *outré.*
Déeſſe, vous pouvez leur faire compagnie ;

Pour moi, je me retire, & vais en d'autres lieux
Braver des importuns les regards curieux,
Et déteſter la tyrannie
Que me fait éprouver le pouvoir de vos yeux.

HÉBÉ.

Le compliment eſt gracieux!
Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes amoureux, mais bien honteux de l'être.

(*On ouvre. Thalie entre, déguiſée avec les habits de Melpomène.*)

On entre. Demeurez... Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Ne me trompé-je point? C'eſt Melpomène! Eh quoi!
La Muſe larmoyante eſt auſſi de la Fête?
Le joli Divertiſſement!

APOLLON.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

HÉBÉ.

J'ai fait une belle conquête!
La Tragédie au Bal! C'eſt ſe moquer de nous.

## SCENE XIII.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS; THALIE, *déguisée.*

THALIE, *en se jettant aux pieds d'Apollon, & se couvrant le visage d'un mouchoir.*

AH! Seigneur, permettez, qu'embrassant vos genoux,
Dans ces augustes lieux, protecteurs de ma fuite,
D'un cruel Ravisseur j'élude la poursuite.
Sans respecter mon rang, un indigne Romain
A voulu me forcer à lui donner la main...
Des plus nobles Sabins, Seigneur, je suis issue;
Par des jeux imposteurs ma Nation déçue,
A livré tout mon Sexe à ce Peuple étranger,
Habile à le séduire, ardent à l'outrager.
Et moi-même, Seigneur, j'allois être ravie...
Mais, qu'entends-je? Grands Dieux! ne suis-je point suivie?
Telle est en moi l'horreur d'un objet odieux,
Que tout ce que je vois le retrace à mes yeux.

MOMUS, *avec un manteau gris & une longue barbe.* (*A part.*)

C'est en ce bel endroit qu'il faut que je me montre.
(*Haut, en s'avançant vers Thalie.*)
Ah! ah! te voilà dans ces lieux?
Je ne m'attendois pas à semblable rencontre.

THALIE.

Quel eſt donc ce vieillard ?... Mon cœur, à ſon aſpect,
Eſt a la fois ſaiſi de crainte & de reſpect...
Ah! mon pere, c'eſt vous ?...

MOMUS.

Oui, vraiment, c'eſt moi-même;
Ma fille, à te revoir mon plaiſir eſt extrême.

THALIE, *bas, à Momus.*

Rehauſſez votre ſtyle, il jure avec le mien.

MOMUS, *bas, à Thalie.*

Eh! morbleu, taiſez-vous; cela n'y fait de rien:
C'eſt la mode à préſent. De la badinerie
On vole au ſérieux ſans nul ménagement;
Et l'on paſſe rapidement
Du plus grand pathétique à la bouffonnerie.
(*Il reprend haut.*)
Où diable étois-tu donc ? Je te cherchois par-tout,
Dans Rome, aux quatre coins, de l'un à l'autre bout.

THALIE.

Mon pere! ignorez-vous le funeſte meſſage
Que la perfide Rome a ſû mettre en uſage ?
Dans un brillant Spectacle, au crime conſacré,
Contre le droit des gens, en tous lieux ſi ſacré,
Des Sabins, à ces jeux, les femmes invitées,
Par le fier Romulus viennent d'être inſultées!

MOMUS, *bruſquement.*

Comment donc?... Après tout, je te l'avois bien dit,
De ne point tant courir à ce cadeau maudit.
Voilà ce que l'on gagne à ces peſtes de Fêtes!
Mais les femmes toujours n'en feront qu'à leurs têtes.

APOLLON.

Quel galimathias!

HÉBÉ.

N'êtes-vous pas honteux,
De souffrir cette impertinence?

APOLLON.

D'une Fête charmante ils troublent l'ordonnance!

HÉBÉ.

Pourquoi de notre Bal parliez-vous devant eux?

APOLLON.

Mais je croyois pouvoir permettre à Melpomène...

HÉBÉ, *vivement.*

Et voilà qu'elle nous amène
Un vieillard caustique & quinteux...
Ce sont-là des coups de génie!
Pour faire mieux valoir la Danse & l'Harmonie,
Il falloit prendre aussi, (cela n'est pas douteux)
Un Orchestre manchot, & des Danseurs boiteux.
(*A part.*)
Mais Thalie & Momus me manquent de parole.

APOLLON, *rêveur.*

Ceci cache un mystère; il faut le pénétrer.

MOMUS, *bas, à Thalie.*

Ils sont bien intrigués.

THALIE, *bas, à Momus.*

L'aventure est fort drôle.

MOMUS, *bas.*

Je ris sous le manteau.

THALIE, *bas.*

N'allez pas vous montrer:
Il faut soutenir notre rôle.

## SCENE XIV.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS; THALIE, *déguisée*; COMUS.

COMUS, *entre brusquement.*
( *A Apollon.* )

SERVITEUR. En ces lieux je vous trouve à propos.
Vous ignorez ce qui m'amène ;
Je vais l'expliquer en deux mots :
C'est de la part de *Melpomène.*
Ses habits sont volés. Par qui ? Je n'en sais rien ;
Mais pour qu'on lui rende son bien,
Chez *Morphée* elle se démène.
Comme j'avois appris qu'elle n'étoit pas bien,
Et que toute sa maladie
Provenoit d'un épuisement,
Je lui portois en ce moment
Un fort bon consommé, dont le suc remédie
Au plus grand affoiblissement ;
Lorsqu'à mon grand étonnement,
Elle s'est plainte à moi...

APOLLON, *en l'interrompant, avec ironie.*
Fort bien. En ce moment
( *En lui montrant Thalie.* )
*Melpomène* ici vous dément :
Regardez-la tout à votre aise.

COMUS, *vivement.*

Vous vous trompez, ne vous déplaise,
Ou cette femme, assurément,
De Melpomène aura volé l'habillement.

APOLLON.

Qu'entends-je ?

HÉBÉ, *à part.*

Le tour est charmant !

THALIE, *à part.*

Aurois-je fait une folie ?

APOLLON, *en s'approchant.*

Il faut examiner la chose mûrement.
Détournons ce mouchoir... Que vois-je ? C'est *Thalie !*

THALIE, *à part.*

Prenons la chose noblement.
( *Haut.* )
Prête à vous obéir.

MOMUS, *en jettant son manteau.*

Et moi, pareillement.
Sur votre Bal, Momus vous fait son compliment.

APOLLON, *vivement.*

Qu'entends-je, & qu'ai-je vu ? Dans mon ame irritée...

HÉBÉ.

Eh bien ! quoi ! parce que la Troupe est augmentée,
Faut-il devenir furieux ?

APOLLON, *plus vivement encore.*

Ah ! Déesse, ménagez mieux
Ma tendresse persécutée.

## SCENE DERNIERE.

L'AMOUR, EUTERPE, APOLLON, HÉBÉ, THALIE, MOMUS, COMUS.

L'AMOUR *crie derrière le Théâtre.*

O VOLEUR! ô voleur! Qu'on arrête ſes pas.
(*En entrant, & en retenant par le bras Euterpe, qui fuit devant lui.*)
Ah! je le tiens. C'eſt-vous, Madame la Bergère?
Oh! vous ne m'échapperez pas.
Vous ne vous bornez point à la ſimple fougère?

APOLLON, *étonné.*

Eh quoi! l'Amour s'en mêle auſſi?

L'AMOUR, *à Apollon.*

Seigneur, vous êtes juge en cette affaire-ci,
Et je vous ſollicite au nom de Cythérée.

MOMUS, *à part.*

Il gagnera ſa cauſe.

L'AMOUR *continue.*

En deux mots, ſans détours,
Euterpe, en ſecret retirée
Chez ma mère, s'eſt emparée
De toute ſa toilette & de tous ſes atours.
Qu'en dites-vous, Seigneur? N'eſt-elle pas jolie,
Avec ces mouches & ce fard?

APOLLON, *à Euterpe.*

La Nature, *gratis*, vous avoit embellie ;
Qu'allez-vous, à grands frais, mendier autre part ?

L'AMOUR, *ironiquement.*

Que voulez-vous ? chacun a sa folie ;
La sienne est de vouloir s'enlaidir avec art.
Apprenez, au surplus, qu'elle a des camarades :
Ce grand jour est fertile en belles mascarades ;
Elles forment ensemble un cortège plaisant.
La savante *Métaphysique*
Est en habit de Paysan.
La dolente *Élégie*, habillée en Musique,
Furieuse en B car, languissante en B mol,
Soupire en C sol ut, & meurt en G ré sol.
*Melpomène* sur des échasses,
Unissant l'emphase aux douleurs,
Sur un ton ampoulé déplore ses malheurs ;
Tandis qu'un peu plus loin, la Mollesse & les Graces,
Voulant associer *Épicure* & *Platon*,
Badinent sur un nouveau ton,
Dont elles feront bientôt lasses.
La *Critique*, aux yeux éclairés,
Dont la douceur, & la justesse,
Par des jugemens modérés,
Assaisonnés de politesse,
Doit ramener au vrai les Auteurs égarés ;
La Critique, autrefois si tranquille & si sage,
De la *Satyre* a pris l'habit & le visage ;
Et voyant qu'à ses traits piquans, ingénieux,
Un Vulgaire malin, en riant, s'accoutume,

Elle verſe des flots de bile & d'amertume,
Sur tout ce qui bleſſe ſes yeux.
( *A Apollon.* )
Sur le Pinde, en un mot, tout a changé de face;
Et, ſi vous n'y tenez la main,
Je ne réponds pas que, demain,
Le Maître même du Parnaſſe
Soit reconnu du genre humain.

APOLLON, *vivement.*

Je ſaurai prévenir une telle infortune,
Et punir les ſéditieux,
Dont le caprice audacieux
A guidé ſur mes pas une foule importune.
Qu'ils tremblent & leurs partiſans;
La honte de leur deſtinée
Signalera cette journée,
En commençant par ceux qui ſont ici préſens.

MOMUS.

Oh! grace, s'il vous plaît, pour Momus & Thalie.
La Maſcarade, au moins, eſt nouvelle & jolie;
En faveur de l'invention,
On pardonne ſouvent une indiſcrétion.

APOLLON.

Non, non, j'en veux tirer vengeance.

HÉBÉ.

Eh! vous-même, ſongez à gagner les eſprits.

APOLLON.

Hébé, le deſſein en eſt pris.

HÉBÉ, *ironiquement.*

Vous avez beſoin d'indulgence
Pour ménager l'honneur divin.

A *Delphes*, à *Délos*, vous rendez des Oracles,
Et vous n'avez pas sû prévenir les obstacles?
On vous accusera d'être un mauvais Devin.

APOLLON.

C'en est trop; à Vénus il faut faire justice.
Je veux que l'Univers surpris,
De mon jugement retentisse,
Et que mon Art, enfin, reprenne tout son prix.
( *Gravement.* )
Vu les Pastorales écrites,
Par nos amés Bergers *Virgile* & *Théocrite*,
Et sur les plaintes de *Cypris:*
DISONS que la Muse champêtre
Gardera tout le fard dont elle a fait l'essai,
Et se défera, sans délai,
Des moutons qu'elle mène paître.
Par notre même Jugement,
Sur les plaintes de l'*Enjoûment*,
Et vu, de la même manière,
Les incomparables Écrits
De *Plaute*, *Térence* & *Molière*,
Au Temple de Mémoire en lettres d'or transcrits:
DISONS que la Muse Thalie,
Qui, par son utile folie,
Amusoit autrefois le Public enchanté,
De sa place déchue, & perdant tous ses charmes,
Bornera son utilité
A faire répandre des larmes.
Condamnons tout mortel à la voir empressé,
Aux frais de l'Arrêt prononcé.

THALIE, *vivement.*

Si j'ai pris les habits de la Muſe tragique,
Puniſſez donc auſſi le ſommeil léthargique,
Qui m'a laiſſé voler ce dont j'avois beſoin.

APOLLON.

Quoi! Melpomène a tort? Que veut-elle nous dire?

THALIE.

Oui, Seigneur, vous devez, pour ſon manque de ſoin,
La condamner à faire rire.

APOLLON, *après avoir rêvé.*

Soit fait; & que l'Arrêt, ſigné de notre main,
Soit même dans Paris affiché dès demain.
( *A Hébé.* )
Déeſſe, nous pouvons maintenant ſans obſtacle,
Récréer nos regards par le brillant Spectacle
Que pour vous, en ces lieux, ont préparé mes ſoins.

HÉBÉ.

Volontiers, Seigneur: mais... au moins,
C'eſt ſans tirer à conſéquence.
Vous êtes en amour rarement écouté;
Si ce n'eſt à l'extrémité,
En tems de guerre ou de vacance.

L'AMOUR, *à Apollon.*

Voilà le prix de vos chanſons;
Souvenez-vous de mes leçons.

MOMUS.

Convenons que notre parure
Forme dans cette Salle un mélange charmant:
Ma foi, ſous ce déguiſement,
Nous pourrions, entre nous, danſer la Découpure.

# *DIVERTISSEMENT.*

## AIR.

LE desir de me faire lire
Ne me donna jamais d'importunes leçons;
Mais quand le tendre Amour, pere des plus doux sons,
Pour un aimable objet veut accorder ma lyre,
Je m'abandonne à ton délire,
Dieu des Vers; je deviens un de tes nourriçons.
On eſt ſûr de voler au Temple de Mémoire,
Lorſque l'on eſt guidé par l'éclat de tes yeux,
Sexe charmant! tu peux m'en croire;
L'Auteur qui célèbre ta gloire,
Aſſure à ſes accords un deſtin glorieux.

## *VAUDEVILLE.*

TOUT ſe déguiſe maintenant,
La franchiſe n'eſt qu'en parade:
Savez-vous le goût dominant?
C'eſt la maſcarade.
Quoi! tout le monde a regretté
La perte du ſiècle de Rhée,
Sans qu'elle ait été réparée!
C'eſt la vérité.

UN tendron, près d'une maman,
Attentive à la moindre œillade,

Semble n'être qu'au rudiment;
C'eſt la maſcarade.
Quel feu, quelle vivacité,
Si le Galant vient à paroître!
Ce feu, quel pouvoir le fait naître?
C'eſt la vérité.

Un Gaſcon, loin des ennemis,
Se répand en rodomontade;
Par ſon bras tout ſera ſoumis:
C'eſt la maſcarade.
Que devient ſa témérité,
Si quelqu'un oſe le combattre?
Il s'enfuit, ou ſe laiſſe battre:
C'eſt la vérité.

En public, au ſeul nom d'Amant,
Une Prude fait la malade,
Ou ſe livre à l'emportement;
C'eſt la maſcarade.
Mais lorſqu'elle eſt en ſûreté
Près d'un Amant qui ſait lui plaire,
Elle perd toute ſa colère;
C'eſt la vérité.

Chacun, d'*Oreſte* fortuné,
Se dit hautement le *Pilade:*
D'amis il eſt environné;
C'eſt la maſcarade.

Mais arrive l'adverſité,
Chacun, en déſerteur infâme,
Découvre le fond de ſon ame;
C'eſt la vérité.

L'AN renouvelle-t-il ſon cours,
Chacun ſe donne l'accolade:
On s'épuiſe en jolis diſcours;
C'eſt la maſcarade.
Mais ce compliment affecté,
Dont on uſe pour nous ſéduire,
Nous ſavons à quoi le réduire;
C'eſt la vérité.

QU'UN large mouchoir à la main,
Dans une touchante tirade,
Thalie étale ſon chagrin;
C'eſt la maſcarade.
Mais qu'avec un air de gaité
Elle débite une morale
Pure, ſenſée & générale;
C'eſt la vérité.

QUE d'un ton foible & langoureux,
Melpomène, d'un amour fade
Tienne les propos doucereux;
C'eſt la maſcarade.
Aime-t-elle avec dignité:
Elle captive nos ſuffrages.

Quel eſt le ſceau des bons Ouvrages?
C'eſt la vérité.

ONCLES, régalez vos neveux;
Ils ſableront mainte raſade
En l'honneur de vos plus doux vœux:
C'eſt la maſcarade.
D'un Champagne peu regretté
Ils arroſeroient votre cendre,
Si là-bas vous vouliez deſcendre;
C'eſt la vérité.

ARLEQUIN-MOMUS.

SI vous nous quittez courroucés,
Et ſans demander la gambade,
Nous dirons: fi! c'en eſt aſſez
Pour la maſcarade.
Mais nous tiendrons pour arrêté,
Si vous criez: la Capriole!
Que Thalie eſt ſouvent l'école
De la Vérité.

*FIN.*

# L'ÉCOLE DU TEMS,

## COMÉDIE

En un Acte, en Vers libres ;

*Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le* 11 *Septembre* 1738.

# FABLE

## SERVANT DE PROLOGUE

## A LA COMÉDIE

## DE L'ÉCOLE DU TEMS.

*L'ACTRICE qui récite cette Fable entre ſur la Scène avec vivacité ; puis ſe retournant du côté des Foyers ( comme pour parler à l'Auteur ) elle dit les vers ſuivans.*

EH ! non, Monſieur, point de Prologue ;
Ils ſont pour la plupart ſi rebattus, ſi vieux !
Des Complimenteurs ennuyeux,
Voulez-vous, dites-moi, groſſir le catalogue ?
Quel travers !
( *Au Parterre.* )
Son ouvrage, à ne rien déguiſer,
A beſoin d'indulgence ; & lui, ſonge à l'uſer
Dans quelque fade monologue,
Ou dans un mince Dialogue,
Dont le tour mal-adroit, bien loin d'humaniſer
Les partiſans de l'Épilogue,
Ne feroit, tout au plus, que les indiſpoſer.

Parlez-moi bien plutôt de certain Apologue
Que, l'autre jour, on m'a conté.
De vous en faire part mon esprit est tenté.
Mais que dis-je ? Ce trait seroit un tour de Page :
Moi-même je suis folle, & trop de liberté....
Non, Messieurs ; car on dit que dans l'*Aréopage*
L'Apologue autrefois étoit assez goûté :
Le mien sera donc écouté.

## FABLE.

### *Le petit Oranger & son Maître.*

UN amateur du jardinage,
Sur la foi d'un marchand qui peuploit son verger,
Y fit planter un Oranger
Qui n'étoit point encore en âge
De produire ces fruits doux & délicieux,
Le plaisir du goût & des yeux.
Mais notre homme, des plus étranges,
Dès la première année eût voulu des Oranges.
Vain espoir. Un an passe, & point de fruits au bout :
Un nouvel an se passe encore
Et l'Oranger ne se décore
Que de fleurs. Oh ! vraiment, ce n'est pas là mon goût,
S'écria notre homme en colère.
Parmi les sauvageons qu'à l'instant rejetté,
Ce chétif arbrisseau, de sa stérilité
Reçoive le juste salaire.

Ami, dit l'Oranger, qu'eſt-ce que tu prétends?
Ton impatience m'étonne.
De Flore les dons éclatans
Ne devancent-ils pas les faveurs de Pomone?
A peine ſuis-je à mon printems,
Et déjà tu voudrois voir naître mon Automne.
C'eſt être un peu trop vif: attends, mon cher, attends;
Et je te donnerai du fruit avec le tems.

Je ſuis intéreſſée à prouver que ma Fable
Eſt abſolument dans le vrai.
Daignez donc m'accorder un regard favorable
Pour le nouvel Auteur & pour ſon coup d'eſſai.
Que votre bonté l'encourage:
Protégez ſa Muſe au berceau;
Son talent ſera votre ouvrage.
C'eſt un jeune Oranger; c'eſt un foible arbriſſeau,
A qui les Aquilons vont déclarer la guerre:
L'abandonnerez-vous? Ce ſeroit fait de lui.
Mais s'il prend racine au Parterre,
Il pourra quelque jour mériter votre appui.

*Fin du Prologue.*

## *ACTEURS.*

LE TEMS.

LA VÉRITÉ.

DORANTE, homme inutile.

ROSETTE, jeune fille.

DAMON, impatient.

LE BARON, Gaſcon.

LE POETE.

ARLEQUIN.

TROUPE d'Anſwourches * & d'Écoſſois, chantans & danſans.

* *Arlequins d'Allemagne.*

*La Scène eſt chez Thalie.*

# L'ÉCOLE DU TEMS,

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

LE TEMS, LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.

OUI, je vous remets à merveille ;
Triſte & gai, ſombre & clair, jeune & vieux à la fois,
Voilà votre portrait : le ſon de votre voix
Conſole, afflige, aſſoupit & réveille,
A ſon gré, tout le genre humain :
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour, & du lendemain.

C'eſt en vous ſeul que tout réſide.
Alternativement votre pouvoir préſide,
A l'Automne, à l'Hiver, aux Étés, aux Printems.
A tant de marques diſtinctives,
A cette faulx tranchante, à ces aîles actives,
Qui peut méconnoître le Tems?
Mais quel ſujet encor près de moi vous amène?
A quoi mon foible appui peut-il vous être bon?
Hélas! ignorez-vous, notre jeune barbon,
Que tout ce monde-ci n'eſt plus de mon domaine?
Les humains au menſonge ont dreſſé des autels;
Oſerois-je auprès d'eux déſormais me produire?

LE TEMS.

L'emploi du Tems eſt d'introduire
La Vérité chez les mortels.
Comme l'aſpect du jour fait diſſiper les ſonges,
Le mien écarte les abus,
Les illuſions, les menſonges,
Et le Vrai, par mes mains, reçoit mille tributs.
De cette vérité voulez-vous des exemples?

LA VÉRITÉ.

Je crois que vous n'en manquez pas:
Sur ce qui ſe paſſe ici-bas,
Les mémoires du Tems doivent être aſſez amples.

LE TEMS.

Peu de gens ſavent mettre à profit mes leçons;
On m'accommode ici de toutes les façons.
Depuis la naiſſance du Monde,
Je vois les habitans de la machine ronde
Par des murmures odieux,

Laſſer, à mes dépens, le Souverain des Dieux.
Chaque jour on entend leurs plaintes importunes :
Je ne fais jamais rien au gré de leurs deſirs ;
Si nous les en croyons, j'abrège leurs plaiſirs,
Et prolonge leurs infortunes.
Jupiter, fatigué de les ouïr crier,
Veut qu'avec ces mutins aujourd'hui je m'explique.
Je ſuis peu fait au plaidoyer,
On vous charge du ſoin de me juſtifier.

LA VÉRITÉ.

Je dois, à Jupiter, obéir ſans réplique ;
Mais, encore une fois, je crains le réſultat,
Et vous pourriez choiſir un meilleur Avocat.
La Vérité n'a qu'un langage,
Et, malheureuſement, il n'eſt plus en uſage ;
On le révère encor, mais il eſt redouté.

LE TEMS.

Vous pouvez aux mortels parler en liberté ;
Vous êtes chez *Thalie*. Aux enfans de la Terre,
Librement en ces lieux on peut faire la guerre :
Vos ſincères avis y ſeront de ſaiſon ;
Et ne rougiſſez point d'accompagner Thalie.
Pour corriger les fous, c'eſt avec la Folie
Qu'il faut que la Sageſſe entre en comparaiſon.
Croyez-moi, ce Palais eſt une bonne École :
Sur l'aîle du Plaiſir, tel chaque jour y vole,
Qui retourne chez lui guidé par la Raiſon.

LA VÉRITÉ.

Sur ce pied, j'accepte le rôle.

LE TEMS.

N'oubliez pas, sur-tout, qu'en cette École-ci
Les lugubres leçons n'ont jamais réussi.

LA VÉRITÉ.

Je ne saurois parler une langue étrangère ;
Mais je puis accorder la mienne avec les ris.
Le desir d'amuser Paris
Guide ici la troupe légère
Des Graces, des Amours, des Plaisirs & des Jeux :
Je vais me mêler avec eux ;
Et tandis qu'aux mortels cette joyeuse troupe
Versera le nectar d'un plaisir vif & frais,
En secret, dans la même coupe,
J'aurai soin de tremper mes traits.
Il faut que mon flambeau charme ceux qu'il éclaire.
Je vais prendre un ton doux, aimable & familier.

LE TEMS, *en sortant.*

Fort bien ; lorsque le Maître a le talent de plaire,
Je réponds de son Écolier.

## SCENE II.

LA VÉRITÉ, *seule.*

LA Raison ne hait point un léger badinage
Qui conduit à l'utilité :
Ainsi mon nouveau rôle est de mon appanage ;
Heureux, s'il peut être goûté !

## SCENE III.

LA VÉRITÉ, DORANTE.

DORANTE.

ON m'a dit, ici près, que par la Vérité
Ce séjour étoit habité ;
Et je viens m'amuser un moment avec elle.

LA VÉRITÉ.

S'amuser ! la chose est nouvelle.
Vous pourriez vous tromper, je vous en avertis.
La Vérité, Monsieur, n'est pas fort amusante ;
Mon humeur est peu complaisante,
Et rarement je divertis.

DORANTE.

Que faire donc ici ?

LA VÉRITÉ.

L'on s'instruit, l'on s'occupe...

DORANTE.

S'instruire ! s'occuper !... Vous me faites trembler !...
Mais, de ce grave ton je ne suis point la dupe ;
Et vous vous amusez vous-même à me troubler.

LA VÉRITÉ.

Si vous ne venez point ici pour vous instruire,
Quel autre soin a pu vous y conduire ?

DORANTE.

Quoi ! vous l'ignorez ?

LA VÉRITÉ.

Oui. J'attends
Que vous me l'appreniez.

DORANTE.

Il faut vous satisfaire.
Je suis riche, & n'ai point d'affaire,
Et je cherche à passer le tems.

LA VÉRITÉ.

Eh quoi ! vous n'avez rien à faire ?
Chacun doit néanmoins, s'occuper dans l'État.
Depuis le Villageois jusques au Potentat,
Chacun a ses devoirs, tout mortel est comptable...

DORANTE.

Je vous l'ai déjà dit ; mon goût
Ne s'occupe de rien, & s'amuse de tout :
La peine m'est insupportable,
Des affaires je hais l'affligeant attirail ;
Et tout ce qu'on nomme travail
Est, à mes yeux, un objet détestable :
Non que je sois assurément
Nonchalant par système, ou par tempérament :
Je mets au-dessous de la Bête
Ces Hommes engourdis que la paresse endort ;
Pour qui le moindre pas, le moindre coup de tête,
Est souvent un pénible effort :
Leur triste léthargie est pire que la mort.
Trop de repos me rend malade ;
Je ne saurois rester dans mon appartement ;
Je sors, je vais, je viens ; j'aime le mouvement,
L'exercice & la promenade.

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, votre emploi ?

DORANTE.

Je n'en eus jamais qu'un.

LA VÉRITÉ.

Et c'eſt?

DORANTE.

De n'en avoir aucun.
A tuer les momens, je borne mon envie.
En quatre mots, voici l'hiſtoire de ma vie:
Mon père étoit Marchand, riche & bien établi;
Il décora ſon opulence
D'un titre par lequel il ſe vit ennobli.

LA VÉRITÉ.

C'eſt le vernis par excellence.

DORANTE.

Une Charge a plongé mes ayeux dans l'oubli.
Soutenu d'environ vingt mille écus de rente,
Je jouis du grand monde, & je me fais honneur
Des Privilèges de Seigneur;
Je ſuis reſté garçon: ma méthode courante,
C'eſt de me lever tous les jours
Si-tôt que le Soleil a commencé ſon cours.
J'aime toutes les fleurs, j'en ai dans mon parterre,
Que l'on viendroit chercher des deux bouts de la Terre.
Mon premier ſoin eſt d'aller voir
Si Maître Mathurin a bien fait ſon devoir.
Sur une Plate-bande en forme de *Théâtre*,
Je vois *l'Oreille-d'Ours*, dont je ſuis idolâtre;
Je trouve en bon état mes Œillets, mon Jaſmin,
Puis de mon cabinet je reprends le chemin.

LA VÉRITÉ.

Pour vous y conſacrer à l'étude, ſans doute?

DORANTE.

Non. L'étude eſt un ſoin que mon eſprit redoute.
J'aime à nétoyer mes oiſeaux;

Je ſiffle mes Serins perchés dans leur cabanne,
J'enſeigne à mes Barbets à ſauter ſur la canne,
Et je leur fais donner quelques coups de ciſeaux.
Je remonte ma montre & toutes mes pendules.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Quelle foule de ridicules !

DORANTE.

Je découpe des fleurs pour orner un écran.
On m'habille ; je ſors pour aller voir un Grand.
Quand je le quitte, il eſt une heure :
Je ſuis près du Palais-Royal,
J'y vais quelque tems, j'y demeure.
Je trouve le Baron, homme franc & loyal,
Éternel ennemi du cérémonial ;
De lui-même il ſe prie à dîner : je l'emmène,
Quand j'apperçois autour du rond
Le Chevalier qui ſe promène,
Et je l'aſſocie au Baron.
Chez moi je trouve Orphiſe, ma couſine,
Et la Marquiſe, ſa voiſine,
Un Gaſcon flegmatique, appellé d'*Archicrac*,
Qui ment par poids & par meſure,
Et débite, en parlant, les Quatrains de *Pibrac* ;
Il a, pour ſon ſecond, Monſieur *de la Ceſure*,
Poëte, bon gourmet, qui m'apporte un écrit
Dont il a depuis peu régalé cette Ville,
*Le Cuiſinier François* traduit en Vaudeville.
Plus l'on eſt de fous, plus on rit.
Sur le titre déjà l'appétit ſe réveille.
Mon Cuiſinier a fait merveille ;
Et l'on voit qu'il prend des leçons
Du Livre où l'on a mis les ragoûts en Chanſons.

Sur le Char de Bacchus la joie eſt amenée,
Son étendard eſt déployé ;
Nous pouſſons le repas avant dans la journée :
C'eſt autant de Tems employé.
Sur le ſoir chacun ſe diſperſe :
J'aime les Spectacles, j'y vais ;
J'y vois du bon & du mauvais.
A travers tout cela quelquefois l'ennui perce.
Ce tyran de notre loiſir,
Dans le ſein de la joie, & m'aſſiège & me glace :
Caché derrière le plaiſir,
Il eſt à chaque inſtant prêt à prendre ſa place.
Oui, c'eſt un fait conſtant, Déeſſe ; &, dans le fond,
Cet article-là me confond.
Car enfin, mon ſyſtême eſt des plus à la mode,
Et je le ſoutiens fort commode.
Mais les jours les plus gais ſont place aux triſtes nuits,
Et je vois que la vie offre toujours des vuides,
Qui ſont remplis par les ennuis.

LA VÉRITÉ.

C'eſt le ſort des cœurs trop avides
De ce qu'on nomme amuſemens :
Les plaiſirs doivent-ils marquer tous vos momens ?
C'eſt une ſource qui s'épuiſe ;
Pour la faire durer long-tems,
Modérément il faut que l'on y puiſe ;
Si l'on ne la ménage, on ceſſe d'en jouir.
Dès qu'à l'oiſiveté votre cœur s'abandonne,
Le plaiſir eſt, pour vous, prompt à s'évanouir :
Ce n'eſt que le travail qui donne
Le talent de ſe réjouir.
Travaillez donc, &, prompt à vous défaire

Des inutilités dont vous êtes épris,
D'un objet sérieux occupez vos esprits :
Mille futilités ne font pas une affaire ;
Et, qui plus est, je vous soutiens,
Que peut-être il vaudroit tout autant ne rien faire,
Que de faire toujours des riens.

DORANTE.

Mais à quoi voulez-vous encor que je m'applique ?

LA VÉRITÉ.

A quoi ? Vous m'étonnez. Eh ! Monsieur, sur ce point
Est-il besoin que je m'explique ?
On peut en cent façons servir la République ;
A qui veut s'occuper l'emploi ne manque point.
Voyez tous ces mortels qui consacrent leurs veilles
Au bonheur de l'État, dont ils sont adorés.
Mais, au milieu de ces merveilles,
Rougissez d'être au rang des hommes ignorés.
Tout homme dont l'ame indolente
N'enfante rien d'utile à la société,
Est un lâche Frelon, qui, dans l'oisiveté,
Avec l'abeille vigilante,
Veut partager un miel qu'il n'a point apprêté.

DORANTE.

Je vois où me conduit votre moralité,
Il est juste que j'y réponde.
Vous voulez que je prenne un état dans le monde,
N'est-il pas vrai ? Mais quoi ! n'ai-je pas hérité
Du titre glorieux par mon père acheté ?
Habile à réformer ce qu'a fait la Nature,
Sur ma famille il a jetté
Cet éclat merveilleux qui couvre la roture,

Et

Et mon nom désormais chez la race future
Peut voler avec dignité.

LA VÉRITÉ.

Eh ! fussiez-vous de qualité,
Le titre de Seigneur ne feroit votre éloge,
Qu'autant que par vos soins vous l'auriez mérité.
Mais, à ne rien faire, on déroge.

DORANTE.

Comment ! d'un tel discours je suis épouvanté.
Renoncer aux douceurs de la tranquillité !...
Oh ! parbleu, c'est payer chèrement la noblesse.
Et puis, perdre sa liberté !...
C'est une tyrannie, une inhumanité.

LA VÉRITÉ

Allons, un peu moins de foiblesse,
En faveur de la nouveauté.

DORANTE.

Vous êtes séduisante ; &... je serois tenté,
Quoique votre système & m'allarme & me blesse,
D'en essayer l'utilité.
Mais songez, qu'entre nous, il vient d'être arrêté,
Qu'après un si pénible rôle,
Le plaisir, qui m'a fait une infidélité,
Plus vif & plus piquant, me sera présenté.

LA VÉRITÉ.

Oui, je vous tiendrai ma parole ;
Et vous verrez que, pour être goûté,
Le plaisir veut être acheté.

## SCENE IV.

LA VÉRITÉ, ROSETTE.

ROSETTE, *en faisant la révérence.*

LE soin de pénétrer un secret qui me touche,
En ces lieux a guidé mes pas;
Le Tems ne refusera pas
De m'éclaircir de votre bouche.

LA VÉRITÉ.

Je ne pardonne qu'aux mamans
De se plaindre du Tems, dont la faulx inhumaine
A moissonné leurs agrémens;
Si le dépit me les amène
Je leur dirai : chaque chose a son tems.
Puis-je empêcher l'Hiver de suivre le Printems?
Mais vous, que de ses fleurs la Jeunesse couronne,
Qu'une foule d'Amans en tous lieux environne,
Que peut-il vous rester encore à desirer?
Contre le Tems, enfin, osez-vous murmurer?

ROSETTE.

Du Tems, quant à présent, j'aurois tort de me plaindre:
Mais c'est pour l'avenir que je crois devoir craindre.

LA VÉRITÉ.

Voyons quelle frayeur a troublé vos esprits.

ROSETTE, *en hésitant.*

Pour moi, depuis un an, Lisidor est épris
De la plus vive ardeur....

LA VÉRITÉ.

La choſe eſt naturelle ;
Beaucoup d'autres y ſeroient pris.

ROSETTE.

Chaque jour il me jure une ardeur éternelle....

LA VÉRITÉ.

Oh ! je me l'imagine bien.
Les ſermens, en amour, ne coûtent preſque rien.
Après ?

ROSETTE.

Et ces ſermens d'une flamme fidelle
Il me les a faits tant de fois !

LA VÉRITÉ.

Que vous les avez crus ?

ROSETTE.

Il eſt vrai, ... je les crois...
Mais, ce n'eſt que de bonne ſorte ;
Car ma mère me dit que l'Amour eſt trompeur,
Que les ſermens qu'il fait, le zéphyr les emporte ;
Et, quand j'y ſonge bien, l'avenir me fait peur.
Avant donc qu'une forte chaîne
M'uniſſe à Liſidor, je veux, pour prévenir
Les maux que me feroit ſouffrir
Une infidélité, peut-être, trop prochaine,
Savoir au juſte, déſormais,
Si mon amant ne changera jamais.
L'avenir eſt, pour vous, ſans ombre & ſans nuages ;
Madame, daignez m'éclaircir :
Croyez-vous Liſidor capable de groſſir
La foule des Amans volages ?

LA VÉRITÉ.

Moi, que j'oſe vous dévoiler

L'avenir, sur un point de cette conséquence !
Non ( quoique votre bouche ait beaucoup d'éloquence )
Je me garderai bien de vous le révéler.
Comment ! l'Amour auroit un reproche à me faire ;
Son règne passeroit plus vîte qu'un éclair,
Si, dans cette importante affaire,
Messieurs les Amans voyoient clair.

ROSETTE.

Vous m'étonnez !

LA VÉRITÉ.

Que je vous jure,
Que, trop prompt à se dégager,
Dans huit jours Lisidor, infidèle & parjure,
Ne pourra résister au desir de changer !

ROSETTE, *épouvantée.*

Ciel ! que me dites-vous ? ...

LA VÉRITÉ.

Quoi ! déjà toute émue,
Contre le moindre choc vous ne sauriez tenir,
Ma chère, & vous voulez pénétrer l'avenir ?
Eh ! s'il offroit à votre vue
D'un changement réel la disgrace imprévue,
Pourriez-vous mieux la soutenir ?
Non, en votre faveur, c'est trop vous prévenir.
Trop sûre de votre infortune,
Du fatal changement que vous redouteriez,
Au fond de votre cœur par-tout vous porteriez
L'image odieuse, importune ;
Et par votre chagrin vous l'anticiperiez :
Ou, suivant un autre système,
Peut-être, aussi, que de vous-même,
La première vous changeriez ;

Car souvent une Belle appelle à sa défense
Les sentimens altiers d'un orgueil outragé ;
Alors, en prévenant l'offense,
Votre sexe en secret se croit assez vengé :
Mais que devient l'Amour ? L'Amour est négligé.

ROSETTE.

Mais, si votre bouche m'assure
Que jamais mon Amant ne se dégagera ?...

LA VÉRITÉ.

Votre cœur se refroidira.
Une félicité déplaît, dès qu'elle est sûre ;
On mépriſe un plaisir qui ne peut échapper.
L'homme, ennuyé d'un bien qui passe en habitude,
Ne daigne plus s'en occuper :
Le goût naît de l'obstacle & de l'incertitude.
Chérissez le bandeau qui vous couvre les yeux,
Il sauve à votre cœur bien de l'inquiétude ;
Il doit vous être précieux.
C'est sur ce point mystérieux,
Que de tout tems le Fils de Cythérée,
De son aimable Empire a fondé la durée.
Dans ses États chacun ignore ce qu'un jour
Il recevra du Tems favorable, ou critique ;
Et cette sage politique
Tient les cœurs en haleine, & fait vivre l'Amour.

ROSETTE.

Madame, à vos conseils je me rends avec joie.
Je vois de quels chagrins j'aurois été la proie,
Si, malheureusement, vous m'eussiez prise au mot.
Quelle étoit mon extravagance,
De vouloir apprendre d'avance,
Ce que l'on sait toujours trop tôt !

De vos ſages avis connoiſſant l'importance,
Je vais tâcher d'en profiter ;
Et ſi je ne ſaurois prévenir l'inconſtance
D'un amant prompt à me quitter,
Je ſaurai du moins l'imiter.

LA VÉRITÉ.

Mais, quel extravagant entre dans cette ſalle ?
Sur ſa figure originale,
Je le juge Faiſeur de Vers ;
Sachons, auprès de moi, ce qui peut le conduire.

## SCENE V.

LA VÉRITÉ, LE POETE.

LE POETE, *d'un ton ampoulé.*

LA Déeſſe qui vole au bout de l'Univers,
Pour y ſemer le bruit de mille faits divers ;
L'active Renommée a pris ſoin de m'inſtruire
Que le Tems en ces lieux a ſu vous introduire.

LA VÉRITÉ.

Oui, Monſieur, me voilà. Mais de ce beau diſcours,
A quoi bon, dites-moi, la ridicule emphaſe ?
Pourquoi de ces grands mots emprunter le ſecours ?

LE POETE.

Quoi ! dans le tour pompeux de ma ſublime phraſe,
Vous auriez méconnu le langage des Dieux,
Et celui des mortels qui le parle le mieux ?

LA VÉRITÉ.

Vos geſtes & vos tons m'apprennent qui vous êtes,

Monsieur ; mais, soit dit entre nous,
Employé comme vous le faites,
Le langage des Dieux est la langue des fous.

LE POETE.

En vain, plus d'un Auteur insolemment s'arroge
Le merveilleux talent des lyriques transports.
( *Il lui présente un papier.* )
Dans cette Ode nouvelle, où je fais votre éloge,
Le Parnasse à vos yeux ouvre tous ses trésors.
Des honneurs qu'il vous doit, par ma bouche il s'acquitte.

LA VÉRITÉ, *ironiquement.*

Je Juge de son compliment
Par son Ambassadeur. Eh! cessez seulement
De faire votre éloge, & du mien je vous quitte :
Mais comme l'encens est tout prêt,
Voici le moyen efficace
D'en tirer quelqu'intérêt.
Ne changez que la dédicace,
Et laissez l'écrit tel qu'il est.
Une Ode est souvent comme un cadre,
Où différens portraits peuvent être placés ;
Pourvu que la bordure quadre
Avec le Tableau, c'est assez.
Maintenant, il est bon, Monsieur, de vous apprendre
Qu'en ces lieux je ne suis à la place du Tems,
Que pour rendre justice aux mortels mécontens.
Avez-vous, contre lui, quelques plaintes à rendre ?
En ce cas j'écoute : autrement,
Épargnez-moi les frais d'un mauvais compliment.

LE POETE, *vivement.*

Si j'ai, contre le Tems, quelques plaintes à faire ?
De par Phébus! Oh! je vous en réponds.

LA VÉRITÉ.

Expliquez-moi donc cette affaire,
Ou, l'un ou l'autre, finiſſons.

LE POETE.

Eh bien! n'eſt-il pas vrai que ſur tous les Ouvrages,
Le Tems, en toute occaſion,
A ſon droit de réviſion?
Que tel a du public uſurpé les ſuffrages,
Par un nom impoſant, par un éclat trompeur,
(Dont on ſuit trop ſouvent la frivole vapeur)
A qui le Tems, ſur le Parnaſſe,
Aſſigne, tôt ou tard, ſa véritable place?
Que tel auſſi, par un malheur
Que le préjugé ſeul enfante,
A, dans ſon origine, éprouvé la douleur
De ne point voir ſa Muſe triomphante;
Qui, vengé par le Tems, d'un ſi mauvais ſuccès,
Sur le public enfin remporte la victoire,
Et brave, au milieu de ſa gloire,
Quiconque avoit oſé lui faire ſon procès?

LA VÉRITÉ.

Que conclure de-là?

LE POETE.

Ce qu'il faut en conclure?
Belle demande, par ma foi!
Que le Tems a tort avec moi.
Quelle eſt ſa raiſon, pour m'exclure
Du nombre des Auteurs dont il fait, tôt ou tard,
Apprécier les vers, rendre les noms célèbres,
Tandis qu'il laiſſe encor le mien dans les ténèbres?
Comment donc? me prend-t-il pour un Auteur bâtard?
Pourquoi me ravir une eſtime

Sur laquelle j'avois compté ?
Des enfans d'Apollon elle eſt la légitime . . .

LA VÉRITÉ.

Apparemment, ce Dieu vous a déshérité.

LE POETE.

De mes ſoins, triſte récompenſe !
L'injuſtice à ce point devroit-elle régner ?
Depuis plus de vingt ans qu'avec grande dépenſe,
Dans Paris, à mes frais, & ſans rien épargner,
Mes Ouvrages incomparables
Ont été mis ſous preſſe, affichés, publiés,
A-t-on jetté ſur eux des regards favorables ?

LA VÉRITÉ.

On les a peut-être oubliés,
Et fort ſouvent on gagne à l'être.

LE POETE.

Eh ! Déeſſe, l'aurois-je été,
Si le Tems, agiſſant contre toute équité,
N'avoit pas négligé de me faire connoître ?

LA VÉRITÉ.

Vous êtes dans l'erreur : voici la vérité.
Cette foule d'écrits que nous voyons paroître
Du Tems ſeul n'obtient point ce qu'elle a mérité.
Lorſque de l'avenir on oſe ſe promettre
Un triomphe en vain ſouhaité,
C'eſt l'effet de la vanité.
Sur les écrits le Tems ſeul ne peut mettre
Le ſceau de l'immortalité.

LE POETE.

Cependant un Auteur que l'on a, ſans l'entendre,
Condamné précipitamment,
Appelle à la Raiſon d'un premier mouvement ;

Il eſt même en droit de prétendre
A faire réformer un mauvais Jugement.

LA VÉRITÉ.

S'il ſe plaint avec fondement.

LE POETE.

Telle penſée eſt mal reçue,
Pour avoir été mal conçue,
Qui ſe met en crédit par la réflexion.
Telle beauté d'abord ne fut point apperçue,
Qui captive & ravit l'imagination,
Si-tôt qu'elle n'eſt plus déçue
Par les mauvais conſeils de la prévention.

LA VÉRITÉ.

J'en conviens. Un Auteur, excellent par eſſence,
Quoique ſifflé dans ſa naiſſance,
Reçoit des mains du Tems un laurier immortel.
Mais, encore une fois, c'eſt une erreur extrême,
De croire qu'un écrit, pitoyable en lui-même,
Puiſſe jamais ceſſer de nous paroître tel.

LE POETE.

Avec peine je vous écoute;
Tous vos raiſonnemens ſont des contes en l'air,
Le Public eſt aveugle, & le Tems n'y voit goute;
Et, vous-même, ma foi, n'y voyez pas trop clair.

LA VÉRITÉ.

A merveille! voilà l'ordinaire refuge
De ceux qui, comme vous, ont un mauvais ſuccès;
De la perte de leur Procès,
Ils croyent ſe venger en inſultant le Juge.

LE POETE.

Vous me parlez de Juge! Allons, çà, dites-moi;
Dites-moi donc, de bonne-foi,

Si l'on en voit encor, dans le siècle où nous sommes,
Qui puissent des écrits juger avec honneur ?

LA VÉRITÉ.

Quoi ! vous osez nier, Monsieur le raisonneur,
Qu'il est encor parmi les hommes,
Des Juges en grand nombre, & des plus connoisseurs ?

LE POETE.

Dites plutôt qu'il est grand nombre de Censeurs.

LA VÉRITÉ.

On rend justice au vrai mérite.

LE POETE.

Oui, tout le monde veut juger ;
Et voilà justement ce dont mon cœur s'irrite.

LA VÉRITÉ.

Vous avez vos raisons, Monsieur, pour enrager.

LE POETE, *avec feu.*

Ai-je fait un Ouvrage : une troupe caustique
Vient m'étourdir de sa critique.
Et, qui sont ces Censeurs dont on fait tant de bruit ?
Un petit-Maître mal instruit,
*(Il met son chapeau.)*
Qui, se quarrant ainsi, le chapeau sur l'oreille,
Jette sur mon Ouvrage un coup-d'œil en passant ;
Puis, du bout des doigts caressant
Sa figure poupine & qu'il croit sans pareille,
D'un air vain & distrait, en prenant du tabac,
Prononce sur ma Pièce *& ab hoc & ab hâc.*

C'est un Chansonnier de la Ville,
Qui, croyant posséder un mérite complet,
Pour avoir fait un Vaudeville,
Habille en mirlitons, tout ce qui lui déplaît ;

S'imaginant, dans ſon erreur extrême,
Que l'on compoſe un long Poëme,
Auſſi facilement que l'on fait un couplet.

C'eſt un Abbé muguet, qui, gardant ſes éloges
Pour les jolis tendrons qu'il lorgne en tapinois,
Promène dans toutes les loges
Ses regards curieux ſur d'aimables minois;
Puis, tout-à-coup, au cinquième Acte,
Se déclare à tort, à travers,
Avec le même front qu'une perſonne exacte
Qui pèſe mûrement la conduite & les Vers.

Avec la même impertinence,
C'eſt un Procureur empeſé,
Qui, de ce que j'ai compoſé,
Décide ſuivant l'Ordonnance:
Contre ma Pièce il donne un ample contredit.
Pour répondre, ſi je m'explique,
Il m'aſſomme d'une réplique,
Par laquelle il requiert que je ſois interdit.

C'eſt un Financier ſans étude,
Qui ſur le bel-eſprit tranche du Potentat;
Avantageux par habitude,
Ignorant par nature, & bruſque par état.
Il juge par article, il ſuppute, il calcule
D'un air gravement ridicule,
Mes vers, comme dans un Bureau
Il feroit quelque Bordereau.
Arrive-t-il alors qu'une phraſe le choque:
Sur le tout il met un zéro.

De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relègue au dernier numéro.

La fureur de juger a paſſé juſqu'aux femmes ;
Et je vis l'autre jour, au Théâtre, deux Dames
Décider, en faiſant des nœuds,
Des endroits les plus épineux...

LA VÉRITÉ.

Alte-là, s'il vous plaît ; vous ne connoiſſez guères
Les Talens & les Droits de ce Sexe charmant :
Des ouvrages d'eſprit il juge ſainement.
Si vous avez pour vous quelques règles vulgaires,
Il a pour lui le ſentiment.

LE POETE.

Quel travers !

LA VÉRITÉ.

Cependant rien n'eſt plus véritable :
Avec moi n'avouerez-vous pas
Que mon Sexe eſt rempli d'appas ?
Que l'ame la plus intraitable
Ne ſauroit réſiſter à ſes attraits vainqueurs ?

LE POETE.

D'accord.

LA VÉRITÉ.

Eh bien ! ſachez, Monſieur l'Auteur cauſtique,
Que l'on a ſur l'eſprit un pouvoir deſpotique,
Quand on eſt le maître des cœurs.

LE POETE.

Eh ! dites-moi, qui peut décrire
Les traits de la cabale & de ſes ſectateurs,
Du monde littéraire, outrés perturbateurs,

Esprits incapables d'écrire,
Mais prompts à décrier les meilleurs Écrivains ?

LA VÉRITÉ.

Eh ! contre le vrai beau, tous leurs efforts sont vains :
Mais toujours un Auteur impute à la cabale
La chûte qu'il ne doit qu'à ses propres travers ;
Des Écrivains sujets à de tristes revers,
C'est la ressource générale.
Ainsi le Nautonnier qui vogue imprudemment,
Aux vents impétueux impute son naufrage ;
Tandis que, s'il eût sû manœuvrer sagement,
Il auroit pu faire tête à l'orage.
Dans les mains d'un Auteur son destin est remis ;
Celui qui du Public n'obtient point le suffrage,
N'a souvent d'autres ennemis
Que les défauts de son Ouvrage.

LE POETE.

Ainsi donc mes écrits, selon vous, sont mauvais,
Et nos derniers neveux ne les verront jamais ?

LA VÉRITÉ.

Eh ! qui parle, Monsieur, des écrits que vous faites ?
Ai-je été les chercher dans leurs sombres retraites ?
Non ; je respecte leur repos.
Pourquoi troubler ici le mien par vos propos ?

LE POETE.

Ah ! c'en est trop ! je me retire :
Mais je vais contre vous aiguiser tous les traits
De la plus piquante satyre.

LA VÉRITÉ, *ironiquement.*

Vous allez donc, pour moi, rimer sur nouveaux frais ?

LE POETE.

Et sur un autre ton !

LA VÉRITÉ.

Oh ! vraiment, je le pense.
Faites mieux, cependant ; &, pour me décrier,
D'une Pièce nouvelle épargnant la dépense,
Contentez-vous de publier
L'Ode que vous vouliez tantôt me dédier :
Il n'est satyre, je vous jure,
Qui me déshonore à ce point :
L'encens qu'offre celui qui n'en mérite point,
Doit être pris pour une injure.
( *Le Poëte déchire l'Ode, & sort très-irrité.* )

## SCENE VI.

DAMON, LE BARON, LA VÉRITÉ.

LE BARON, *en entrant.*

J'Ai mes raisons, sandis !...

DAMON.

Eh ! n'ai-je pas les miennes ?
Chacun fera voir les siennes,
Et la Vérité jugera.

LE BARON.

Dis qu'elle té condamnera.

LA VÉRITÉ.

De quoi donc s'agit-il ?

LE BARON.

La diſpute eſt nouvelle,
Et mérite, ma foi, que jé vous la révèle.
En bréf voici lé point qui nous fait diſputer...

DAMON, *avec dépit.*

Que tu vas m'impatienter !

LE BARON.

Jé ſoutiens qué d'un vol rapide,
Lé Tems fuit, & qué rien né ſauroit l'arrêter :
Voilà mon ſentiment ; lui, d'un air intrépide,
Le croiriez-vous, Déeſſe ? oſe mé conteſter.
Eh ! cadédis, quelle magie
T'enſorcelle à cé point ? ...

DAMON.

Ceſſe de plaiſanter.
Déeſſe, daignez m'écouter.
Dans une ſombre léthargie
Le Tems n'eſt-il pas las de nous faire languir ?
Pour moi, je n'y puis plus tenir ;
Sa marche tardive me glace.

LE BARON.

Jé té dis qu'il court, & bien fort.

DAMON.

Non, te dis-je, il demeure en place ;
Je croirois volontiers qu'il dort,
Ou que l'on a coupé ſes aîles.

LE BARON.

Ses aîles, cadédis, croiſſent à chaque inſtant !
Jé voudrois qué lé ſort, pour mé rendre content,
D'un bon coup de ciſeau mé débarraſſât d'elles.

DAMON.

DAMON.

Laiſſe-là tes ſubtilités ;
Un ſeul mot va trancher toutes difficultés.
L'aimable Célimène eſt de ta connoiſſance.

LE BARON.

C'eſt un tendron digne d'attachement.

DAMON.

Eh bien ! pour cet objet charmant,
Des traits du Dieu d'Amour je reſſens la puiſſance ;
Célimène, pour moi, la ſent également :
Mais, ô ſort trop cruel ! une funeſte abſence
A ſéparé deux cœurs unis ſi tendrement.
On me fait eſpérer, de moment en moment,
Un retour cher à ma tendreſſe :
Chaque jour au Tems je m'adreſſe,
Pour qu'il faſſe ceſſer un triſte éloignement,
Je le ſupplie & je le preſſe.
Inutiles deſirs ! frivole empreſſement !
Le cruel rit, hélas ! de mon impatience.
Après cette fatale & longue expérience,
Croirai-je que le Tems vole rapidement ?

LE BARON.

Mon ami, tes raiſons né valent pas lé Diable ;
Tu veux trancher du Céladon :
Mais ſais-tu bien qu'au bon-homme Alcidon,
J'ai fait certain billet payable,
( Quand j'y ſonge, ſandis ! jé tremble tout entier )
Payable dans un mois, & cela ſans quartier ?
Eh donc ! après céla ton eſprit s'évertue
A prouver qué lé Tems marche à pas dé tortue ?

Il vole, cadédis, (jé té l'ai déjà dit)
Et d'une viteſſe effroyable.

LA VÉRITÉ.

Oui, quand on n'a point de crédit.

LE BARON.

Un autre objet encor m'intéreſſe ; &, dé grace,
Faites-y bien réflexion,
Et rédoublez l'attention.
Quand jé fis lé billet qui cauſe ma diſgrace,
Jé comptois ſur lé prompt trépas
D'un vieux oncle fort riche, & qui né finit pas.
Cadédis ! eſt-il rien dé pire ?
Voyez ſi c'eſt à tort qué du Tems jé mé plains !
Il rétarde à deſſein lé moment où j'aſpire,
Et hâte célui qué jé crains.

DAMON.

Mais ſon raiſonnement, Déeſſe, eſt pitoyable ;
Daignez avoir égard au mien :
Que le Tems, par votre moyen,
Me rende un objet adorable ;
Qu'il faſſe diligence...

LE BARON.

Hé non ; tout doux, tout doux !
Jé né ſuis pas en fonds, qu'il aille un peu moins vite ;
Nous nous rencontrerons toujours trop tôt au gîte,
Mon créancier & moi, ſans courir en vrais fous.

DAMON, *à la Vérité.*

J'expire de langueur, d'amour & de triſteſſe ;
Si le Tems ne me rend un objet plein d'appas...

LE BARON.

Jé ſuis nul, puiſſante Déeſſe,
Si lé Tems double lé pas.

DAMON, *à la Vérité.*

Songez que rien n'égale en attraits, en tendreſſe,
Mon incomparable Maitreſſe:
On admire en tous lieux, ſa vertu, ſon eſprit;
Il n'eſt aucun mortel, que ſa beauté ne charme.

LE BARON, *à la Vérité.*

Songez qué lé vieillard à qui j'ai fait l'écrit,
Eſt homme à faire du vacarme;
Qué dé cé monde-ci, pour mé faire enrager,
Mon oncle né veut point encore déloger;
Il dort, il boit, il mange, il marche par merveille;
Jamais oncle, ſandis! né ſé porta ſi bien.
Pour lé faire ſonger à mé laiſſer ſon bien,
Lé Tems né pourroit-il lé tirer par l'oreille?

DAMON.

Déeſſe, mon bonheur peut-il ſe retarder?

LE BARON.

Eh! ſandis, jé né veux que la prérogative
D'être lent à payer, ou prompt à ſuccéder.

LA VÉRITÉ.

Sans approuver l'alternative,
Voici de quoi vous accorder.
Baron, rendez hommage au Dieu de la tendreſſe;
Allez enſuite attendre, à quelque rendez-vous,
Votre incomparable Maitreſſe,
Et le Tems marchera très-lentement pour vous.
Vous, Damon, qui doutez que le Tems ait des aîles,

Faites quelque billet payable dans deux jours,
Et demain vous viendrez m'en dire des nouvelles.

LE BARON.

A démain ; c'eſt bien dit.

LA VÉRITÉ.

Apprenez pour toujours,
Que vous faites au Tems un injuſte reproche ;
Votre caprice ſeul l'éloigne ou le rapproche ;
Croyez-moi, ſans le perdre en frivoles diſcours ;
Ne ſongez déſormais qu'à reſpecter ſon cours.

LE BARON.

Sandis ! Jé ſuis charmé dé cette répartie :
Dieu mé damne, jé veux être de la partie ;
Accordez-moi votre amitié,
Jé vous livre la mienne ; & tous deux, à la ronde ;
Nous allons récréer une moitié du monde,
Aux dépens dé l'autre moitié.
Adioucias.

LA VÉRITÉ.

Adieu. L'homme me fait pitié !

## SCENE DERNIERE.

LA VÉRITÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en riant.*

S'Affliger pour le Tems! ah! ah! quelle folie!...
Mais, que vois-je? quelle eſt cette jeune beauté?...

LA VÉRITÉ.

Approchez; c'eſt la Vérité.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru qu'elle fût ſi jolie.
On me l'a peinte, mille fois,
Avec un air ſombre & ſournois,
Qui me l'auroit fait fuir d'une lieue à la ronde:
Mais, à préſent que je la vois,
Je m'étonne bien qu'on la fronde;
Et qu'avec les appas d'un ſi gentil minois,
Elle ne faſſe point fortune dans le monde.

LA VÉRITÉ.

C'eſt que toujours le Vice a redouté mes traits;
Et la ſeule Vertu me trouve des attraits.

ARLEQUIN.

Comptez ſur mon reſpect, ainſi que ſur mon zèle.
Quoi qu'il en ſoit, Madame, ou bien Mademoiſelle;
Tout comme il vous plaira... de grace, dites-moi,
Par quelle aventure, & pourquoi,

Un tas d'originaux assiége votre porte,
Et quel vertigo les transporte ?

LA VÉRITÉ.

De leur mauvaise humeur ils accusent le Tems.

ARLEQUIN.

Est-ce sa faute, à lui, s'ils ne sont pas contens ?

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sur les plus beaux discours ce bon sens-là l'emporte.
(*Haut.*)
Mais, vous-même, n'avez-vous point
A vous plaindre du Tems ? Car chacun, sur ce point,
Croit avoir des plaintes à faire.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! vous vous moquez ; est-ce-là mon affaire ?
Hors le chagrin, tout me convient ;
Et je prends le Tems comme il vient.
Quand il est clair & beau, mes jambes se démènent ;
Je saute, je m'exerce & fais le jouvenceau.
L'appétit vient s'offrir à ceux qui se promènent.
A la brune, je vais trinquer sous un berceau ;
Où, par la main, l'Amour & Bacchus me ramènent.

LA VÉRITÉ.

Si tout-à-coup la pluie inonde le jardin ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! dans le fallon, je me sauve soudain ;
Là, tandis que le Ciel, en faveur de la Terre,
Fait grossir le raisin, en y mêlant de l'eau,
Le vin vieux coule dans mon verre ;
J'en débarrasse le caveau,
Pour faire place au vin nouveau.

Au Printems, que de fleurs croiſſent dans mon parterre!
J'en forme des bouquets pour un objet charmant.
Quels que ſoient les liens d'un tendre attachement,
Une chaîne de fleurs à propos les reſſerre.
Quelquefois, s'animant au gré de mes deſirs,
Une danſe légère amuſe mes loiſirs.
Aux chaleurs de l'Été le Printems fait-il place :
Nouveaux biens & nouveaux plaiſirs :
Je dors à l'ombre, & je bois à la glace.

LA VÉRITÉ.

L'Automne vient enſuite.

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'eſt pour le coup,
Qu'il faut faire la capriole.
La vendange nous affriole.

LA VÉRITÉ.

Mais la vigne, dit-on, ne rendra pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Eh bien! je m'en conſole,
Car les vins en ſeront meilleurs :
Cela vaut-il qu'on ſe déſole?
Ce qu'on perd d'un côté, ſe regagne d'ailleurs.

LA VÉRITÉ.

Sans doute : mais déjà l'Automne prend la fuite ;
En long manteau fourré, l'Hiver marche à ſa ſuite,
Couronné de glaçons, de neige & de verglats...

ARLEQUIN.

Vîte, vîte, à la cave ; & nargue des frimats!
Caveau charmant, ſéjour plus agréable

Que les riches Palais qu'étale l'Univers !
Aux ardeurs des Étés il eſt impénétrable,
Et n'eſt point acceſſible aux rigueurs des Hivers.
Quoi qu'en diſent les ſots ; tenez, je les défie
De traiter ceci de chanſons :
Tous les Tems ſont fort bons, quand nous en jouiſſons.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sa morale fait honte à la philoſophie ;
Elle ne donne pas d'auſſi bonnes leçons.

ARLEQUIN.

Savez-vous qu'ici bas, tout homme, pour bien faire,
Devroit s'enviſager comme l'enfant des Dieux,
Et comme leur penſionnaire,
Qui les paye fort mal, & ne fait rien pour eux ?
Après cela, ſur ce qu'ils donnent,
Là, là, nous ſied-il bien de vouloir chicaner ?
Quiconque là-deſſus oſe ſe mutiner,
Mérite, en vérité, que les Dieux l'abandonnent.
Pour moi, je prends, ſans raiſonner,
Ce que le Tems me ſert ; que ce ſoit ſur la nappe,
Sur un gazon, ou bien ſur un tréteau ;
Aſſis, debout, à cheval, en bateau ;
Tout m'eſt bon, & rien ne m'échappe.

LA VÉRITÉ.

Mais, jamais l'avenir ne vous a-t-il fait peur ?
Êtes-vous aſſuré d'être toujours le même ?
Car tout homme eſt ſujet à changer de ſyſtême.

ARLEQUIN.

Bon ! l'avenir n'eſt qu'un trompeur.

Si je ſuis toujours honnête-homme,
Allez, je vous réponds du bonheur d'Arlequin;
Et ſi je deviens un coquin,
Vous pouvez, auſſi-tôt, ordonner qu'on m'aſſomme.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Cet homme-là m'étonne! il a réponſe à tout.
Je prétends néanmoins l'éprouver juſqu'au bout.
(*Haut.*)
Eh quoi! vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le Livre de l'avenir?
Devant vous, notre ami, vous plaît-il que je l'ouvre?
D'un ſeul coup-d'œil on y découvre
Le paſſé, le préſent, & ce qui doit venir.

ARLEQUIN, *étonné.*

(*Après avoir rêvé.*)
Ah! ah!... Mais, dites-moi, ſi mon chapitre porte
De quelque mauvais ſort l'article déplaiſant?
Hem! pourrai-je dès-à-préſent
Déchirer le feuillet?...

LA VÉRITÉ.

Non.

ARLEQUIN.

Eh bien! que m'importe
Quel ſort peut m'être réſervé,
Si, dans le cas d'une infortune,
Elle m'offre par-tout ſa figure importune,
Sans que jamais je puiſſe en être préſervé?

Par ma foi, je ferois une grande bévue,
De prévenir le mal qui n'eſt point arrivé !
Ce triſte objet, du moins, ne bleſſe point ma vue,
C'eſt toujours autant d'épargné.
Tant que la chance eſt imprévue,
On n'a ni perdu ni gagné.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sages raiſonnemens qu'inſpire la Nature !
Jamais l'étude & l'art n'atteindront à cela.
*(Haut.)*
Mais, mon cher Arlequin, vous vous défendez là
Sur une diſgrace future,
Que dans l'ordre des Tems on vous découvriroit.
Mais, ſi l'avenir vous offroit
Quelque gracieuſe aventure;
Un feſtin, par exemple? ... Hé bien? ...

ARLEQUIN.

Encor vit-on:
Cela vaut toujours mieux que des coups de bâton.
*(Il rêve.)*
Dites-moi, cependant, d'une ſi bonne chance
Pourrai-je profiter d'avance,
Et preſſer l'heure du feſtin?

LA VÉRITÉ.

Non; cette heure dépend des ordres du Deſtin;
On attend ...

ARLEQUIN.

Foin de vous & de votre ſcience!
Il me faudra donc déſormais

Sécher sur pied, mourir d'impatience,
Dans l'attente d'excellens mets,
Que peut-être Arlequin ne goûtera jamais!
J'enrage! c'est autant de cuisine perdue:
J'aimerois beaucoup mieux ne l'avoir jamais vue.
La peste soit aussi de ce maudit acroc,
Qui, sur la bonne chère ardemment attendue,
Tient la mâchoire suspendue!
Je suis comme le chat, qui, de loin, voit au croc
Une éclanche blanche & dodue,
Qui ne peut lui devenir hoc.
Faut-il vous dire tout en bloc?
Je n'ai que faire du grimoire,
Du passé ni de l'avenir;
Je m'embarrasse peu de ce qui doit venir,
Et du passé j'ai perdu la mémoire;
Au présent seul je prétends m'en tenir.
A quoi bon, dites-moi, vos lunettes d'approche?...
Non, non: il nous sied mal, à nous autres humains,
D'être si curieux: vivons sans nul reproche;
Sur le reste cachons nos yeux avec nos mains.
C'est ainsi que je marche à tâtons dans le monde:
Si je trouve en chemin une fosse profonde,
Et que je ne saurois prévoir,
Grace aux Dieux immortels, que de bon cœur je prie,
(*Il montre son cœur.*)
Aussi-tôt j'entends là quelque chose qui crie:
Garre, garre le *pot au noir!*...
Ce cri-là me réveille, & m'empêche de cheoir.

LA VÉRITÉ.

Que j'aime son calotinage!
Qu'avec lui la Sagesse a d'aimables façons!

Quand elle s'associe au léger badinage,
Elle est supérieure aux plus graves leçons.
Je tenois pour le Tems École générale ;
Mais pour rendre sensés les mortels les plus foux,
Arlequin, je prétends désormais que chez vous
Ils fassent leur cours de Morale.

ARLEQUIN.

Oui, qu'ils viennent ; j'ai près d'ici
Quelques-uns de mes camarades ;
Bons enfans comme moi, sans soin & sans souci ;
Voulez-vous que par leurs gambades
Ils vous divertissent aussi ?

LA VÉRITÉ.

Volontiers. J'aurai réussi,
Si ceux que le Tems rend malades
Goûtent de ce remède-ci.

*FIN.*

# *DIVERTISSEMENT.*

AIR.

COMME le Tems, l'Amour s'envole.
Sachons d'un murmure frivole
Étouffer ſagement les accens ſuperflus.
Pour une fleur qui meurt, mille autres vont éclore ;
Oublions le plaiſir que nous ne goûtons plus,
Pour ſonger à celui qui nous demeure encore.
(*On danſe.*)

AUTRE AIR.

QUE le Tems à l'Amour enlève de conquêtes!
Que l'Amour fait perdre de Tems!
Parmi de vains plaiſirs & d'inutiles Fêtes,
Le petit Dieu fait couler nos inſtans :
Mais, jaloux d'un bonheur qui nous rendroit contens,
Et prompt à nous ravir des faveurs toutes prêtes,
Le Tems change les cœurs, & fait les inconſtans.
QUE le Tems, &c.
(*On danſe.*)

## *VAUDEVILLE.*

I.

SOUVENT une fauſſe démarche
Déconcerte tous nos projets;
Il faut conſulter, dans ſa marche,
Les heures, les lieux, les objets.
Auprès des Grands & chez les Belles,
A la guerre, dans les ruelles,
L'art eſt de ſaiſir les inſtans.
Heureux celui qui le poſſède!
Le grand talent, à qui tout cède,
Eſt de ſavoir prendre ſon tems.

II.

A ſa fille, d'un ton ſévère,
Orphiſe parle de l'Amour;
Cependant Orphiſe veut plaire,
Quoique déjà ſur le retour.
La jeune Agnès, qui l'examine,
Par l'exemple ſe détermine
A profiter de ſon printems.
Pour interdire à vos fillettes
Les Amans & les amourettes,
Mères, prenez mieux votre tems.

III.

PHILIS choiſit un tête-à-tête,
Pour déclarer à ſon Amant

Qu'elle dédaigne ſa conquête,
Et qu'il brûle inutilement.
De cette mauvaiſe défaite,
La raiſon eſt peu ſatisfaite ;
Les Amours ſeuls en ſont contens.
Pour montrer un viſage auſtère
Au malin Enfant de Cythère,
Belles, prenez mieux votre tems.

IV.

LE GASCON.

LA gloire maintient mon épée
Au-deſſus dé mon révénu ;
Veut-on qu'elle ſoit occupée,
On eſt toujours lé bien-vénu :
Faut-il aider dé mon courage,
Ceux dé mes amis qu'on outrage,
Jé brave tous les contre-tems ;
Mais un homme qui fait réſſource,
Tente-t-il l'accès dé ma bourſe ?
Cadédis ! il prend mal ſon tems.

(*On danſe.*)

*Fin du Divertiſſement.*

# LETTRE
## D'UN PROVINCIAL
## A SON AMI DE PARIS,

*Au sujet de la Comédie de l'ÉCOLE DU TEMS.*

VOUS m'avez envoyé, Monsieur, fort à propos, un exemplaire de la Comédie de L'ÉCOLE DU TEMS ; le bien qu'on en dit, & un peu de critique qu'on en fait ici, m'ont donné beaucoup d'envie de la lire, n'étant point à portée de la voir représenter. Comme la Pièce a été généralement approuvée, il n'y a rien à vous dire au sujet de ses Partisans ; mais comme elle a aussi quelques Censeurs, je vais vous faire part de leurs sentimens.

Je les partage en deux classes ; les uns disent que, » pour accorder le nom de Comédie à cette Pièce, » il faut que toutes les autres qu'on nous a données » jusqu'à présent sous le titre de Comédies, n'en aient » que le titre & point les qualités, puisque *l'École du* » *Tems* diffère entièrement de toutes les autres, & que » l'on n'en peut trouver aucune de la même espèce, » soit dans Molière, Renard ou Destouches, qui sont » certainement les meilleurs Auteurs sur lesquels on » puisse se régler : &, en effet, dans celles-ci nous » voyons une certaine intrigue, qui, ménagée dès le » commencement, nous conduit en suspens jusqu'au » dénouement ; qui excitoit, pendant tout le cours de

» la

» la Pièce, notre curiosité ; au lieu que dans celle-là, » les Personnages qui ont paru dans une Scène ou deux » ne se font plus voir, & ne suspendent aucunement » notre esprit, de sorte que toutes les réponses que » la Vérité fait aux personnes qui sont venues l'interro- » ger, pourroient passer pour autant de Comédies, » puisqu'avant qu'elles disparoissent, l'on en voit le » dénouement ».

Les autres Critiques, c'est-à-dire ceux que je mets dans la seconde classe, disent : « Que le caractère de » la Vérité est de ne se jamais démentir ; ce que l'on » voit cependant arriver dans la Pièce en question, » puisque la Vérité, dans la Scène troisième, page 92, » blâme la vie oisive & inutile de Dorante, en lui ré- » pondant, lorsqu'il lui dit qu'il n'a point d'affaires, & » qu'il cherche à passer le tems :

Eh quoi ! vous n'avez rien à faire !
Chacun doit, néanmoins, s'occuper dans l'État ;
Depuis le Villageois jusques au Potentat,
Chacun a ses devoirs, tout mortel est comptable...

Et qu'elle ajoûte dans un autre endroit, page 95 ;

Les plaisirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

» Enfin, dans tout le reste de la Scène, elle fait » voir, avec raison, à cet homme inutile, qu'il faut » s'occuper, & orner son esprit de belles ou utiles » connoissances ; au lieu que, dans la Scène septième, » elle donne des louanges à la vie que mène Arlequin, » qui ne s'occupe cependant pas mieux que l'homme » inutile, qui ne fait que boire, que manger, & qui ne » rend aucun service à l'État. Bien loin de l'approuver,

» comme elle le fait, elle auroit dû, ce ſemble, lui » dire :

Les plaiſirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

. . . . . .

Chacun doit . . . . s'occuper dans l'État,

Depuis le Villageois juſques au Potentat.

(Dit-elle plus haut à Dorante.).

» Or ce Dorante eſt Potentat à l'égard de l'Arle- » quin, & cet Arlequin eſt Villageois à l'égard de Do- » rante ; donc Arlequin mérite le même blâme que » Dorante ».

Avant que j'euſſe reçu la Comédie, ces divers ſentimens me rendoient perplexe ; mais, après l'avoir lûe, j'ai pris le parti de la Pièce, en diſant aux premiers Cenſeurs, que je convenois avec eux, que les Comédies de Molière, de Regnard & de Deſtouches, étoient différentes de celle-ci ; mais qu'ils devoient faire attention que celles-là étoient pour le Théâtre François, & que celle-ci eſt pour le Théâtre Italien, à qui les Scènes coupées & épiſodiques conviennent ; pour preuve de quoi, je leur ai cité pluſieurs Pièces dans le même goût, nommément, *les Débuts*, *le Triomphe de l'Intérêt*, *le Je ne ſais quoi*, &c.

A l'égard des ſeconds, leur critique me paroiſſant plus plauſible, ou du moins plus ſpécieuſe, je ſuis retombé dans la perplexité. Vous êtes éclairé par vous-même, Monſieur, &, de plus, vous êtes à la ſource des beaux-eſprits, d'où l'on peut par conſéquent tirer un jugement ſain ; c'eſt pourquoi je vous prie de m'inſtruire de ce que vous & vos amis en penſent. Je ſens bien que vous n'avez voulu me rien dire de la Pièce en me l'envoyant, afin de ſavoir comme on en juge dans notre Province ; je vous le dis naïvement, & avec autant de franchiſe que je ſuis, &c.

# LETTRE

*De l'Auteur de la Comédie de l'*École du Tems, *à M. D. L. R. Auteur du Mercure de France, pour servir de Réponse à une Lettre insérée dans le premier Volume du mois de Décembre* 1738, *au sujet de cette Comédie.*

MONSIEUR,

COMME je n'ai pas l'honneur de connoître l'Auteur de la Lettre à laquelle je me propose de répondre aujourd'hui, vous me permettrez de m'adresser à la correspondance générale du Parnasse.

Il y a déjà quelque tems que l'on m'a annoncé l'écrit qui vient de paroître dans le Mercure. Je l'ai attendu dans les dispositions convenables à la foiblesse de mon âge & de mes talens. Je cherche moins à me justifier qu'à m'instruire. La critique nous sert mieux que l'éloge; mais on doit être également flatté de l'un & de l'autre. J'ai donc un double remercîment à faire à l'Auteur de la Lettre en question. D'un côté, il m'a fait la grace de m'avertir de ce qu'on trouve à reprendre dans ma Pièce; ( & je soupçonne volontiers son indulgence & sa politesse d'avoir abrégé cet article. ) D'un autre côté, il se charge généreusement de ma défense, du moins en

partie. Je suis infiniment sensible à cette apologie, & il étoit bien capable de le faire en tout ; mais il a feint modestement de se trouver dans l'embarras sur la Scène d'*Arlequin*, afin, apparemment, de me laisser le mérite de répondre moi-même à cette dernière objection. C'est ce que je vais faire de mon mieux, après avoir ajoûté quelques observations à celles que l'Auteur de la Lettre a faites pour justifier le titre de Comédie que j'ai donné à ma Pièce.

Ce titre a déjà été disputé plusieurs fois aux Pièces épisodiques. Est-ce avec raison ? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Je me contenterai de rapporter ici ce que l'un de nos meilleurs Auteurs * en ce genre, a dit, à ce sujet, dans une Préface fort ingénieuse, qu'il a mise depuis peu à la tête de ses *Œuvres de Théâtre* : il avoit à se justifier d'un reproche tout semblable.

» Une allégorie ingénieusement imaginée, & heu-
» reusement soutenue par un remplissage brillant
» qui peint les mœurs du jour, & qui saisit des ridi-
» cules nouveaux, mérite, je crois, le nom de Pièce
» autant que la plupart des Comédies d'un Acte, dont
» le fond d'une intrigue triviale forme le nœud grossier,
» ou qui roule sur le pivot d'un caractère usé, ou à peine
» ébauché, s'il n'est pas rebattu, & dont un mariage,
» prévu dès la première Scène, fait toujours le dé-
» nouement uniforme. Contentez-vous, s'il vous plait,
» de ce peu de mots, pour le genre allégorique. Peut-
» être même sont-ils de trop.

» Au surplus, ma faute, (si c'en est une d'appeller
» *Comédie* une Pièce épisodique,) cette faute, dis-je,
» m'est commune avec tous ceux qui se sont exercés
» dans ce genre aussi susceptible qu'un autre, de l'utile
» & de l'agréable, du plaisir & de l'instruction ».

* *M. de Boissy.*

Les Censeurs, dont l'Auteur de la Lettre a soin de rapporter les Discours, paroissent s'écarter de la justesse de raisonnement qu'exige la saine critique, lorsqu'ils disent que, *pour accorder à l'École du Tems le titre de Comédie, il faut que toutes les Pièces que l'on nous a données jusqu'à présent sous ce même titre, n'en aient point les qualités*, &c.

Les Pièces épisodiques ne disputent point aux Pièces d'intrigue & de caractère, le mérite de la liaison des Scènes, de la gradation de l'intérêt, de la surprise du dénouement; pourquoi les autres Comédies refuseroient-elles de partager ce nom, avec celles qui sont purement ÉPISODIQUES comme la mienne? Ce seroit leur disputer un bien foible avantage. Les autres Pièces leur sont si fort supérieures en tout le reste! Ne sauroit-il y avoir des Comédies de différens genres? C'est vouloir enlever à *Thalie* un de ses Caractères *.

Les Censeurs qui m'ont honoré de leur attention, se trompent encore, lorsqu'ils avancent que *Molière* & *Regnard*, n'ont rien fait dans ce genre. L'un est l'Auteur *des Fâcheux*, qui n'est autre chose qu'une Pièce épisodique. L'autre a fait *les Souhaits*, petite Comédie épisodique d'un Acte, qui n'a point été représentée, mais que l'on trouve dans ses Œuvres. Je ne parle point des *Ésopes* de Boursault, & de *la Comédie sans titre*, qui n'ont d'autre avantage sur les autres Pièces épisodiques, que de l'être en cinq Actes, également instructifs & amusans. Mais c'est, si je ne me trompe, disputer trop long-tems sur un nom que l'usage a rendu tolérable & même nécessaire. Puisque l'*École du Tems* a eu le bonheur de plaire au Public, son titre n'est-il pas suffisamment justifié?

La seconde objection que l'on me fait, me paroît beaucoup plus essentielle. On m'accuse d'une contradiction, sur laquelle il est à propos que je me justifie au-

* *Voyez la Pièce de M. Fagan, qui porte ce nom.*

près de l'Auteur de la Lettre, s'il eſt vrai qu'il ait été capable d'adopter un ſeul inſtant une Critique à laquelle il donne avec raiſon l'épithète de *ſpécieuſe*. Elle n'eſt, en effet, que cela. Une lecture attentive des deux Scènes dont il s'agit, diſſiperoit bientôt l'illuſion.

Dans la troiſième Scène, il n'eſt queſtion que de l'*Emploi du Tems*. La Vérité exhorte *Dorante* à s'occuper, ſous peine de ne goûter aucun plaiſir véritable, parce que le plaiſir doit être acheté par le travail. Voilà tout le plan du Rôle de la *Vérité* dans cette Scène. J'avoue qu'elle ne dit pas les mêmes choſes à *Arlequin :* ( la répétition ſeroit ridicule ) ; mais lui dit-elle quelque choſe de contraire ? C'eſt ce qu'on ne ſauroit prouver. Il n'y a donc point de contradiction dans le diſcours ; il n'y en a pas davantage dans la morale.

Quel eſt, en effet, le but que je me ſuis propoſé dans la Scène d'*Arlequin* ? de guérir, s'il ſe peut, les hommes, de trois folies également préjudiciables à leur repos ; de laiſſer fuir le tems préſent, ſans en profiter ; de regretter vainement le tems qui n'eſt plus, & de vouloir pénétrer le tems à venir ? Cette Scène embraſſe ces trois objets, elle les combat par la bouche d'Arlequin. Il rit, en Philoſophe, de ces erreurs. Que répond la Vérité ? mais, dit-elle, n'avez-vous point vous-même à vous plaindre du Tems ? ARLEQUIN lui réplique :

Bon, bon ! vous vous moquez ; eſt-ce là mon affaire ?
Hors le chagrin, tout me convient ;
Et je prends le Tems comme il vient.

Ces Vers donnent une idée claire & générale de toute cette dernière Scène, qui forme, pour la Pièce, une eſpèce de *dénouement* ( que l'on me paſſe le terme. ) Dans cette Scène, il n'eſt pas queſtion de la manière dont il faut employer le Tems. Il s'agit uniquement de

la façon dont on doit le prendre ; il eſt eſſentiel de ſaiſir cette différence.

Parce qu'*Arlequin* décrit ſes différens amuſemens dans chaque ſaiſon, dont il ſait toujours profiter, on veut en conclure qu'à l'exemple de Dorante, c'eſt un homme *oiſif*, *inutile*. Que l'on me permette de dire que la conſéquence n'eſt pas exacte.

Arlequin ne dit rien qui puiſſe faire ſentir qu'il ſoit ſans ceſſe occupé de ſes divertiſſemens ; il détaille ceux qu'il prend dans tous les Tems ; il fait paſſer en revue les plaiſirs de toutes les Saiſons ; mais il ne dit point que ſon unique occupation *actuelle* & *journalière*, ſoit de faire autre choſe que ſe divertir.

Il n'en eſt pas de même de *Dorante*, qui, du matin au ſoir, s'amuſe *à faire des riens*. Son récit embraſſe tout le Tems de ſa vie ; celui d'Arlequin eſt reſtreint à certaines circonſtances momentanées, que l'on pourroit appeller ſes heures de récréation : récréations qu'il prend, relativement aux plaiſirs que chaque Saiſon lui préſente. Encore une fois, ces deux Scènes ſont abſolument diſtinctes dans leur objet, & n'offrent point, (ſelon moi, du moins,) la moindre idée de contradiction.

Je croirois mal reconnoître la faveur que m'ont fait quelques perſonnes, en m'honorant de leurs critiques, ſi j'employois plus de tems à me juſtifier auprès d'elles, d'une prétendue contrariété, dont leur diſcernement me juſtifiera beaucoup mieux que je ne pourrois faire. J'ai ſeulement hazardé quelques réflexions que j'ai cru devoir à celles dont on a bien voulu me faire part, par l'entremiſe du *Mercure*. Je me ſers de la même voie, pour répondre à des objections toutes nouvelles pour moi, puiſqu'elles n'ont été faites dans aucun des Écrits périodiques qui ont parlé de l'*École du Tems*.

Je réitère mes remercimens à l'Auteur de la Lettre.

Je le supplie d'être persuadé de la sincérité de ma reconnoissance. S'il juge à propos de persister dans ce qu'il a écrit, *sub judice lis est.* Le Tribunal nous est ouvert; le Critique est l'accusateur; l'Auteur est l'accusé; le Public est le Juge. Je n'appellerai jamais de ses décisions.

Permettez, Monsieur, que je profite de cette occasion, pour vous assurer de la parfaite estime, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c.

# ÉSOPE
# AU PARNASSE,
## *COMÉDIE*

En un Acte, en Vers ;

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 14 Octobre 1739;

## *AVEC DEUX RÉPONSES,*

La première, à l'Auteur du POUR & CONTRE.
La ſeconde, à la Lettre écrite par Madame la Marquiſe Du ***, à une de ſes Amies.

# A

# MES AMIS.

*SI je voulois marcher dans la route ordinaire,*
*L'arrogante Opulence, ou la fière Grandeur*
*Obtiendroit de ma Muſe un encens mercénaire,*
*Que démentiroit ma candeur:*
*Mais, grace aux ſentimens qu'avec des traits de flâme*
*Vous avez gravés dans mon âme,*
*Un autre chemin m'eſt preſcrit:*
*Votre eſprit a guidé le mien dans cet écrit;*
*Mon cœur reconnoiſſant au vôtre le dédie.*
*En tête de ma Comédie,*
*Tout autre nom ſeroit proſcrit.*

*Eh ! de quelle folle espérance*
*Peuvent se nourrir les Auteurs*
*Qui, sur d'autres appuis, fondent leur assurance ?*
*Un seul, un seul Ami vaut mille Protecteurs.*
*Mais, que dis-je ? Eh ! qui peut protéger un Ouvrage,*
*Mieux que la sincère* AMITIÉ *?*
*De la chûte accablante, & du brillant suffrage,*
*Elle partage la moitié.*
*Elle fait plus, elle dirige,*
*Elle assure nos pas dans le sentier glissant,*
*Qui conduit sur la Scène un Poëte naissant :*
*C'est elle aussi qui nous corrige,*
*Qui, sur les foibles traits, cent fois passe & revient.*
*C'est elle qui, pour nous, sollicite & prévient*
*Ce Maître qu'à la fois je crains & je révère ;*
*Ce Parterre équitable, éclairé, mais sévère,*
*Qui, des Fils d'Apollon, dans ses mains tient le sort,*
*Et les juge en dernier ressort.*
*Je vous ai toujours vu, contre ma négligence,*
*Antagonistes généreux,*
*Pour mon propre intérêt, agir d'intelligence :*
*Avec moi, Censeurs rigoureux ;*
*Vis-à-vis du Public, amis pleins d'indulgence.*
*Ainsi mon esprit & mon cœur*
*Doivent tout, l'un & l'autre, à ce zèle vainqueur*
*Qui, pour moi, jamais ne vous quitte.*
*Quant à l'esprit, en ce moment,*
*Pour une Fable seulement,*
*Permettez qu'il demeure quitte.*
*Quant aux dettes du sentiment,*
*J'entends les payer autrement :*
*C'est le cœur seul qui les acquitte.*

## *LA VIGNE ET L'ORMEAU.*

### FABLE.

JE ne sais où j'ai lu qu'un jour certain Ormeau,
Dont le secourable rameau
Soutenoit, sans orgueil, une Vigne naissante,
Lui dit: Eh! de grace, apprends-moi,
Ma chère voisine, pourquoi,
Déjà fertile & florissante,
Quoique si jeune encor, par un rare bonheur,
Tu deviens, de ton Maitre, & l'espoir, & l'honneur?
Ah! qu'il est beau, répond la Vigne,
De méconnoître ainsi le prix de ses bienfaits!
Mais des tiens, cher Ormeau, je me rendrois indigne,
Si je ne publiois les biens que tu m'as faits.
Eh! que serois-je devenue,
Si, contre les fiers Aquilons
Qui désolent ces beaux Vallons,
Tu ne m'avois pas soutenue?
C'est au solide appui d'un généreux voisin,
Que je dois le bonheur dont il me félicite.

Cette Vigne devoit à l'Ormeau son Raisin;
Ma Pièce, à mes *Amis*, a dû sa réussite.

## *Acteurs.*

APOLLON.

LA RAISON.

LA RIME.

ÉSOPE.

CIDALISE, jeune Veuve.

TROTENVILLE, Courtier du Parnaſſe.

ÉRASTE, jeune homme ſimple.

M. DESBROCHURES.

VALERE, petit-Maître, Auteur.

DANSEURS & CHANTEURS, amenés par la Raiſon.

*La Scène eſt au Parnaſſe.*

# ÉSOPE
# AU PARNASSE,
## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

APOLLON, ÉSOPE.

APOLLON.

EH quoi ! ſans me parler, ſans paroître à mes yeux,
Éſope alloit partir ?

ÉSOPE.

Les favorables Dieux
Souvent à nos regards s'offrent par indulgence ;
Mais l'homme, Être imparfait, & foible intelligence,

D'un habitant des Cieux doit redouter l'aſpect,
Et d'un Être ſi grand s'éloigner par reſpect.

APOLLON.

C'eſt trop de modeſtie & trop de retenue ;
La gloire de ton nom eſt ici parvenue.
Oui, je ſais les bienfaits que la Société
Reçoit de ton génie & de ta probité.
Demeure dans ma Cour, & ſois ſûr d'une place
Digne de tes vertus.

ÉSOPE.

Moi, reſter au Parnaſſe !
Ah ! Seigneur, ma franchiſe auroit pour ennemis
Preſque tous les Auteurs à vos ordres ſoumis.
Exempt du vain deſir d'une gloire incertaine,
Celui d'entretenir l'ingénu *La Fontaine*,
Dans le ſavant Empire, a ſeul guidé mes pas :
Je retourne content.

APOLLON.

Tu ne partiras pas.
Écoute le deſſein que mon cœur ſe propoſe ;
Et le tien chérira la loi que je t'impoſe.
De la Fable tu fus le premier inventeur :
C'eſt à toi que l'on doit le ſyſtême enchanteur ;
Les aimables leçons d'une Philoſophie
Qui parle au cœur, avant que l'eſprit s'en défie :
Sublime dans ſa fin, ſimple dans ſes diſcours,
Pour orner la raiſon, l'Apologue a recours
A tout ce que l'on voit, à tout ce qui reſpire,
Et tient le Monde entier ſoumis à ſon Empire :
Dans ſes mains le plaiſir produit l'inſtruction ;
Toujours ſupérieure à la diſtinction

Des

Des rangs & des humeurs, des sexes & des âges,
Dans la pompe des Cours, dans l'ombre des Villages,
La Fable se distingue, & le bien des États
L'élève quelquefois jusques aux Potentats.
Au Parnasse, dis-moi, seras-tu moins sincère ?
Ton secours, cher Ésope, ici m'est nécessaire ;
A mes ordres pressans voudrois-tu t'opposer ?

ÉSOPE.

De mon foible talent vous pouvez disposer.
Mais puisque l'Apologue est vu d'un œil affable,
Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.

## *LE MOUTON RÉFORMATEUR.*

QUELQUE part j'ai lu qu'un Mouton,
Sincère, simple, & bonne bête ;
Choqué des mœurs du tems, se mit un jour en tête
D'exposer, moderne Caton,
Aux autres Animaux les dogmes de Platon.
Un Mouton Orateur, n'étoit chose ordinaire ;
Car on n'ignore pas que, malheureusement,
L'esprit & le savoir habitent rarement
Avec une humeur débonnaire.
On affiche donc en tous lieux
Ce phénomène curieux.
Dans tel pré, tel jour, à telle heure,
Maître Robin Mouton en public parlera.
Pas un des Animaux ne fut pris en demeure,
Lions, Ours & Renards, Singes, *& cætera.*
Notre Réformateur, à ce que dit l'histoire,
Eut un fort nombreux auditoire.

Il tança de chaque Animal,
Ou le ridicule, ou le vice ;
Et même il ne parla pas mal
Pour un Orateur si novice.
Mais quel fut le succès ? Le malin Auditeur,
Sans songer aux discours, critiqua l'Orateur.
L'un, c'est la voix ; l'autre, le geste ;
D'autres, le style ; ainsi du reste.
En un mot, tant fut procédé,
Que le pauvre Mouton, de fatigue excédé,
Regrettant, mais trop tard, l'inutile dépense
De ses préceptes superflus,
S'en fut, & n'emporta, pour toute récompense,
Que des ridicules de plus.

De cette Fable je conclus,
Que vouloir réformer les autres,
Est toujours, quoi qu'on fasse, un métier dangereux.
On agit contre soi, sans rien faire pour eux.
Oublions leurs travers, & ne songeons qu'aux nôtres.

APOLLON.

Mais le soin que, de toi, j'exige dans ce jour,
Tu l'as pris *à la Ville*, aussi-bien qu'*à la Cour*.

ÉSOPE.

Je recevois alors d'un plus heureux génie,
Des secours que le ciel aujourd'hui me dénie ;
Et qu'il me soit permis de le dire, Seigneur,
En risquant beaucoup moins, je m'acquis plus d'honneur.

APOLLON.

Travaille sans trembler, & sans t'en faire accroire ;
Peut-être à cet essai devras-tu quelque gloire :

Mais, dût-il échouer, le motif eſt d'un prix
A te juſtifier de l'avoir entrepris.

ÉSOPE.

L'aveugle obéiſſance eſt ici mon partage;
Et j'aurois à rougir d'inſiſter davantage:
Mais il eſt un bienfait que j'oſe demander.

APOLLON.

Il n'eſt rien qu'à tes vœux je ne puiſſe accorder.

ÉSOPE.

Eh bien! Seigneur, eh bien! avant que je paroiſſe,
Faites donc en ces lieux qu'au moins l'on me connoiſſe;
Non par le faux dehors que préſente l'eſprit;
Mais par le fond d'un cœur qui s'eſt toujours preſcrit
L'irrévocable loi d'exprimer ſa penſée,
Sans la croire jamais digne d'être encenſée:
Qu'à vos dignes Sujets on daigne m'annoncer,
Non à titre de Juge habile à prononcer,
Non comme un ennemi qui s'empreſſe à leur nuire,
Ni comme un maître altier qui voudroit les inſtruire;
Mais comme un écolier qui, ſur des vérités,
Cherche à ſe procurer de nouvelles clartés;
Mais à titre d'ami, qui de zèle & d'eſtime
Vient payer à leur art un tribut légitime.
Si, contre leurs défauts, l'amitié quelquefois
M'enhardit à parler, je jure que ma voix
Sera celle d'un cœur qu'aucun fard ne déguiſe.
Pour moi, je leur demande une égale franchiſe:
En les avertiſſant, je ferai peu pour eux;
Mais, en me corrigeant, ils ſeront généreux.
A ces conditions... Pardonnez ſi ma bouche
Oſe ſi librement dire ce qui me touche.

APOLLON.

Je te l'avois permis : j'accepte le parti.
Puiſſe cet heureux plan n'être point démenti.
J'apperçois *la Raiſon* ; ſon humeur trop ſévère
L'éloigne de mon cœur, quoique je la révère.
Ésope, à l'adoucir tu pourras t'exercer :
Je te laiſſe avec elle, & je vais t'annoncer.

## SCENE II.

LA RAISON, ÉSOPE.

LA RAISON, *d'un ton de prude piquée.*

EH bien! le Dieu des Vers vous a-t-il, ſans contrainte,
Confié, contre moi, ſes grands ſujets de plainte ?
Ou plutôt, l'inconſtant vous a-t-il déclaré
D'où vient ſon changement déjà trop aſſuré ?

ÉSOPE, *tranquillement.*

Apollon vous eſtime, Apollon vous honore...

LA RAISON, *plus piquée encore.*

Il m'eſtime, il m'honore !... Eh ! m'aime-t-il encore ?
Des feux tels que les ſiens durent-ils plus d'un jour ?
Non ; tout eſt bien changé pour moi dans ce ſéjour.
Eh ! que venois-je auſſi faire ſur le Parnaſſe ?
Et vous-même, Seigneur, eſt-ce ici votre place ?
Vous êtes raiſonnable ; avez-vous pu penſer
Qu'Ésope, dans ces lieux, pût nous intéreſſer,
Et que la Poëſie, en ſoi peu générale,
Pût fournir les ſujets d'une utile morale ?

ÉSOPE.

Eh! Déeſſe, aujourd'hui, chacun, dans l'univers,
Connoît, aime, critique, ou compoſe des Vers.
J'ai de quoi m'exercer ſur un ſi grand mobile :
Il faudroit, je l'avoue, une main plus habile.
Trop heureux, dans l'emploi dont je me ſuis chargé,
Si moi-même, d'ici, je ſortois corrigé!
Mais, pardon... Revenons à ce qui vous regarde.

LA RAISON.

Contre un fatal hymen, que n'eſt-on mieux en garde?
On me le diſoit bien : Vous ſerez en priſon.
Apollon eſt-il fait pour aimer la Raiſon?
Vous ſavez que *la Proſe* étoit ma bonne amie;
Cette douce union paroiſſoit affermie,
Lorſqu'Apollon, pour moi, pris d'une vive ardeur,
M'envoya demander par un Ambaſſadeur.
Je reçus, j'accueillis ce funeſte meſſage :
Que j'étois folle, hélas! de croire Apollon ſage!
Cependant il le fut dans les commencemens;
Il m'adoroit, Seigneur. O trop heureux momens!
Pouvois-je alors prévoir ma triſte deſtinée?
Après quelques beaux jours paſſés dans l'hyménée,
Mon époux me pria de recevoir chez moi
*La Rime*, à qui, dit-il, je donnerois la loi.
Je le crus : mais *la Rime*, eſclave prétendue,
Chez moi s'eſt érigée en maitreſſe aſſidue;
Elle commande, enfin, dans le ſacré Vallon :
Ses travers, ſes excès ſont connus d'Apollon;
Il les voit, il les ſouffre, & n'en fait point myſtère.
D'un infidèle époux voilà le caractère.
Ai-je beſoin encor d'un plus long examen?
Un amour étranger a troublé notre hymen.

Je ne me plaindrois pas de tant d'indifférence ;
Mais *la Rime* emporter sur moi la préférence !
Elle, dont le talent n'a jamais enfanté
Que la Monotonie & l'uniformité !
Car, quoiqu'elle s'annonce avec quelqu'étalage,
Elle est capricieuse, inquiette, volage.
Va-t-on au-devant d'elle ? elle évite vos pas,
Et se montre au moment qu'on ne la cherche pas.
Sur tant d'autres défauts, son funeste partage,
Il ne me convient point d'en dire davantage ;
Mais si je méritois des traits d'inimitié,
Devois-je de *la Rime* en souffrir la moitié ?

ÉSOPE.

Non, Déesse ; croyez que votre époux vous aime,
Qu'intimement, pour vous, il est toujours le même ;
Que, de quelque froideur si l'on peut l'accuser,
*La Rime* n'eût jamais l'honneur de les causer.

LA RAISON.

Cependant il m'évite, & j'ignore à quel titre ;
Daignez me l'expliquer, & servez-nous d'Arbitre.

ÉSOPE.

Votre Arbitre ! Non point, s'il vous plaît ; en ce cas,
Le Juge a des devoirs un peu trop délicats.

## *LE MOINEAU EN CAGE.*

JE dirai seulement, qu'un jour sur la fougere,
Près des filets d'un Oiseleur,
Un Moineau voltigeoit, sans penser à malheur :
La jeunesse est toujours imprudente & légère.
Notre jeune Moineau,
Sautant, capriolant, donna dans le panneau.

Voilà mon étourdi fort sot de l'aventure :
Il se vit bientôt encagé.
Mais, par bonheur, il fut logé
Chez une aimable Dame, où bonne nourriture,
Biscuits, bonbons & confiture ;
Rien ne fut épargné. Puis, quand il eut mangé,
Arrive son aimable hôtesse,
Qui l'appelle fifi, petit cœur, mon mignon.
Que ce soit une erreur, ou non,
Nous aimons la douceur & la délicatesse,
Et l'on nous mène loin avec un joli nom.
Aussi, très-satisfait d'un si doux esclavage,
Le Moineau n'étoit plus timide ni sauvage,
On le laissoit voler en toute liberté.
Mais une cousine traîtresse
Demanda l'Oiseau tant vanté
A sa complaisante maîtresse,
Qui ne put refuser. L'Oiseau fut emporté,
Et le voilà dans la détresse.
Il étoit, à la vérité,
Tout comme ci-devant, bien logé, bien traité ;
Mais pas une douce parole
Qui pût le consoler de sa captivité,
Pas un seul joli nom. Que fit-il ? rebuté,
Il prend sa bisque ; zeste, un matin il s'envole :
La maîtresse vient, se désole,
L'appelle, mais en vain ; le Moineau, dégoûté,
Promit à sa fière Beauté
De ne plus revenir, & lui tint sa parole.

L'Hyménée est l'objet de ma comparaison ;
L'enjoûment en ménage est toujours de saison.

Pour être aimable & sociable,
Une femme n'a pas assez de sa raison;
La Volière & l'Hymen étant une prison,
Si l'on ne s'étudie à la rendre agréable,
L'Oiseau quitte sa Cage, & l'Époux sa Maison.

LA RAISON.

Ésope, je me rends; votre discours m'enchante,
Il verse dans mon cœur une douceur touchante:
La Raison doit céder à de bons argumens;
Je vois que la Sagesse a besoin d'agrémens.

ÉSOPE.

Ne méprisez donc plus ceux que donne *la Rime*;
Ce que vous concevez, c'est elle qui l'exprime.
Toutes deux vous plaisez par des moyens divers;
Agissez de concert, vous charmez l'univers:
Votre rivale attend que la Raison l'éclaire,
Et sans elle, entre nous, vous auriez peine à plaire.

LA RAISON.

Eh! me répondez-vous qu'elle suive mon goût?

ÉSOPE.

Daignez vous réunir, & je réponds de tout.
Mais quelqu'un qui survient m'empêche de poursuivre.

LA RAISON.

( *En sortant.* )

Adieu. Que ses conseils sont aimables à suivre!

## SCENE III.

### CIDALISE, ÉSOPE.

CIDALISE, *avec vivacité.*

BONJOUR, Seigneur Ésope. Eh bien! de bonne-foi,
Dans le monde, à préſent, que diroit-on de moi,
Si l'on ſavoit qu'ici je ſuis en tête-à-tête,
Et que, de plus, mon cœur s'en eſt fait une fête?
Mais, avec un Savant, j'ai cru qu'un rendez-vous
Seroit ſans conſéquence.

ÉSOPE.

Oui, Madame, pour vous,
Qu'une bonne raiſon, contre moi, fortifie;
Non pour moi, dont le cœur de vos yeux ſe défie.

CIDALISE.

Comment donc! vous ſavez en conter à ravir!
Tant mieux; vous en ſerez plus propre à me ſervir:
Je vais dire pourquoi. Je ſuis veuve; à mon âge,
On ne tient pas long-tems, ſi l'on veut, au veuvage:
Mais j'aime mon état, & n'en veut point changer.
De nouveau, cependant, on cherche à m'engager.

ÉSOPE.

Vous mettrez le Parnaſſe en frais d'épithalames.

CIDALISE.

Non; je ne veux de lui que quelques épigrammes.

Parmi ceux qui, pour moi, vantent leurs sentimens,
Se trouvent, par hazard, deux Auteurs. Quels Amans!
L'un est un satyrique, aimable, je l'avoue ;
Mais dont l'esprit malin méchamment se dévoue
A critiquer mon sexe, à railler sans pitié
De ce vaste univers la plus belle moitié.

ÉSOPE.

C'est un soldat altier, qui, se voyant esclave,
Insulte follement au vainqueur qui le brave.

CIDALISE.

Non, ce procédé-là n'est pas indifférent.
Son Rival me déplaît dans un goût différent:
Il est moins dangereux ; mais combien il ennuie!
Que de fâcheux momens il faut que l'on essuie,
Auprès d'un froid Auteur qui se croit amoureux,
Lorsqu'il a récité, sur un ton langoureux,
Avec tout l'appareil d'une fade énergie,
Son insipide Églogue ou sa triste Élégie!
Ces traits, quoiqu'ébauchés, vous font assez juger
Des deux originaux dont je me veux venger.
Jamais de l'art des Vers je ne me suis piquée ;
Mais ces deux hommes-là m'ont tellement choquée,
Que je donnerois tout pour apprendre à rimer.
Ils viennent, par leurs vers, chaque jour m'assommer,
M'irriter, m'excéder: quelle seroit ma joie,
De pouvoir les payer de la même monnoie!
Pour avancer l'effet de mon ressentiment,
Ne fût-ce qu'en chansons, il faut, dès ce moment,
Que dans l'art de rimer vous me serviez de maître.

ÉSOPE.

Eh! pour mieux vous venger, vous n'avez qu'à paroître.

En voyant tant d'attraits, eſt-il quelque cenſeur
Qui d'un ſujet ſoumis ne prenne la douceur ?

CIDALISE.

Vous éludez le fait avec délicateſſe ;
Mais le joli détour de votre politeſſe
M'eſt, de votre refus, un ſûr avant-coureur.
Victime, je le vois, de la commune erreur,
Vous vous imaginez que l'eſprit, la ſcience,
Sont de trop chez mon ſexe? Oh! je perds patience,
Quand je vois que l'on veut enchaîner notre eſſor:
Je ſoutiens que les vers ſont de notre reſſort.

ÉSOPE.

Eh! quel audacieux prétend vous interdire
Le pouvoir de penſer & le talent d'écrire?
Votre ſexe, au Parnaſſe, a fourni des Saphos,
Et Phébus n'eſt jamais plus content qu'à Paphos:
Pour un ſeul Apollon, on compte ici neuf Muſes.

CIDALISE.

Vous nous louez toujours, & voilà de vos ruſes!
Dupes de cet encens, que vous nous prodiguez,
Au ſein de l'ignorance, où vous nous reléguez,
Nous n'appercevons pas, ô ſottes que nous ſommes!
Le larcin important que nous ont fait les hommes.
Leur feinte ſervitude eſt une trahiſon
Qui tient réellement notre eſprit en priſon :
Vos douceurs ſont, pour nous, des injures mortelles.
Semblable à ces enfans, qu'avec des bagatelles
On appaiſe, on amuſe, on captive avec art,
Tandis qu'un Précepteur étudie à l'écart,
Notre ſexe, content des bijoux qu'on lui donne,
De cent colifichets que le vôtre abandonne,

Au milieu des rubans, des mouches, des pompons,
Et d'autant d'autres riens dont nous nous occupons,
Commande à sa toilette, y borne son empire,
Tandis que de nos jeux l'homme ne fait que rire;
Et que, les critiquant du fond d'un cabinet,
Il y met, contre nous, une satyre au net.
Vous m'en ferez raison : je prendrai ma revanche,
Ou nous verrons beau jeu.

ÉSOPE.

Vous avez carte blanche:
Les hommes sont toujours prêts à vous obéir,
Et jamais leur dessein ne fut de vous trahir.
Votre sexe a reçu mille attraits en partage;
Si de quelque savoir le nôtre a l'avantage,
Il le doit au desir de briller à vos yeux.
Et n'est-il pas cent fois plus doux, plus glorieux
D'inspirer les bons vers que de savoir les faire!
Quelle est de chaque Auteur la principale affaire?
De vous faire approuver le fruit de leurs travaux,
C'est vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux.
Telles qu'un Roi qui nomme, assis sur la barrière,
Ceux qu'il faut couronner au bout de la carrière:
Les Belles, présidant aux jeux des beaux-esprits,
Doivent distribuer, non disputer les prix.

CIDALISE.

J'entrevois les ressorts de votre politique;
Vous craignez que les Arts, par nous mis en pratique,
N'obscurcissent un peu cet éclat imposant,
Dont vous ne jouissez qu'en nous tyrannisant.

## ÉSOPE.

### *LES SIRENES.*

VOus savez tout ce qu'on raconte
Des Sirenes & de leurs chants,
A ce propos, je fais un Conte.
Non contentes, dit-on, de leurs accords touchans,
Qui font d'elles autant d'Armides,
Ces Musiciennes humides
Présentèrent un jour une Requête aux Dieux,
Exposant que leurs voix n'avoient point de pareilles,
Mais que leurs traits peu gracieux,
Des Voyageurs blessoient les yeux,
Autant que leur Musique enchantoit les oreilles.
Elles conclurent, sans façon,
Qu'on avoit eu grand tort, & qu'il étoit bizarre
D'avoir joint une voix si rare,
A la figure d'un Poisson.
En un mot, elles demandèrent
Tous les traits de la femme, afin d'être, à la fois,
Belles par la figure, autant que par la voix.
Voici ce que les Dieux sur cela décidèrent.

Entre Nous il est arrêté
Que, vû le sage but de nos loix immortelles,
Les Sirenes resteront telles
Qu'elles ont toujours été.
Leur voix seule a déjà causé tant de naufrages!
Eh! quels seroient donc leurs ravages,
Si l'on y joignoit la beauté?

Comparez maintenant les Dames aux Sirenes:
A la Philosophie elles parlent en Reines;

Déjà contre leurs traits nous ne saurions tenir :
Si le savoir s'y joint, qu'allons-nous devenir ?
Les Sexes sont égaux : vous parlez pour le vôtre ;
Moi, j'ose vous prier d'avoir pitié du nôtre.

CIDALISE.

Vous ne connoissez pas notre Sexe, vraiment,
On ne l'appaise pas avec un compliment.
Vous refusez des Vers à ma juste colère ;
Je vais tracer en Prose un écrit circulaire...
Oui, je vais, à mon tour, critiquer, affadir,
Tous ceux qui de leurs Vers sont venus m'étourdir.
Je n'en excepte aucun... Monsieur le Fabuliste,
Ne désespérez pas de vous voir sur ma Liste.

(*Elle sort.*)

ÉSOPE.

Quel aimable courroux ! en toi, Sexe vainqueur,
Tout, jusqu'à ton dépit, enchante notre cœur.
Mais que me veut cet homme ? A sa mine j'augure
Qu'il a l'esprit comique, autant que la figure.

## SCENE IV.

ÉSOPE, TROTENVILLE.

TROTENVILLE.

AU grand Ésope, enfin, je m'annonce, je croi ?

ÉSOPE.

Le mot de grand rayé, Monsieur, ce sera moi.

TROTENVILLE.

Je suis, pour vous servir, le Courtier du Parnasse ;
Et même avec honneur, je remplis cette place.

ÉSOPE.

J'ignorois jusqu'au nom de cette qualité,
Et je n'en conçois pas encor l'utilité.

TROTENVILLE.

J'achalande un Auteur qui ne fait que de naître ;
De le faire faillir, je suis aussi le maître ;
Car tout est, ici-bas, un commerce, un trafic,
Et c'est sur ce pied-là qu'on s'affiche en Public.

ÉSOPE.

Je deviens importun, & vous fais mes excuses ;
Mais qu'est-ce donc, encor, qu'achalander les Muses?

TROTENVILLE.

Avez-vous jamais vû, lorsque, d'un vin clairet,
Un Marchand peu connu remplit son Cabaret,

Députer au Public un quidam qui s'écrie :
Meſſieurs, à tant le Vin, & non du Vin de Brie,
Mais du fin, mais du bon, mais du franc, du Bourgeois.
Perſonne n'en veut-il, une, deux & trois fois ? . . .

ÉSOPE.

Prenez-vous, pour les Vers, même ſoin, je vous prie?

TROTENVILLE.

Juſtement : en Public, je les prône & les crie.

ÉSOPE.

Cet emploi-là vraiment eſt meilleur, dans le fonds,
Que je ne le croyois.

TROTENVILLE.

Oh! je vous en réponds !
Auſſi je ne m'y vois parvenu qu'avec peine ;
Pour monter à ce grade, on ſe met hors d'haleine ;
Il m'a fallu paſſer par cent degrés divers.
D'abord, je fus Valet d'un bon faiſeur de vers ;
Cela décraſſe un homme : &, d'une aîle hardie,
Je volai ſur la Scène, où, de la Comédie
Je devins le Moucheur en titre ; &, le premier,
Je fis voir au Public le fin de ce métier.
Oui, je ſus lui prouver que, quoi qu'il puiſſe dire,
Un excellent Moucheur mouche toujours ſans rire.
Dans la ſuite, je fus Commis dans un Caffé ;
Puis, maître Colporteur : c'eſt où j'ai triomphé !
Mes talens ont, pour moi, débauché la fortune ;
Une foule d'Auteurs en tout lieu m'importune.
Eh! Monſieur, me dit l'un, prônez bien mes Romans ;
Et, ſur-tout, ayez ſoin d'avertir les Mamans,
Qu'au tourment de l'amour mon Livre remédie.
Si vous faites, mon cher, prendre ma Tragédie,

Dit

Dit un autre, en honneur, je vous donnerai tant ;
Et tant, dit un troisième, à compter dès l'instant,
Si vous me promettez parole d'honnête-homme,
De faire siffler tel ; & ce tel, qu'il me nomme,
Veut me faire lui-même un excellent parti,
Si, par moi, ses Rivaux en ont le démenti.
Aujourd'hui, par exemple, une Pièce nouvelle,
D'un bon nombre d'Auteurs intrigue la cervelle,
Et je me suis chargé de la faire échouer.
Oh ! parbleu, c'est l'Auteur que nous verrons jouer !
Voulez-vous assister à son heure dernière ?
Je saurai vous placer de la bonne manière.
Trente Auteurs qui se sont cottisés pour les frais,
M'ont promis vingt écus, si je les satisfais.
Voulez-vous ajoûter quelque chose à la masse,
Pour l'expédition ?

ÉSOPE.

Eh quoi ! sur le Parnasse,
Parmi ceux dont l'esprit, le savoir & le goût
Éclairent l'Univers, de l'un à l'autre bout,
Régneroit cette noire & basse jalousie,
Dont vous dites, Monsieur, que leur ame est saisie ?
Au mérite naissant on fait donc le Procès ?
On se croiroit déchu, s'il avoit du succès.
Eh ! ne devroit-on pas, de toute sa puissance,
Protéger le talent, foible dans sa naissance,
Encourager les Arts, même par vanité,
Pour voler avec eux à l'immortalité ?
Que les Auteurs ne soient jaloux de la victoire ;
Que pour contribuer à la commune gloire.
Sujets du même État, membres du même Corps,
Qu'ils cherchent à former, par d'aimables accords,

Ce concert merveilleux, cette heureuse harmonie,
Qui seule peut au cœur égaler le génie.
Sages Républicains, qu'ils sachent immoler
De vains ressentimens trop prompts à s'exhaler,
Aux intérêts d'un Corps que leurs débats ternissent :
Contre leurs ennemis, eh ! qu'ils se réunissent.
Est-ce par des transports, qu'il faudroit étouffer,
Que du courroux des sots ils pourront triompher ?
Non : l'esprit, dans ces feux que la colère attise,
Apprête follement à rire à la sottise.
Le Vulgaire décide, injuste Spectateur,
Sur un seul Écrivain, de tout le peuple Auteur.
Qu'arrive-t-il ? les Arts, traduits en ridicule,
Font qu'au seul nom d'Auteur, l'Auteur même recule.
L'abus que quelques-uns ont fait de leurs talens,
Attache un déshonneur à ces dons excellens.
De vos divisions votre honte est la fille.
Ah ! quand ne ferez-vous qu'une même famille,
Dont le Public intégre, indulgent, éclairé,
Soit, & le tendre père & l'ami révéré ?
Élèves d'Apollon, quels travers sont les vôtres !
Loin de vous dégrader ainsi les uns, les autres,
Loin de vous déclarer, par des traits malheureux,
Inutiles amis, ennemis dangereux ;
En de honteux excès loin d'épuiser la verve,
Que d'un génie heureux tout le feu se réserve,
Pour donner au Public, son Juge & son appui,
Des écrits, dignes fils & de vous & de lui.

TROTENVILLE.

Mais ne voulez-vous pas du moins que je vous prône ?
Ma main, dans le Public, peut vous dresser un trône ;
Si je parle pour vous, n'ayez point de souci.

ÉSOPE.

J'en aurois encor plus.

TROTENVILLE.

La raiſon ?

ÉSOPE.

La voici.

## *LE ROSSIGNOL ET L'ASNE.*

LE Roſſignol, un jour, voulut lever boutique
De menuets, de rigaudons ;
Habile comme il eſt pour les jolis fredons,
Il auroit dû compter ſur nombreuſe pratique :
Mais les gens à talens fort ſouvent ont beſoin,
Que de leur gloire on prenne ſoin.
Pour exercer l'emploi d'achalandeur à gage,
( Métier qu'il avoit fait déjà plus d'une fois ; )
Un Aſne vint s'offrir à l'Amphion des Bois,
Et tint, à-peu-près, ce langage.
J'ai bonne jambe & forte voix :
Laiſſez-moi faire ; avant deux mois,
Je vous mets en pratique, & même je m'engage
A vous faire accueillir dans le Palais des Rois.
Le marché ſe conclut : l'Aſne ſe met à braire
Pour accréditer le Concert :
Mais de Martin Crieur le tapage ne ſert
Qu'à rendre au Roſſignol tout le monde contraire.

Dans le monde il en eſt aſſez
De ces hableurs intéreſſés.
Ils ne ſervent pas davantage
L'Écrivain qui ſe livre à leur zèle impoſteur.

L'Ouvrage tombe-t-il : adieu l'adulateur ;
Il s'enfuit : mais il a le bon lot en partage ;
Et fort souvent le pauvre Auteur
En est pour les droits de Courtage.

TROTENVILLE, *en colère.*

Hom ! votre humeur caustique ici jette son feu ;
Mais, faites quelque Pièce, & nous verrons beau jeu.
(*Il sort.*)

ÉSOPE.

Mais j'apperçois la Rime ; eh ! que me voudroit-elle ?

## SCENE V.

ÉSOPE, LA RIME.

LA RIME, *follement.*

JE vous cherchois, Seigneur ; grande, grande nouvelle !
J'ai volé tout exprès pour vous en faire part :
Devinez ce que c'est ?

ÉSOPE.

Je ne sais...

LA RIME.

Mon départ.
Oui, mon départ : on veut me bannir du Parnasse :
Et devinez encor d'où me vient la menace ?
De la Raison : eh bien ! le trait est-il plaisant ?
Je le trouve, pour moi, tout-à-fait amusant.
La Raison veut entrer en lice avec la Rime !
De mon trop d'agrémens elle me fait un crime :

Mais quelle eſt ſa manie ! attaquer mes Autels,
Quand je la laiſſe en paix ennuyer les mortels !
De mes charmes, dit-on, elle eſt un peu jalouſe.
Qu'on eſt ſotte, grands Dieux ! lorſque l'on eſt épouſe !
Eſt-ce ma faute, à moi, ſi j'ai quelques attraits ?
Dois-je, pour la calmer, envelopper mes traits ?
Eh ! voilà ce que c'eſt qu'une prude ennuyeuſe,
Qui, bizarre & cauſtique autant que vertueuſe,
Détrempe triſtement, & d'abſynthe & de fiel,
Des momens qu'elle eût pu n'arroſer que de miel ;
Qui fuit les ris, les jeux & les graces badines,
Et ne ſait des vertus cueillir que les épines.
Ne peut-on être ſage & charmante à la fois ;
Commander aux deſirs, ſans étouffer leur voix ;
Se prêter à ſes goûts, ſans ſe laiſſer ſéduire ;
Épurer les plaiſirs, & non pas les détruire ?
Mais non, en décriant les dons qu'elle n'a pas,
La Raiſon s'imagine acquérir des appas.
Je ris de tout mon cœur des efforts d'une prude,
Qui, pour nous plaire, affecte un air dur, un ton rude ;
Et qui, d'une rivale augmentant le crédit,
En croyant ſe venger, s'attriſte & s'enlaidit.

ÉSOPE.

Ce diſcours, par exemple, eſt des plus raiſonnables,
Et jamais vos leçons ne feroient condamnables,
Si, ſur le même ton, vous nous parliez toujours :
Mais, pour un bon moment, combien de mauvais jours !

LA RIME.

C'eſt que, pour me fixer, il eſt une ſcience :
On ſe perd, avec moi, par trop d'impatience ;

Je m'échappe au moment que l'on croit me tenir.

( *D'un ton ironique.* )

De ces lieux, cependant, on voudroit me bannir!
Riez-en donc un peu, car rien n'eſt ſi comique
Que de voir la Raiſon, d'un ton académique,
Mendier gravement le ſuffrage important
De ſujets que je puis lui ravir à l'inſtant.
Je ne m'oppoſe point à ſes progrès rapides:
Il ſied bien aux grands cœurs de paroître intrépides.
Mais, que je diſe un mot, & je veux, devant vous,
Voir tous les Conjurés tomber à mes genoux.
Eh! que feroit ſans moi l'Empire poétique?
Bientôt ce Corps fameux ſeroit un Corps étique.
On veut, dans ces cantons, de la vivacité,
Du feu, de l'agrément, de la légéreté:
On trouve tout cela chez moi, ſans qu'on y penſe.
Sont-ce là les faveurs que la Raiſon diſpenſe?
Dût-elle de ſang-froid & d'ennui redoubler,
Je doute qu'elle puiſſe en ces lieux me doubler.
Pour les pauvres Auteurs, hélas! que feroit-elle?

ÉSOPE.

Voulez-vous écouter une Fable nouvelle?

## *LE BURIN ET LA LYRE.*

CHEZ un amateur des beaux arts,
Un *Burin* ſe trouva tout auprès d'une *Lyre*;
De ceux qui de Bellone affrontent les hazards,
L'une chantoit les noms, l'autre les faiſoit lire:

Mais, trop fière des ſons vainqueurs
Dont elle flatte notre oreille,
La *Lyre* ſe crut ſans pareille,
Et contre le *Burin* lança des traits moqueurs.
Ah! mon pauvre voiſin, que je plains, lui dit-elle,
Ceux que tu veux tranſmettre à la Poſtérité!
Ta peſanteur, égale à ta ſolidité,
Doit porter à leur gloire une atteinte mortelle.
Et, de plus, ta lenteur eſt telle,
Qu'avec toi, n'en déplaiſe à ta capacité,
L'on arrive bien tard à l'Immortalité.
Va, contente-toi de m'entendre,
Puiſqu'en vain tu voudrois prétendre
A mon ton, à ma grace, à ma légèreté.
C'eſt moi qui des Héros ſers bien la vanité!
Se plaint-elle jamais que je la faſſe attendre?
Je les vois à l'envi briguer mon amitié...
Eh! tes diſcours me font pitié,
Répondit le *Burin*, bien plus qu'ils ne me fâchent.
Je dirai, ſur ta voix, tout ce que tu voudras;
Mais, ſi tes cordes ſe relâchent,
Dis-moi ce que tu deviendras?
Tu ne produis jamais qu'un ſon vain & frivole,
Qui naît rapidement, & de même s'envole,
Si le *Burin* ne fait revivre tes accords:
C'eſt moi ſeul qui te donne un corps.
Des Héros vainement tu chanterois la gloire,
Si je ne prenois ſoin de leurs faits éclatans;
C'eſt par moi que, gravés au Temple de Mémoire,
Ils bravent l'injure des tems.

La *Raiſon*, ſur la *Rime*, a le même avantage:

La *Rime* ne produit qu'un inutile ſon,
A moins qu'elle n'emprunte un corps de la *Raiſon*.
Celle-ci brille moins, & dure davantage.

LA RIME.

Vous donnez, je le vois, dans un faux préjugé ;
Ainſi le vrai mérite eſt toujours outragé.
En voulant me bannir, on m'accrédite encore.
J'aime à voir les Auteurs que mon talent décore,
Faire, pour me quitter, des efforts ſuperflus,
Et rimer, en jurant qu'ils ne rimeront plus.
( *En ſortant.* )
Ouais ! cet homme eſt doué d'un pouvoir qui m'étonne !
Je ſens que mon caprice avec lui m'abandonne.

## SCENE VI.

ÉSOPE, M. DESBROCHURES.

M. DESBROCHURES, *d'un ton peſant.*

SI le zèle rendoit un vieillard plus actif,
Mon hommage eût été bien plus expéditif ;
Mais, Seigneur, à mon âge on ne va pas fort vîte,
Et j'étois ſûr, d'ailleurs, de vous trouver au gîte.

ÉSOPE.

Tous les tems ſont égaux pour me faire un honneur
Que je reçois de vous à titre de faveur.

M. DESBROCHURES.

Écoutez. Vous voyez en nous un homme en place,
Nourri chez les neuf Sœurs, vieilli sur le Parnasse,
Doyen des habitans de ce fameux Vallon,
Le Syndic de son Corps, & l'Adjoint d'Apollon.

ÉSOPE.

Sur ces titres brillans, & sur votre origine,
Vous êtes grand Auteur, à ce que j'imagine?

M. DESBROCHURES.

Dieu m'en garde! Je suis quelque chose de mieux.

ÉSOPE, *étonné.*

Ah! ah! Mais quel est donc votre emploi dans ces lieux?

M. DESBROCHURES.

Mon emploi? Demandez-le aux Auteurs. Leurs Ouvrages,
Sans moi, n'auroient jamais que de maigres suffrages.
Plus d'un célèbre écrit, dans un affreux oubli,
Sans mes soins généreux, seroit enseveli.
J'aime les Écrivains, je prends soin de leur gloire;
Ma maison est, pour eux, le Temple de Mémoire.

ÉSOPE.

Fort bien: des gens lettrés libéral amateur,
Vous leur faites, chez vous, un destin enchanteur.

M. DESBROCHURES.

Vous ne m'entendez pas, je crois; je suis Libraire,
Et votre serviteur.

ÉSOPE.

Oh! c'est une autre affaire.
Et votre nom, enfin?

M. DESBROCHURES.

Desbrochures, Seigneur.

ÉSOPE.

C'est un nom à la mode, & qui vous fait honneur.

M. DESBROCHURES.

Pour deux siècles, au moins, j'ai su le rendre illustre,
Et chaque jour, encor, j'en augmente le lustre.

ÉSOPE.

Ainsi, vous débitez bien des livres nouveaux?

M. DESBROCHURES.

Les affiches, Seigneur, couvrent tous nos panneaux;
Mais toutes, entre nous, ne sont pas à l'épreuve:
Il est cent nouveautés pour une chose neuve.
J'achete en gros les Vers, & les vends en détail;
Mais que la Gent Auteur est un fâcheux bétail!
Ils nous rançonnent tous, &, par leur tyrannie,
A contribution mettent la Compagnie.
Le plus mince d'entre eux veut nous donner des loix:
N'a-t-on pas, néanmoins, plus de peine, cent fois,
A vendre leurs écrits, qu'ils n'en ont à les faire?

ÉSOPE.

Je ne m'engage point à juger cette affaire.

M. DESBROCHURES.

J'en ai la preuve en main, & c'est à ce sujet
Que j'ose vous prier d'appuyer mon projet:
Il s'agit, sur ce point, de me rendre justice.
Je veux que de l'Arrêt le Pinde retentisse;
Je le ferai par-tout afficher, publier,
Afin que nul Auteur ne puisse l'oublier.
Les pièces du Procès sont déjà surannées;
Car j'ai compté, Seigneur, un bon nombre d'années

Depuis le jour fatal qu'un Afficheur maudit,
Que Mégère aposta pour me faire dépit,
Vint coller à ma porte, en tête sans cervelle,
Le superbe placard d'une Pièce nouvelle.
L'Ouvrage étoit tragique, il charma tout Paris;
Pour le plus grand succès on faisoit des paris:
En effet, au Parterre on se mettoit en pièces.
*Vivat!* s'écrioit-on, c'est la reine des Pièces!
Je la vis, à mon tour, &, même, elle me plut.
L'Auteur vint, à grands frais le marché se conclut;
Mais cet Ouvrage, enfin, si beau, si pathétique,
Après l'impression, fut mon garde-Boutique.

ÉSOPE.

Certes, le trait est noir.

M. DESBROCHURES.

Je veux m'évertuer:
Pour contraindre l'Auteur à me restituer,
Je me restreins, par grace, aux trois quarts de la somme.
Ne pourriez-vous m'aider à réduire cet homme?

ÉSOPE.

Doublez-vous de l'Auteur la rétribution,
Quand l'Ouvrage fournit plus d'une édition?

M. DESBROCHURES.

Non...

ÉSOPE.

Et vous prétendez que l'on vous restitue?
Sur cet article, en vain votre esprit s'évertue.
La loi doit être égale: & puisque l'Écrivain
N'en est pas mieux payé, quel que soit votre gain,
Celui dont le Public ne veut point faire emplette,
N'en doit pas moins avoir la somme bien complette.

En Pièces de Théâtre on eſt ſûr d'échouer,
Si l'on en juge mal en les voyant jouer.
La Fable que voici prouve que la bévue
Vient de n'avoir pas pris le juſte point-de-vûe.

## *L'OPTIQUE.*

DANS un vaſte ſallon que ſa main décoroit,
Un Peintre faiſoit voir un grand tableau d'Optique ;
Du Spectateur ſurpris l'œil au loin s'égaroit
Dans les vaſtes débris d'un édifice antique,
Qu'avec plaiſir il parcouroit.
Bref, du ſavant pinceau tel étoit l'artifice,
Que plus d'un Antiquaire, en cette occaſion,
Pleura ſur les débris d'un ſi bel édifice :
Rare effet de l'illuſion!
Entre autres Spectateurs, ſe trouva, d'aventure,
Un bon Bourgeois, très-riche, & fort peu connoiſſeur,
Qui, de ce chef-d'œuvre en peinture,
Voulut devenir poſſeſſeur.
Pour avoir de plaiſir une doſe complette,
Il acheta l'Optique ; &, ſe félicitant
D'avoir fait le premier une ſi bonne emplette,
Chez lui fit emporter le tableau dans l'inſtant.
Mais, admirez l'effet du talent pittoreſque !
L'Optique déplacé devint un vrai groteſque.
Ouais! quel changement eſt-ce là,
S'écria notre homme en furie!
Je veux avoir raiſon de cette fourberie.
Quelqu'un lui dit : reſtez-en là ;
Profitez ſeulement d'une telle aventure,
Pour être, à l'avenir, plus ſage de moitié ;

Et retenez qu'il eſt des morceaux en peinture,
Qui charment, vus de loin, & de près font pitié.

Vous pouvez au Tableau comparer maintes Pièces,
Et la vôtre, ſur-tout.

M. DESBROCHURES.

Quoique de mes eſpèces
Cet apologue-là ne me rembourſe point,
Je veux faire, avec vous, un marché ſur ce point.
Vous êtes le plus doux des Écrivains affables,
Permettez que je faſſe un recueil de vos Fables;
Je vous les garantis ſur papier le plus fin,
En caractères neufs, vignettes; tout, enfin,
Pourra vous contenter; &, dans mes mains, j'eſpère
Que vos fils deviendront plus dignes de leur père.

ÉSOPE.

Non, Monſieur; je craindrois que cette impreſſion
Ne m'expoſât moi-même à reſtitution.

M. DESBROCHURES.

Pour vous faciliter une ſi bonne affaire,
Nous ſerons de moitié, ſi vous voulez la faire.

ÉSOPE.

C'eſt montrer trop de zèle, en ſuivant votre goût,
Votre moitié du gain pourroit valoir le tout.
Adieu. Quel eſt cet homme? Il paroît bien timide;
Cette crainte, après tout, n'eſt pas un mauvais guide.

## SCENE VII.

ÉSOPE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *faisant plusieurs révérences.*

PEUT-ÊTRE mon abord a lieu de vous fâcher ;
Car tant de gens, ici, viennent vous empêcher...

ÉSOPE, *doucement.*

A les entretenir mon esprit se délasse.

ÉRASTE.

Je venois en ces lieux vous prier d'une grace ;
Mais j'appréhende bien de me voir refuser.

ÉSOPE.

Au succès de vos vœux, qui pourroit s'opposer ?

ÉRASTE.

Nous sommes deux enfans, un garçon, une fille ;
Mon père est vraiment riche, & de bonne famille :
Mais je n'ai point d'esprit, & voilà mon malheur ;
J'en ressens chaque jour une vive douleur.
A vingt ans accomplis n'avoir point de génie !
J'en suis honteux : je n'ose aller en compagnie.

ÉSOPE.

Consolez-vous ; on peut remédier à tout.

ÉRASTE.

Que vous me rendez aise !

ÉSOPE.

Ecoutez jusqu'au bout.

Avez-vous un bon cœur? C'eſt à quoi je m'attache;
Car le manque d'eſprit n'eſt qu'une foible tache.

ÉRASTE.

Oh! vraiment, pour le cœur, je l'ai bon, Dieu-merci.

ÉSOPE.

J'augure bien du tout ſur cet article-ci.

ÉRASTE.

Quand on gronde ma ſœur, je m'afflige autant qu'elle.

ÉSOPE.

Je vous ſuppoſe donc une ame noble & belle.
Eh! que feroit de plus l'eſprit pour votre honneur,
Pour votre avancement, & pour votre bonheur?
Non; je croirois vous faire un préſent trop funeſte.
Vivez bien; l'honnête-homme a de l'eſprit de reſte:
Vous en avez, Monſieur, quand vous en demandez.

ÉRASTE.

Je ſerai trop heureux, ſi vous me l'accordez.

ÉSOPE.

J'oblige volontiers, lorſque je puis le faire;
Mais mon zèle, en ceci, ne peut vous ſatisfaire.
Tel qu'il eſt, notre eſprit eſt un préſent des cieux;
Mais eſt-il donc, enfin, un bien ſi précieux,
Que quelques traits marqués vous le faſſent connoître?
Il nous fait des jaloux, & nous excite à l'être:
Pour un bien qu'il opère, il cauſe mille maux;
Pour un ami qu'il donne, il fait mille rivaux.
De la droite raiſon dès qu'il perd les veſtiges,
Ridicule, inſolent, & fertile en preſtiges,
De quiconque l'attaque, il ne ſe rend vainqueur
Qu'aux dépens du bon ſens, & même du bon cœur.

Jamais pour la sageſſe il n'eſt une reſſource,
Et des plus grands défauts ſouvent il eſt la ſource.
Pouvez-vous rechercher un guide corrompu,
Qui fait tout pour le vice, & rien pour la vertu?
L'eſprit fait que l'on brille, & le cœur fait qu'on aime,
L'eſprit ne vit qu'un tems, n'eſt bon que pour lui-même:
Mais le cœur excellent, par un deſtin plus beau,
Eſt bon pour tout le monde, & vit dans le tombeau.

ÉRASTE.

Je ſuis tout attendri des choſes que vous dites!
Ah! que n'ai-je chez nous vos maximes écrites!
Je les réciterois demain tout couramment!
Cependant...

ÉSOPE.

Cependant, avouez franchement
Que vous croyez encor l'eſprit fort néceſſaire?

ÉRASTE.

Eh! mais...

ÉSOPE.

Allons, courage; il faut être ſincère.

ÉRASTE, *à part.*

Je ne puis m'expliquer. Que je ſuis malheureux!
(*Haut.*)
Seigneur, c'eſt que je ſuis...

ÉSOPE, *doucement.*

Quoi? dites.

ÉRASTE.

Amoureux.

ÉSOPE.

Amoureux? Calmez-vous; l'amour n'eſt point un crime,
Quand il a pour objet quelqu'un digne d'eſtime.

ÉRASTE,

ÉRASTE.

Oh! je n'ai, sur cela, rien à me reprocher;
Angelique est bien sage, on n'ose l'approcher:
Et puis elle est si belle!

ÉSOPE.

Oh! cela se devine:
Ce qu'on aime est toujours d'une beauté divine.

ÉRASTE.

Mais elle a de l'esprit, & moi je n'en ai pas.
J'ai, de plus, un rival, un nommé Licidas,
Qui fait la Poësie, & cela m'inquiette:
Ne pourriez-vous m'apprendre à devenir Poëte?

ÉSOPE.

Il faut que je vous fasse un Conte sur ce point:
Mais écoutez-le bien, & ne l'oubliez point.

## *LE PIGEON AMOUREUX.*

D'UNE gentille Tourterelle
Un Pigeon étoit amoureux;
D'autre part, un Serin s'égosilloit pour elle,
Il parut au Pigeon un rival dangereux.
L'Oiseau de Canarie avoit la voix fort belle;
La musique attendrit une Beauté rebelle,
Du moins, notre Pigeon l'imaginoit ainsi.
Chaque jour le Serin disoit chanson nouvelle;
Et chaque jour aussi,
Le Pigeon maudissoit C sol ut, B fa si.
Car, hélas! le pauvret, n'avoit même avantage.
Dans son extérieur, point de belles façons,
Dans la tête point de chansons;

Et, qui pis eſt encor, peu d'eſprit en partage.
Près de celle qu'il adoroit,
Ses regards ſeulement exprimoient ſon hommage;
Quelques tendres ſoupirs formoient tout ſon ramage:
Mais ſur le même ton toujours il ſoupiroit;
Auſſi pour lui nulle eſpérance,
Tandis que le Serin chantoit en aſſurance.
Le jour vint, cependant, qu'il fallut faire un choix.
La Tourterelle, d'un air tendre,
Dit au Pigeon: Mon cher, je vous donne ma voix;
Un cœur vraiment épris ſe fait aſſez entendre.
Le véritable amour s'énonce ſimplement;
Quand on parle ſi bien, on aime foiblement.
Je préfère le cœur du Pigeon qui roucoule,
Aux accens du Serin qui chante joliment.
En amour, le vrai bonheur roule
Beaucoup moins ſur l'eſprit que ſur le ſentiment.

ÉRASTE.

Angelique ſaura bientôt cette nouvelle:
Puiſſe-t-elle, à ſon tour, faire la Tourterelle!

ÉSOPE.

Mais quel homme, en ſifflant, vient nouer l'entretien?
D'un fieffé petit-Maître il a tout le maintien.

## SCENE VIII.

ÉSOPE, VALERE.

VALERE *entre en sifflant.*

AH ! je vous trouve, enfin, mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Pour vous joindre, mon cher, on ſe met hors d'haleine.

ÉSOPE.

On me fait trop d'honneur.

VALERE.

Eh ! briſons ſur cela,
Je ſuis tout décidé ſur cet article-là.
Sur votre compte on ſait, mon cher, on ſait de reſte ;
Comme l'on doit penſer ; mais vous êtes modeſte,
Et je vous en eſtime encor plus, ſur ma foi.
J'aime la modeſtie, & c'eſt mon foible, à moi.

ÉSOPE, *à part.*

Je m'en apperçois bien.

VALERE.

Oui, j'ai l'ame ravie
De vous entretenir ; car ma plus forte envie
Fut toujours de vous voir avec moi de moitié,
Dans une liaiſon d'eſtime & d'amitié.

ÉSOPE.

Vous m'honorez beaucoup...

VALERE.

Que dites-vous encore?
Parbleu, je compte bien que c'eſt moi que j'honore:
Comment! chez Apollon, votre maître & le mien,
Vous êtes, m'a-t-on dit, fort bien, du dernier bien.
D'abord, il vous a mis dans la première claſſe,
Et je l'approuve fort.

ÉSOPE.

Épargnez-moi, de grace.

VALERE.

Si bien donc qu'en dépit de tous autres Cenſeurs,
Vous allez réformer les neuf ſavantes Sœurs?
Vous avez, ſur ce point, liberté toute entière?
Voilà de quoi fronder, & belle eſt la matière!
Le beau champ à courir! Car, ſoit dit entre nous,
Tout, dans le docte Empire, eſt ſans deſſus deſſous.
Le Spectateur va-t-il à quelque Tragédie:
Il y rit. Paſſe-t-il à quelque Comédie:
Il y pleure. Ajoûtez cent mille autres travers,
Qui mettent, chaque jour, la Raiſon à l'envers.
Tirez, morbleu, tirez ſur tous les ridicules;
Faites-leur avaler ces amères pilulles,
Que l'on nomme Brocards, Épigrammes, Bons-mots,
Et purgez l'univers des ſottes & des ſots.
J'aime à les voir dauber.

ÉSOPE.

La ſottiſe eſt riſible:
Ce n'eſt jamais qu'aux ſots qu'elle devient nuiſible;
Mais d'un vice odieux un mortel infecté,
Porte le mauvais air dans la Société.

Rions du ridicule, & pleurons sur le vice.
Je croirois donc, Monsieur, rendre un plus grand service,
( Si pour en rendre ici j'étois assez heureux, )
En frondant les abus communs & dangereux,
Qu'en faisant remarquer de légères folies,
Par qui les bonnes mœurs ne sont point avilies:
Il est moins glorieux de se voir le vainqueur
Des défauts de l'esprit, que des vices du cœur.

VALERE.

Fort bien. Oh çà! je vois que vous êtes un homme
De grand sens, de bon goût; c'est pourquoi je vous somme,
En qualité d'ami, de dire désormais
Votre avis sur mes vers, & ne flattez jamais.
Vous paroissez surpris d'entendre ce langage:
Un homme tel que moi faiseur de Vers! je gage
Que de me voir Auteur vous êtes étonné?
A ma taille, à mon air, l'auriez-vous deviné?
Non; je m'en doute bien, je suis un phénomène;
Un Poëte vulgaire autrement se démène:
Il est gauche, il est lourd, il se présente mal;
Tant en gros qu'en détail, c'est un franc animal.
Son air gai n'est jamais qu'un agrément postiche.
Accroché par la Rime, ou bien par l'Hémistiche,
Il ne donne le jour à ses productions,
Qu'au milieu des douleurs & des contorsions.
Ce qu'il arrache, enfin, au travail, aux grimaces,
Je l'obtiens des Plaisirs, des Jeux, des Ris, des Graces;
Et par de jolis vers, fruits de ma belle humeur,
J'enrichis le Public, & jamais l'Imprimeur.

ÉSOPE.

Et dans quel genre encor s'exerce votre Muse?

VALERE.

Elle choisit toujours un sujet qui l'amuse.
Quand on voit le grand monde, on est bientôt instruit
Des plaisans incidens que le hazard produit.
Dès qu'une nouveauté s'empare de la ville,
Je mets en jeu le Conte, ou bien le Vaudeville;
Je saisis l'Anecdote encor dans le berceau,
Je la brode, la rime, & j'en fais un morceau
Qui circule, qui prend, & que chacun s'arrache;
Malgré moi, le génie y pose mon attache.
J'aime quand le sujet est tant soit peu gaillard,
Et lorsque la pudeur joue... à Colin-maillard;
J'ai toujours, au besoin, la phrase générale,
Et je place à propos deux couches de morale.
La peste! je sais trop qu'il faut...

ÉSOPE.

Contes en l'air.
La morale est obscure, & l'équivoque est clair.
Croyez-moi, choisissez, si vous voulez écrire,
Un genre plus louable, & qui vous fasse lire.

VALERE.

Par une fine gaze, on remédie à tout.

ÉSOPE.

J'ai le foible, Monsieur, d'être d'un autre goût.
A quoi bon votre gaze? il faudroit mieux, je pense,
De toute draperie épargner la dépense,
En prenant des sujets qui pussent s'en passer,
Et laissant à l'écart ceux qui peuvent blesser.

VALERE.

Vous êtes ennemi du galant badinage;
Cet article, en effet, ne sied bien qu'à mon âge:

Mais au vôtre, l'on eſt cauſtique & ſérieux ;
Cherchons donc un morceau qui vous conviendra mieux.
*( Il tire un papier. )*

ÉSOPE.

Et c'eſt ?

VALERE.

Une Épigramme. Eh bien ! je vous attrappe ;
Vous allez, j'en ſuis ſûr, mon cher, mordre à la grappe.

ÉSOPE.

Écoutez, c'eſt ſelon ; il eſt de ces morceaux
Dont on doit faire cas, quand ils ſont généraux.

VALERE.

Généraux ? Eh fi donc ! de pareilles critiques
N'auroient nul ſel. Qui dit Vers épigrammatiques,
Dit aſſez clairement, qu'il faut que chaque trait
Déſigne le faquin dont on fait le portrait.

ÉSOPE.

La critique, ſi-tôt qu'on la rend perſonnelle,
Ceſſe d'être inſtructive, & devient criminelle.
Mais il eſt bon, Monſieur, que je ſois éclairci....

VALERE.

Motus ! c'eſt contre un Grand que j'ai fait celle-ci.

ÉSOPE.

Contre un Grand !... Vous jouez, par cette folle audace,
A vous perdre, Monſieur, ſans orner le Parnaſſe.
J'ai toujours entendu qu'un Auteur circonſpect
Doit porter dans ſes vers un ſincère reſpect
Aux Dieux, aux Rois, aux Grands, aux Belles, à lui-même.

VALERE.

Maxime de poltron.

ÉSOPE.

Chacun a ſon ſyſtême.

VALERE.

Mais le vôtre eſt mauvais, mon cher, & très-mauvais:
Et vous n'irez pas loin.

ÉSOPE.

Je ne ſais où je vais;
Car tout homme, ici-bas, ſur ſon ſort ne voit goutte:
Mais je crains moins que vous de broncher ſur la route.
Sans la Raiſon, Monſieur, loin de nous éclairer,
L'eſprit le plus brillant ſert à nous égarer.
Ne vaudroit-il pas mieux avoir moins de génie?...

VALERE.

J'allois faire du vôtre une eſtime infinie;
Mais, parbleu, j'en rabats quinze & biſque.

ÉSOPE.

Fort bien;
Vous pouvez tout m'ôter ſans que j'y perde rien.
Mais auriez-vous le tems d'écouter une Fable?

VALERE.

Oui-dà; c'eſt Vers pour Vers, & le troc eſt faiſable.

ÉSOPE.

Vous n'y trouverez point de ces termes gaillards,
Dont vous enjolivez vos Contes égrillards;
Ni de ces traits mordans que, dans votre critique,
Un eſprit médiſant donne pour ſel attique;
Mais vous y trouverez, j'oſe au moins m'en flatter,
Un vrai dont le piquant inſtruit ſans inſulter.

## *L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE.*

DÈs le matin, ſur une Roſe
Brillante, fraîchement écloſe,
Ornement de la terre, & vrai préſent du ciel,
Dame Abeille trouva Demoiſelle Araignée:
Notre Ouvrière en fil ne fut point épargnée
Par la Fabricante de miel.
De quel droit oſes-tu te loger ſur mes terres,
Dit l'Abeille en courroux? Ton ſouffle empoiſonné
Souille l'émail de nos Parterres,
Et de nos fleurs, par toi, le teint eſt profané...
Je te trouve plaiſante! Eſt-ce là ton affaire?
Toi-même, en ce Jardin, dis-moi, que viens-tu faire?
Répondit fièrement l'Inſecte venimeux;
Eſt-ce pour toi ſeule que Flore
A pris ſoin de les faire éclore,
Ces fleurs? Et ton mérite eſt-il donc ſi fameux,
Qu'il doive m'éloigner... Je t'entends, dit l'Abeille,
Sur le Lys éclatant, ſur la Roſe vermeille,
Tu prétends, à ce que je voi,
Avoir le même droit que moi.
Fais-en donc un meilleur uſage,
Ou je te chaſſe avec raiſon.

La fleur produit le miel dans la bouche du Sage;
Mais dans celle du Fou, ſon ſuc eſt un poiſon.
L'Art de la Poëſie eſt un Art admirable,
Et qui peut réunir l'utile & l'agréable.
Mais vous le profanez, & cette belle fleur,
Dont on vante en tous lieux le parfum, la couleur,

Devient, entre vos mains, une plante funeſte,
Et ſa flatteuſe odeur, un poiſon qu'on déteſte.

VALERE.

Ce morceau-là, vraiment, eſt travaillé, poli,
Et j'y vois de quoi faire un Conte fort joli;
Mais il eſt ſérieux & froid juſqu'à la glace :
Je le réchaufferois, mon cher, à votre place.
On devient inſipide avec trop de raiſon :
Notre eſprit eſt ſi ſot quand il eſt en priſon !

ÉSOPE.

Oui; mais lorſqu'il eſt libre, il n'a qu'un pas à faire
Pour être libertin.

VALERE.

Oh! c'eſt une autre affaire.
Je n'approuve pas, moi, qu'il ſoit un libertin;
Je le veux ſeulement badin, vif & mutin.
Il eſt certains détours, pour cela, qu'il faut prendre :
Vous ignorez cet art, & je veux vous l'apprendre.
Venez me voir. Adieu; je m'enfuis promptement,
Car je ſens que le froid me gagne en ce moment.

( *Valere ſort, en chantant :* Revenez, revenez, liberté charmante. )

ÉSOPE.

Je lui pardonnerois ſa folle étourderie,
S'il avoit plus de mœurs, & moins d'effronterie.

## SCENE DERNIERE.

### APOLLON, ÉSOPE, LA RAISON, LA RIME.

APOLLON, *s'adreſſant à la Raiſon & à la Rime.*

NE parlons plus de rien ; les éclairciſſemens
Sont trop ſouvent l'écueil des raccommodemens :
Ne ſongez déſormais qu'à vivre bien enſemble.

( *A Éſope.* )

Que ne te dois-je pas ! C'eſt toi qui les raſſemble,
Cher Éſope !

ÉSOPE.

Ah ! Seigneur, l'honneur vous en eſt dû.
Sans votre auguſte appui, m'auroit-on entendu ?

LA RIME, *à la Raiſon.*

Ainſi, vous ſongerez à devenir aimable ?

LA RAISON, *à la Rime.*

Et vous me promettez d'être plus raiſonnable ?

ÉSOPE.

La Raiſon doit aimer tout ce qui peut l'orner,
Et la Rime a beſoin d'apprendre à raiſonner.

LA RIME, *embrassant la Raison.*

Dans cet embrassement, dont la douceur nous lie,
Étouffons votre flegme, ainsi que ma folie.

LA RAISON.

J'y consens; & les Jeux, que j'avois exilés,
Par mon ordre, en ces lieux, vont être rappellés.

LA RIME.

A ce cadeau, je vois que vous êtes changée;
Car la Danse, par vous, étoit fort négligée.

APOLLON.

Les plaisirs & les jeux sont ici de saison,
Quand on y voit la Rime unie à la Raison.

*FIN.*

# *DIVERTISSEMENT.*

## AIR.

SANS la Raiſon,
Sans cette agréable maitreſſe,
La plus douce allégreſſe
N'eſt qu'une fatale ivreſſe ;
Et le moindre chagrin, un funeſte poiſon.
Mais loin d'ici la Raiſon qui nous gêne
Dans nos plus innocens deſirs ;
Elle doit être la Reine,
Et non le Tyran des plaiſirs.

## *VAUDEVILLE.*

I.

Il eſt une aimable Folie
Qu'on peut écouter,
Par qui la Sageſſe embellie
Se fait mieux goûter.
Malheur à qui nous fait un crime
D'un Madrigal, d'une Chanſon:
Celui qui dédaigne la Rime,
Ne connoît guères la Raiſon.

II.

Lucile aimoit le jeune Alcandre,
Plumet indigent:
On la marie au vieux Nicandre;
Pourquoi? Pour l'argent.
Pour l'épouſe, quel voiſinage!
Pour l'époux, quelle liaiſon!
Ils vont s'accorder en ménage,
Comme la Rime & la Raiſon.

III.

Par une triſte deſtinée,
Deux cœurs amoureux,
A peine unis par l'hyménée,
Ceſſent d'être heureux:

C'eſt que, ne rimant plus enſemble,
Deux époux ſont comme en priſon,
Lorſque le nœud qui les raſſemble
N'eſt formé que par la Raiſon.

IV.

Ah! morbleu, la ſotte manie
Que celle des Vers!
Elle met, en cérémonie,
La tête à l'envers.
De l'art d'écrire à l'art de boire,
Eſt-il quelque comparaiſon?
Quand je dis: Verſe à moi, Grégoire,
J'unis la Rime & la Raiſon.

V.

Un jour le ruſé Timarette
Sut, pour un bouquet,
Attirer l'innocente Annette
Au fond d'un boſquet.
J'ignore tout ce qu'ils ſe dirent;
Mais, malgré cette trahiſon,
Je ſoupçonne qu'ils s'entendirent
Mieux que la Rime & la Raiſon.

VI.

Je ris quand je vois une mère,
Dans un jeune cœur,

Oppoſer la ſageſſe amère
A mon air vainqueur.
Eh! ſongez, mères de famille,
Songez qu'il eſt une ſaiſon
Où le cœur d'une pauvre fille
N'entend ni Rime ni Raiſon.

VII.

Pour inſpirer de bons Ouvrages,
Sages Spectateurs,
Encouragez par vos ſuffrages
Nos jeunes Auteurs.
Celui qui par ma voix s'exprime,
Du Public attend ſa leçon;
C'eſt nous qui vous donnons la Rime,
Mais vous nous donnez la Raiſon.

*Fin du Divertiſſement.*

# RÉPONSE
## DE
# MONSIEUR PESSELIER,
## A l'Auteur de la Lettre du POUR & CONTRE,
## *Sur la Comédie d'ÉSOPE AU PARNASSE.*

MONSIEUR,

JE ne méritois point la peine que vous avez prise d'extraire ma Pièce avec attention, & la bonté que vous avez eu de m'en faire remarquer les défauts, si je ne vous en faisois aujourd'hui mes sincères remercimens. J'étois déjà disposé à vous écouter comme Homme de Lettres : le titre d'*Ami* que vous voulez bien prendre avec moi, & que je voudrois pouvoir mériter, augmente encore ma confiance & ma docilité. Permettez néanmoins que je vous fasse quelques observations ; je vous supplie de les envisager moins comme une justification dans les formes des endroits que vous critiquez, que comme des éclaircissemens qui pourront les faire trouver plus supportables.

Je vous avouerai d'abord mon erreur, au sujet du titre de la Pièce ; j'ai cru l'avoir rempli. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'autres choses à dire, pour la Réforme du *Parnasse*, mais toutes n'auroient pas été *théâtrales*. Je doute, par exemple, que les *Arts* & les *Sciences*, (j'entends, comme vous, ceux qui les professent & qui les cultivent ;) je doute, dis-je, que de pareils objets eussent pu figurer agréablement sur la Scène ; les Personnages que vous m'indiquez auroient, peut-être, fourni d'excellens Dialogues ; mais auroient-ils produit des Scènes intéressantes pour tout le monde ? D'ailleurs, daignez faire attention, Monsieur, que je n'ai saisi que le côté *Moral* du *Parnasse*, & que je n'ai point eu en vûe le côté *Littéraire*. Plusieurs personnes croyoient que ma Pièce seroit une censure des Ouvrages du tems ; la matière eût fourni suffisamment, & j'y aurois gagné, en un sens : mais, toutes réflexions faites, j'ai cru que l'on me sauroit bon gré de m'attacher à la critique des mœurs, préférablement à celle des Ouvrages d'esprit, par la raison qu'Ésope dit lui-même au petit-Maître Auteur ;

Qu'il est moins glorieux de se voir le vainqueur
Des défauts de l'*Esprit*, que des vices du *Cœur*.

J'ai senti comme vous, Monsieur, les inconvéniens de l'allégorie que j'ai employée pour lier, en quelque façon, les Scènes de ma Pièce ; mais je vous avoue que mon imagination ne m'ayant malheureusement rien fourni de mieux, j'ai cru devoir en faire usage, plutôt que d'offrir au Public des Scènes absolument détachées, une Pièce sans *Dénouement* : car, à tout prendre, on peut donner ce nom à la réconciliation de la *Rime* & de la *Raison*.

Je ne passerai pas si facilement condamnation sur la

Scène de la jeune Veuve ; pardonnez-moi, Monsieur, cette petite résistance, ne fût-ce qu'en faveur de ce Sexe aimable, qu'à mon âge (comme vous le dites fort bien) on ménage avec une attention toute particulière. Eh! quel est le tems où l'on ne cherche point à le mettre dans son parti ? Cette Scène est du ressort d'*Ésope au Parnasse*, dans un siècle

Où le Sexe, au Parnasse, a fourni des *Saphos*;

Je me félicite d'avoir su intéresser pour quelque chose les Dames, à une Pièce dont le titre seul pouvoit les rebuter.

A l'égard de la Scène de *Trotenville*, à l'exception de la tirade que vous adoptez vous-même, elle n'a jamais été de mon goût. Je l'aurois traitée plus noblement, s'il n'eût fallu jetter du Comique dans une Pièce déjà trop sérieuse par elle-même. J'étois, d'ailleurs, obligé d'obéir aux circonstances. Ma Pièce a été jouée dans une saison qui exigeoit certains ménagemens pour les Acteurs que j'avois à placer. J'en perdois un excellent dans son genre, sans la Scène de *Trotenville*, le seul Rôle qui pût lui convenir. Il faut économiser dans un tems d'adversité.

Je dirois les mêmes choses en faveur de la Scène du *Libraire*, si je pouvois convenir qu'elle ait été capable de faire tort à la Pièce, avec le *tour ingénieux* que vous voulez bien lui prêter.

La Scène du jeune homme qui demande de l'esprit, entroit naturellement dans le plan moral que je m'étois tracé, puisque de votre aveu, Monsieur, *elle amène l'occasion d'établir la prééminence que le* Cœur *a sur l'*Esprit.

Au surplus, Monsieur, sans adopter dans toute leur étendue les éloges dont vous honorez ce petit Ouvrage, je souscris avec plaisir à la critique que vous en faites, loin de la trouver trop sévère. Je n'ai à me plaindre, que de n'être point en état de faire oublier, par de meilleurs Écrits, les fautes que vous me reprochez avec autant de justesse que d'indulgence. C'est en m'efforçant de mettre vos conseils à profit, que je veux prouver combien j'en suis reconnoissant. Mais comme vous m'avez obligé publiquement, permettez que votre Feuille instruise le Public de ma sincère reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être très-sincèrement,

MONSIEUR,

Votre, &c.

# RÉPONSE
## *DE L'AUTEUR*
## D'ÉSOPE AU PARNASSE,

*A la Lettre que Madame la Marquiſe Du *** a écrite au ſujet de cette Pièce, à une de ſes Amies.*

MADAME,

QUE je ſais bon gré à votre Amie, de la petite infidélité qu'elle vous a faite, en publiant votre Lettre, puiſqu'elle m'a procuré le plaiſir de la lire, & d'en profiter.

Vous avez pu juger, Madame, par la troiſième Scène de cette Pièce, combien je fais cas du ſuffrage & de la cenſure de votre Sexe. En effet,

« Quelle eſt de chaque Auteur la principale affaire ?
» De vous faire approuver les fruits de leurs travaux.
» C'eſt vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux ».

Je vous avoue néanmoins que votre Lettre m'a embarraſſé. Vous m'avez paru d'abord décidée contre la Pièce : mais ce n'étoit point ſans quelque retour en ma faveur, puiſque je vous ai vu enſuite prodiguer à l'Ouvrage & à l'Auteur, des éloges qu'ils ne méritent ni l'un ni l'autre.

Vous ne trouvez point assez de *Comique* dans *Ésope au Parnasse*. Disons mieux ; vous n'en trouvez point du tout. J'avoue qu'il n'offre point celui des situations, ni celui des plaisanteries qui font rire par éclats ; mais ce *Comique* est-il le seul qui soit de mise ? Celui qui fait rire l'esprit, n'est-il pas, à beaucoup d'égards, préférable à l'autre ?

Je ne croirai jamais, Madame, que vous ayez pu vous étonner un seul instant du Personnage d'*Ésope* débitant des *Fables* sur le Théâtre François. Pouvoit-il y faire autre chose ? & n'étois-je pas suffisamment autorisé par l'exemple d'*Ésope à la Ville* & d'*Ésope à la Cour*, de M. Boursault, que j'aurois voulu pouvoir imiter en tout, comme je le témoigne moi-même par ces Vers de la première Scène ?

Je recevois alors d'un plus heureux génie,
Des secours que le ciel aujourd'hui me dénie.

Un jeune homme ( Éraste ) sans monde, sans expérience, qui croit les Vers indispensables pour les Amans, n'étoit-il pas du ressort d'*Ésope au Parnasse* ? Et puis-je me repentir d'y avoir fait entrer une Scène qui a principalement fait envisager en moi les bons *sentimens* que vous daignez, Madame, y remarquer ? J'ai cru m'appercevoir, d'ailleurs, que cette Scène intéressoit également l'un & l'autre Sexe ; serez-vous la seule personne qui la désapprouve ? Eh ! si quelqu'un avoit à la critiquer, falloit-il que ce fût une Dame ! La Fable *du Pigeon* décide le contraire.

Enfin, Madame, vous refusez impitoyablement à ma Pièce le titre de *Comédie*. Je ne chicanerai point sur les termes : nommez-la comme il vous plaira, pourvu qu'elle ait le bonheur de vous plaire, & que le Public veuille bien lui accorder ses suffrages. On m'a fait la même objection lors de l'*École du Tems* *. J'y ai

* *Voyez la Lettre critique & ma Réponse, dans la deuxième Édition de cette Pièce.*

répondu de mon mieux, d'après *M. de Boissy*, que vous louez, Madame, avec tant de raison. Il a essuyé le même reproche sur ses Pièces épisodiques, auxquelles il a cru pouvoir donner le titre de *Comédies*. Je n'ai donc rien innové en ce genre.

Je reconnois, avec vous, que ce n'est pas le meilleur, à beaucoup près. Je conviens aussi, du fond du cœur, que je ne possède point les talens aimables & brillans qui ont fait réussir *M. de Boissy*; mais remarquez, s'il vous plaît, Madame, que les *Anecdotes* dont cet ingénieux Auteur a si bien su faire usage dans ses Pièces *Épisodi-Allégoriques*, (comme vous les nommez) en ont rendu la réussite encore plus éclatante; j'ai suivi d'autres idées. Mon plan n'étant que de saisir le côté *Moral* du Parnasse, je me suis abstenu des Scènes que l'on nomme *Vaudevilles*, & qui jettent dans ces sortes de Pièces, cette vivacité, cet enjoûment, que vous desirez dans la mienne.

Vous observez judicieusement, Madame, que ce mauvais genre de *Comédies* (passez-moi le dernier mot) a été imaginé par la paresse & par l'indigence des Auteurs. Voilà mon portrait en deux mots, &, peut-être aussi, mon apologie. Oui, Madame, je suis cet Auteur *Paresseux*, que les difficultés d'une intrigue ont souvent rebuté. Je suis cet Auteur *Indigent*, qui, manquant de ressource, se sauve comme il peut. Ajoûtez à cela un peu de prudence, qui m'a retenu jusqu'à présent dans une sphère plus commode & plus convenable à la portée de mon imagination. Il faut savoir essayer son vol, & ne pas le mesurer toujours à son ambition.

Au surplus, savez-vous bien, Madame, que, sur votre parole, on va me prendre pour un *Novateur*, qui veut anéantir le goût de la *bonne Comédie*; &, en vérité, c'est, en tout sens, me rendre un fort mauvais office. D'un côté, le Rôle que vous me prêtez n'est point dans mon sentiment; & de l'autre, il faudroit un meilleur Acteur que moi pour faire valoir un si mauvais Personnage. Trouvez bon, que je me renferme dans ce qui

me regarde, sans jamais oser lever sur la Scène l'étendard de la sédition.

J'aurois mieux aimé, à vous dire le vrai, que votre attention pour moi se fût tournée du côté des fautes de détail, que vous avez, dites-vous, remarquées dans ma Pièce. Permettez que je vous dise qu'il y a de votre part un peu de cruauté, de ne me point indiquer les *Pensées fausses* qui sont dans *Ésope au Parnasse :* vous m'abandonnez précisément où votre secours me seroit le plus essentiel. Mais je vous dois toujours beaucoup, puisque vous avez la bonté de me rendre justice sur le seul point dont je sois jaloux. Ce sont les *sentimens :* c'est la seule espèce de louanges que j'ai toujours ambitionnée.

L'indulgence que vous avez pour la foiblesse de mon âge & de mes talens, vous en fait concevoir une idée que je voudrois pouvoir réaliser un jour. A tout hazard, j'accepte l'augure ; puisse-t-il s'accomplir! Vous, Madame, soyez la Muse à qui j'aurai dû une si bonne inspiration!

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

# L'ABUS
## DES
# TALENS,
## COMÉDIE
*En un Acte, en Prose.*

# AVERTISSEMENT.

*ON a loué dans cette Pièce les intentions de l'Auteur ; mais l'Ouvrage ayant paru trop ſérieux pour une petite Comédie, celle-ci n'a pu être repréſentée : on n'a pas cru que ce fût une raiſon de la ſupprimer entièrement, dans un ſiècle où l'abus des talens de l'eſprit n'eſt malheureuſement que trop commun.*

# *ACTEURS.*

ÉMILIE, jeune Veuve.

MONCADE, } Amans d'Émilie.
ALCIPE, }

NÉRINE, Suivante d'Émilie.

PASQUIN, Valet de Moncade.

*La Scène eſt chez Émilie.*

# L'ABUS
## DES
# TALENS,
## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

ALCIPE, NÉRINE.

ALCIPE.

OUI, Nérine, c'en eſt fait ; j'ai pris mon parti ; je me retire.

NÉRINE.

Quoi ! ſans avoir encore parlé de votre amour ! Y penſez-vous, Monſieur ? Eh ! que dira-t-on de vous & de moi ? de vous, en voyant que vous quittez la partie ; de moi, ſachant que j'aurois pu vous en empêcher ?

ALCIPE.

Eh ! de quelle façon, Nérine ? Émilie n'eſt-elle pas déterminée à préférer mon rival ?

NÉRINE.

Ma Maitreſſe eſt veuve ; vous êtes libre ; vous l'aimez : votre âge, votre naiſſance, votre bien lui conviennent. Il faut que cette affaire-là ſe faſſe, ou je renonce à en faire jamais de bonnes.

ALCIPE.

Je te ſuis obligé de ton zèle, quoiqu'il me devienne inutile.

NÉRINE.

Il ne le ſera pas.

ALCIPE.

Moncade l'emportera. On ne le voit point ici depuis quelques jours ; Émilie s'en attriſte. Il reparoîtra ; ſon retour remettra la joie dans le cœur de ta Maitreſſe, & leur union ne tardera point à ſe terminer.

NÉRINE.

Il eſt vrai que la prévention d'Émilie pour ce jeune homme-là, a quelque choſe de ſurprenant.

ALCIPE.

Pourquoi donc ? elle n'a rien qui m'étonne. Moncade a de l'eſprit, des talens, de la figure ; il eſt aimable, en un mot, & fait pour être aimé.

NÉRINE.

Son éloge eſt plaiſant dans votre bouche !

ALCIPE.

Je ne me dissimule point qu'il est né pour plaire. C'est un de nos Poëtes les plus agréables ; & sa Prose est telle, qu'elle ne déshonore point les Vers qu'il publie : il a l'air aisé, le ton du monde ; en faut-il davantage pour réussir ?

NÉRINE.

Je conviens avec vous qu'il est d'un extérieur séduisant ; mais le cœur est plus essentiel. Que savez-vous du sien ? Il a beaucoup d'esprit ; ses talens sont décidés, sont connus, je l'avoue ; mais quel usage fait-il de tout cela ? On raconte là-dessus d'étranges choses ; & cette partie de sa renommée n'est pas celle qui lui fait le plus d'honneur.

ALCIPE.

On est sujet, à son âge, à donner dans bien des égaremens : les talens même y contribuent ; & rien n'est si commun, quand on est jeune, que d'abuser des meilleures choses ; mais c'est aussi l'âge que l'on excuse le plus volontiers.

NÉRINE.

Vous avez beau dire, il faut que ma Maitresse soit ensorcelée ; Moncade ne lui convient en aucune façon : il n'a point d'état, il ne veut point en prendre. Qu'est-il dans le monde ? que sera-t-elle en l'épousant ?

ALCIPE.

Heureuse, à ce qu'elle imagine ; &, dans ces sortes de cas, l'imagination n'a pas de peine à nous déterminer. Va, crois-moi, Moncade amoureux d'Émilie, &

sûr d'être aimé d'elle, n'a pas besoin d'autre appui. La plupart des sociétés se soucient peu qu'on les instruise, elles veulent être amusées : Moncade ne cherche qu'à leur plaire, il réussit ; son succès est dans les règles. Nous autres gens obscurs, que l'on appelle Philosophes, ou, pour mieux dire, nous autres hommes singuliers, qui sommes assez sots pour nous en tenir au bon sens, aux bonnes mœurs, à la droite raison, qu'attendons-nous? de l'estime : on nous en accorde ; nous n'avons rien à prétendre au-delà. Nous ennuyons : c'est notre faute, on nous en punit ; nous n'avons rien à répliquer. Je me le suis dit très-sérieusement à moi-même; & je laisse auprès d'Émilie quelqu'un qui lui convient beaucoup mieux que moi.

NÉRINE.

Mais ce départ est un peu brusque, ne vous déplaise. Ne verrez-vous point Émilie, ne fût-ce que pour faire vos adieux?

ALCIPE.

Les voici.

NÉRINE.

Dans une lettre! & quelle lettre encore! quel papier! sans dessins, sans enluminures! Ah! Monsieur, vous traitez la mode bien cavalièrement, & vous êtes bien grand pour le siècle des colifichets.

ALCIPE.

Dis celui des agrémens ; mais j'ai le malheur de les prendre pour des extravagances. Pour mettre ici des bornes à la mienne, je prends congé d'Émilie, & j'ai résolu....

NÉRINE.

NÉRINE.

Et moi, je veux que vous demeuriez ; j'ai quelque eſpérance de révolution. Au fond, ma Maitreſſe eſt raiſonnable ; elle n'aime Moncade que parce qu'elle le croit digne d'eſtime : on en publie des choſes très-différentes ; il n'eſt queſtion que de le faire voir méſeſtimable, il ceſſera d'être aimé. Prenez patience encore quelque tems ; ce qui n'eſt qu'une illuſion ne ſauroit toujours durer.

ALCIPE.

Je demeure donc, puiſque tu le veux ; je ne déſeſpère point, en effet, qu'Émilie ne ſe déſabuſe. Peut-être même y contribuerois-je efficacement, ſi Moncade n'étoit point mon rival ; mais dans la poſition où je me trouve vis-à-vis de lui, ſi je ne l'excuſe point, je dois être, du moins, le dernier à l'accuſer.

NÉRINE.

Voici ſon domeſtique ; il m'aime aſſez pour nous donner bien des éclairciſſemens. Reprenez votre billet, & retirez-vous.

ALCIPE.

Adieu donc : je retarde encore mon départ, puiſque tu le veux.

## SCENE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

BON JOUR, Nérine ; bon jour, ma chère enfant...

NÉRINE.

Bon jour, Pasquin, bon jour.

PASQUIN.

Il me semble, ma reine, qu'il n'y a guères moins d'un siècle que nous ne nous sommes vus ; qu'en pensez-vous ?

NÉRINE.

Que Mons Pasquin calcule obligeamment : car, si j'ai bonne mémoire, il n'y a pas, au plus, quatre jours qu'il est venu me faire à-peu-près le même compliment.

PASQUIN.

Ma foi, c'est que, lorsqu'on aime bien, l'absence est un mal toujours trop long en général, & la tienne en particulier est diablement difficile à supporter.

NÉRINE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Comment donc ?

NÉRINE.

Je te crois sur ta parole, n'es-tu pas content ?

PASQUIN.

Vaille que vaille ; je doute que tu puſſes rencontrer mieux que moi. Mon Maître épouſe ta Maitreſſe ; &, dans l'ordre, il convient que nous ſuivions leur exemple.

NÉRINE.

Rien n'eſt mieux arrangé. Mais, à propos de ton Maître, c'eſt lui, ce me ſemble, qui n'eſt pas venu depuis long-tems.

PASQUIN.

Que dis-tu ? je l'accompagnois il y a quatre jours.

NÉRINE.

N'importe. Je calcule à préſent au nom d'Émilie ; ſon cœur n'a pas trouvé ſon compte à cet éloignement.

PASQUIN.

Que veux-tu ? les gens d'un certain mérite ſont obligés de circuler dans le monde ; il ne leur eſt guères permis de demeurer en place. Le cœur n'a point de part à tout cela, l'eſprit ſeul en eſt la cauſe : on en a, il prend ; les cercles ſe le diſputent, on ne ſait auquel entendre ; & c'eſt un perſonnage fort embarraſſant. Voilà celui de Moncade ; les femmes ſe l'arrachent : Orphiſe le deſire ; Hortenſe le regrette ; ta Maitreſſe ſeule a trouvé le ſecret de ſe l'attacher tout de bon.

NÉRINE.

Pourquoi donc eſt-il pluſieurs jours ſans la voir, ſans lui écrire, & cela, ſur le point de l'épouſer ?

PASQUIN, *embarraſſé.*

(*A part.*) Dirai-je ce dont eſt queſtion?.... Non. (*Haut.*) Je t'en ai dit les raiſons.

NÉRINE, *finement.*

Hom!... j'ai quelque ſoupçon que tu caches les véritables.

PASQUIN.

Quelle idée!

NÉRINE, *froidement.*

A la bonne heure.

PASQUIN.

Mais, ſi réellement notre petite abſence eſt un ſecret, dois-je te le révéler?

NÉRINE.

Rien ne ſeroit plus injuſte que de l'exiger. Adieu, Monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Où vas-tu donc?... Nous avons quelque choſe à régler enſemble... Tu ſais combien je t'aime; ignorerai-je encore long-tems ſi je puis compter ſur toi?

NÉRINE.

Si c'eſt un ſecret, dois-je te le dire?

PASQUIN.

Ah! friponne, je t'entends. Quel eſt ſur nous le pouvoir des femmes! celle-ci me feroit, je crois, déclarer toute une conjuration.

NÉRINE.

Allons, finis.

PASQUIN.

Je te dirai donc...

NÉRINE.

Achève...

PASQUIN.

Non pas, de par tous les diables; je crains trop...

NÉRINE.

Adieu donc.

PASQUIN.

Attends... Promets, du moins, de me dédommager.

NÉRINE.

Finis, ou je te quitte.

PASQUIN.

Eh bien donc! mon Maître...

NÉRINE.

Après...

PASQUIN.

S'eſt battu.

NÉRINE.

Que dis-tu là?

PASQUIN.

Et même il a reçu dans le bras une légère bleſſure.

NÉRINE.

Sais-tu pour quel ſujet?

PASQUIN.

Non pas autrement.

NÉRINE.

N'étois-tu pas témoin ?...

PASQUIN.

Je ne fers jamais de fecond ; je ne me bats que pour mon compte.

NÉRINE.

Le poltron !... Mais, encore, comment la chofe eft-elle arrivée ?...

PASQUIN.

C'eft, je penfe, à l'occafion de quelques Vers de je ne fais quelle chanfon, dont il ne favoit pas bien l'air, ou dont les paroles ont déplu : en un mot, il y a de la Poéfie dans cette affaire-là.

NÉRINE.

Ton Maître s'en fait là de belles !

PASQUIN.

Entre nous, il eft un peu malin ; & je crains quelquefois que cela ne me porte malheur par contre-coup.

NÉRINE.

Écoute ! on trembleroit à moins... (*A part.*) Chut ! nous pourrons faire ufage de tout ceci.

PASQUIN.

Il vient encore, tout récemment, de faire imprimer je ne fais quelle diable d'hiftoire, qui eft drôle, mais qui ne dit rien de bon.

NÉRINE.

Oui-dà !

PASQUIN.

Mais je dois parler à ta Maitreſſe de la part de Moncade : eſt-elle viſible ?

NÉRINE.

La voici.

## SCENE III.

ÉMILIE, NÉRINE, PASQUIN.

ÉMILIE, *qui entre en rêvant.*

L'ABSENCE de Moncade commence à m'inquiéter : elle n'eſt pas naturelle, après l'aſſiduité qu'il a témoignée ; & je veux abſolument... Mais, que vois-je ? c'eſt Paſquin...

PASQUIN.

Oui, Madame ; à votre très-humble ſervice.

ÉMILIE.

Et ton Maître ?

PASQUIN.

Il compte avoir aujourd'hui, Madame, l'honneur de vous faire ſa cour, & je venois ſavoir...

ÉMILIE.

Dis-lui que je l'attends.

PASQUIN.

Je cours le lui annoncer. Adieu, Nérine. (*Bas.*) Garde-toi bien de rien dire.

NÉRINE.

Tu as bien parlé, toi.

PASQUIN, *en sortant.*

Ah ! la chienne !

## SCENE IV.

ÉMILIE, NÉRINE.

ÉMILIE.

QUEL eſt donc ce myſtère ?

NÉRINE.

Ce n'eſt preſque rien, Madame.

ÉMILIE.

Je t'ordonne de t'expliquer. Seroit-il arrivé quelque choſe à Moncade ?

NÉRINE.

Eh bien ! Madame, il eſt vrai ; mais raſſurez-vous, c'eſt une bagatelle ; Moncade s'eſt battu...

ÉMILIE.

Qu'entends-je ?

NÉRINE.

Rien n'eſt plus certain : il a même été bleſſé, mais légèrement.

ÉMILIE.

J'avois un preſſentiment de ce qui m'arrive aujourd'hui, je m'inquiétois avec raiſon de ſon abſence. Mais dit-on pour quel ſujet?...

NÉRINE.

Pour deux choſes, Madame; l'une vraie, l'autre fauſſe : on aura ſoin de vous taire l'une, & de vous dire l'autre.

ÉMILIE.

Comment?

NÉRINE.

Oui, Moncade ne manquera pas de vous prétexter une affaire d'honneur; & le fait eſt, qu'il eſt queſtion d'une choſe qui ne lui en fait guères, puiſqu'il s'eſt battu pour un méchant Vaudeville qu'il s'eſt aviſé de faire contre une femme de qualité, dont le mari partage l'aventure; & ce mari-là n'eſt pas de bonne compoſition, il entend mal la plaiſanterie. Il a rencontré Moncade, & s'eſt mis en devoir de lui répondre ſur un autre air; heureuſement pour ce duo, que des tiers ſont ſurvenus, qui ont rompu la meſure, & fini la chanſon.

ÉMILIE.

Ah! Nérine, eſt-il poſſible? Quoi! Moncade ſeroit Auteur!... on s'eſt mépris.

NÉRINE.

Fort bien!... Ah! ma chère Maitreſſe, ſerez-vous

toujours auſſi prévenue en faveur d'un homme que tout Paris dit n'avoir des talens que pour en abuſer ?

ÉMILIE.

C'eſt que tout Paris lui porte envie ; c'eſt le ſort d'un mérite éclatant & diſtingué, de faire autant de jaloux qu'il devroit avoir d'admirateurs : on ne peut l'égaler, on veut le noircir & le dégrader.

NÉRINE.

Mais, Madame, Oronte a des talens, auſſi décidés, auſſi connus que ceux de Moncade... Tout le monde l'eſtime ; ſon eſprit lui fait des jaloux, mais ſa conduite ne lui attire point d'ennemis.

ÉMILIE.

Oronte eſt circonſpect ; il ſe peut que le feu de l'âge emporte Moncade un peu trop loin : mais il eſt plus imprudent que mal intentionné, & je ſuis ſûre que ſon cœur n'a point de part aux égaremens de ſon eſprit.

NÉRINE.

Alcipe, que vous eſtimez, Alcipe, qui vous aime, en penſe bien différemment.

ÉMILIE.

Alcipe eſt ſon rival ; cette qualité ſeule écarteroit ſa déciſion : d'ailleurs, c'eſt un homme droit, à la vérité, & qui même a du bon ſens ; mais froid, grave & ſévè-

re, incapable d'agrémens & d'imagination. C'eſt un homme, en un mot, qui, ſe retranchant fièrement dans la qualité de Philoſophe, prend, ainſi que beaucoup d'autres, le parti de mépriſer les talens qu'il n'a point. Ne crois pas, cependant, que je ſois aveugle ſur le compte de Moncade; il a des défauts, ſans doute, mais non pas des vices. Eh! que de reſſources ſon eſprit fournit pour le corriger!

NÉRINE.

Puiſſiez-vous y réuſſir!... Le voici. (*A part.*) L'Amour tourne la tête aux plus raiſonnables.

## SCENE V.

ÉMILIE, MONCADE, *un bras en écharpe.*

ÉMILIE.

AH! Moncade, quel eſt l'état où je vous revois? & que je ſuis inquiette de votre ſituation!

MONCADE.

Votre trouble, aimable Émilie, eſt obligeant pour moi; mais raſſurez-vous, ma bleſſure eſt légère, & ne m'a été funeſte, qu'en ce qu'elle m'a privé pendant quelques jours du plaiſir de vous faire ma cour.

ÉMILIE.

Mais, par quel malheur, enfin, cet accident vous

eſt-il arrivé ? Quelle eſt l'affaire où vous vous êtes trouvé engagé ? N'aura-t-elle point de ſuites fâcheuſes pour vous ?

MONCADE.

Elle ne ſauroit en avoir. Je ne ſuis point, aſſurément, de ces jeunes fanfarons, qui prennent de l'étourderie pour de la valeur, & qui font parade en cette Ville d'une bravoure qui ſeroit ailleurs beaucoup mieux employée ; mais vous ſavez à quoi l'on eſt expoſé dans le monde : je ſais mon devoir, & je m'en acquitte.

ÉMILIE.

Les querelles les plus déraiſonnables ont toujours quelque fondement : de grace, Moncade, ne me déguiſez rien, & comptez que mon eſtime égalera votre ſincérité.

MONCADE.

Écoutez ; je diſſimulerois avec les ſots, mais je puis ne vous rien cacher. Vous connoiſſez Floriſe ?

ÉMILIE.

De réputation.

MONCADE.

Ce n'eſt pas-là ſon bel endroit. Il eſt queſtion de quelques plaiſanteries rimées ſur ſon compte.

ÉMILIE.

Et dont vous êtes l'Auteur ?

MONCADE.

Moi-même. Une aventure aſſez bizarre m'a fait con-

noître : ſon mari, plus ſot mille fois depuis qu'il oſe s'afficher pour tel, s'eſt aviſé de vouloir être de moitié dans tout cela. Nous nous ſommes rencontrés ; il m'a parlé durement, je lui ai répondu de même ; nous nous ſommes battus, on nous a ſéparés : voilà tout.

ÉMILIE.

Moncade, votre franchiſe vous fait honneur, mais cette affaire-là ne vous en fait guères ; mon cœur même, tout prévenu qu'il eſt pour vous, ne ſauroit vous juſtifier. Avez-vous fait réflexion, qu'employer ſi mal les talens, c'eſt les dégrader.

MONCADE.

Eſt-ce un crime de plaiſanter ?

ÉMILIE.

La raillerie la plus délicate a ſes dangers ; la plus fine médiſance n'eſt point excuſable : & ce ſont-là de ces choſes où la forme la plus agréable ne peut faire oublier le vice du fond. Croyez-moi, mon cher Moncade, & je vous le dis pénétrée du plus vif intérêt ſur ce qui vous regarde, l'eſprit ne ſauroit être honoré, quand il brille aux dépens du cœur ; & l'on n'a jamais acquis une bonne réputation, en s'occupant à décrier celle des autres.

MONCADE.

Je ne me ſerois pas cru ſi coupable ; & j'oſe vous aſſurer...

ÉMILIE.

L'exemple vous a ſéduit, &, ſi j'oſe le dire auſſi, l'eſpérance du ſuccès ; car, il faut l'avouer, à la honte

du plus grand nombre des lecteurs, ces sortes d'ouvrages sont ceux qui réussissent le plus; mais il faut aussi convenir, à la gloire de notre siècle, que ces sortes d'Auteurs sont ceux que l'on estime le moins. Vous avez de l'esprit, & vous pouvez entreprendre les ouvrages les plus difficiles; je vais vous en indiquer un, qui l'est beaucoup plus que de rimer des critiques personnelles, & de chanter les anecdotes scandaleuses: Méditez sur les vertus, & peignez-les si bien, que vous réussissiez à les faire aimer; vous deviendrez vous-même aimable aux yeux de tout le monde, & vous aurez la douce satisfaction, en travaillant pour les honnêtes gens, d'être respecté de ceux même qui ne le sont pas, & de n'employer les charmes & les graces de votre esprit, qu'à donner au Public l'idée la plus avantageuse de votre façon de penser.

MONCADE.

Que les leçons de la sagesse sont charmantes dans la bouche de celle que l'on aime! Mais, permettez-moi, belle Émilie, de vous représenter...

ÉMILIE.

Votre juge est au fond de votre cœur: je n'ai fait que l'avertir, & je le laisse prononcer.

MONCADE.

Pourroit-il n'être pas d'accord avec le vôtre?

ÉMILIE.

Pour vous donner des preuves de la tendresse du

mien, je ſonge, Moncade, à vous faire un établiſſement, qui vous mette à portée de recevoir ma main. Je ſuis maitreſſe de mon choix, j'ai des biens conſidérables; cherchez une charge qui vous convienne, & ne ſoyez point inquiet ſur le prix.

MONCADE.

Je ſuis pénétré de vos bontés : mais ne pourrois-je obtenir le bonheur dont vous voulez bien me flatter, ſans m'embarraſſer dans un état ennuyeux autant qu'inutile à mon amuſement ? j'ai ſuffiſamment de quoi m'occuper dans celui que mon inclination m'a donné ; mon goût pour la Littérature & pour les beaux Arts...

ÉMILIE.

Il n'eſt point de profeſſion que l'eſprit ne puiſſe honorer : mais celle de l'eſprit a beſoin d'autre choſe ; ſeule elle ne forme point un titre, à peine en eſt-elle un pour les hommes ſupérieurs en ce genre, & qui ſont au-deſſus des règles ordinaires. Il vous faut donc un état, Moncade, & je vous en laiſſe le choix : comme ma main doit être le prix de votre complaiſance, ſongez combien je ſerois offenſée d'un refus.

## SCENE VI.

MONCADE, *seul.*

J'Avois raison d'appréhender qu'Émilie ne vînt à savoir l'origine de ma querelle avec Dorante : la morale de l'aimable veuve est un peu sévère, mais il faut que je m'y prête. Je l'aime avec passion ; mon estime est égale à mon amour, & je me vois à la veille, en l'épousant, de contenter à la fois ma tendresse & mon ambition. Respectons ses scrupules sans les partager : elle donnera pendant quelque tems des entraves à mes talens pour les choses agréables ; mais je l'amenerai tôt ou tard à ma façon de penser. Que diroit-elle, si mon nouveau Roman lui tomboit sous la main! Employons tous nos soins à lui en dérober la connoissance ; Pasquin doit m'en apporter ici quelques exemplaires, prévenons les inconvéniens ;... Mais le voici...

## SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ouf!... on dit que ces ouvrages-là sont légers ; je les trouve, moi, diablement lourds.

MONCADE.

Ne t'a-t-on point apperçu ?

PASQUIN.

PASQUIN.

Non, non ; je ſuis anonyme.

MONCADE.

As-tu le nombre d'exemplaires que je t'ai demandé?

PASQUIN.

Oui, Monſieur ; mais qu'en voulez-vous faire ?

MONCADE.

Animal ! as-tu donc oublié qu'il faut en donner à des amis, ſans compter ceux dont on m'a promis de me défaire ? La Marquiſe d'Erville eſt impatiente d'en avoir ; un Abbé m'en demande ; la Comteſſe en débitera...

PASQUIN.

La Comteſſe, Monſieur ! cela ſeroit-il poſſible ? Les femmes brûleront ce livre-là, ou ne le liront pas. J'en ai lu quelque choſe, moi ; & je dois vous dire en conſcience, que ma pudeur s'eſt furieuſement irritée...

MONCADE.

Le fat !... Voilà, Paſquin, les choſes qui prennent dans le monde.

PASQUIN.

J'en connois, cependant, qui ne leur reſſemblent guères, & qui ne ſont pas tombées.

MONCADE.

On eſtime celles-là : mais celles-ci plaiſent, & circulent plus rapidement.

PASQUIN.

Je paſſerois volontiers les hiſtoires qui ſont là-dedans, quoiqu'un peu gaillardes ; mais les eſtampes : ah ! Monſieur !

MONCADE.

J'ai pris plaisir, moi-même, à les dessiner.

PASQUIN.

Ces images-là ne feront pas fortune.

MONCADE.

Pauvre sot! tu veux juger, & tu ne te connois à rien.

PASQUIN.

A la bonne heure. Et sans doute que vous en destinez un exemplaire à l'aimable Veuve?...

MONCADE.

Que le ciel m'en préserve ; elle n'a pas la portion d'esprit qu'il faut pour soutenir ces choses-là! Tout-à-l'heure, encore, elle vient de me faire une sorte de remontrance.

PASQUIN.

Qui ne vous importe guères?

MONCADE.

Tu te trompes, Pasquin ; mon amour pour Émilie est une des choses qui m'intéressent le plus.

PASQUIN.

Bon! je vous en réponds! Vous autres Poëtes, vous aimez autant que bon vous semble ; ou, pour mieux dire, vous êtes, sans amour, les gens du monde les plus amoureux. La pauvre Orphise en est la preuve ; elle n'a qu'à vous attendre, sur la foi de vos madrigaux!

MONCADE.

Il est vrai qu'auprès d'elle j'ai dit beaucoup au-delà

de ma penſée & de mes ſentimens ; mais auprès d'Émilie, j'aurois peine à rendre tout ce que je penſe & tout ce que je ſens : &, ſoit dit entre nous, j'aurois quelque ſecrette confuſion de me trouver pris ſi ſérieuſement, ſi le mariage avantageux que cet amour doit me procurer, ne me conſoloit d'en avoir.

PASQUIN.

Ainſi donc, Orphiſe eſt ſans eſpérance ; la pauvre fille!... elle vous aimoit de ſi bonne-foi, & croyoit ſi bien être aimée de même!...

MONCADE.

Quoi ! ſur quelques vers tendres s'engager comme une folle!... Que ne réduiſoit-elle mes poétiques hyperboles à une proſe raiſonnable?... C'en eſt fait, l'amour & l'intérêt me décident pour Émilie. Une ſeule choſe me bleſſe ; elle veut me faire prendre une charge, & cela va devenir une vie ſérieuſe, uniforme, & j'en ſerai bientôt excédé...

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je ne ſais que vous dire ; voilà, dans ce mariage, l'article qui me plairoit le plus : car enfin, rendons-nous juſtice ; quelle diable de vie menons-nous depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice, & d'aſſiſter à vos coups de verve? Toujours en l'air, jamais ſûrs de rien, ſans revenu fixe, ſans demeure aſſurée ; &, qui pis eſt, ſans cuiſine bien établie....

MONCADE.

Eh! comptes-tu pour rien la liberté, le plus précieux de tous les biens, qu'aucun autre ne remplace, & qui doit tenir lieu de tout le reſte ?

PASQUIN.

Oui, quand l'appétit eſt pourvu. Quoi qu'il en ſoit, notre bonheur eſt prêt à commencer ; je reprends courage, & je m'en ſens aſſez déſormais, pour aller diſtribuer votre nouvel Ouvrage. Par qui débuterai-je?

MONCADE.

Va d'abord chez la Marquiſe..... Mais j'entends quelqu'un... Si c'étoit Émilie !... Hâte-toi d'emporter toutes ces brochures.... C'eſt elle-même ; retire-toi donc.

## SCENE VIII.

ÉMILIE, MONCADE.

ÉMILIE, *à part, les premiers mots.*

NÉRINE m'auroit-elle dit la vérité? Moncade ſeroit-il capable.... mais le voici. Je ſuis bien-aiſe de vous retrouver ici, Monſieur ; on vient de m'apporter de très-jolis Vers que je veux vous faire voir. Mais quels ſont les livres que Paſquin emporte avec tant de précipitation ? ſeroit-ce des exemplaires d'un nouvel Ou-

vrage auquel on m'a dit que vous travailliez ? M'en feriez-vous un myſtère, après les témoignages que je vous ai donnés de ma confiance, de la part que je prends à ce qui vous regarde ?

MONCADE.

Je ne vous cacherai point, Madame, qu'il eſt queſtion d'un livre nouveau.

ÉMILIE.

Et que ce livre eſt de votre compoſition ?

MONCADE.

Vous trouveriez mauvais que je vous en fiſſe un ſecret.

ÉMILIE.

Satisfaites mon impatience, & mettez-moi à portée de vous rendre juſtice.

MONCADE.

J'y perdrois, peut-être ; & je vous avouerai que je veux auparavant m'eſſayer ſur d'autres approbations : la vôtre m'eſt d'un ſi grand prix !

ÉMILIE.

Un compliment n'eſt point une ſatisfaction ; me refuſerez-vous celle que je vous demande ?

MONCADE.

Que dites-vous, belle Émilie ? êtes-vous faite pour eſſuyer des refus ?

ÉMILIE.

Cependant c'en eſt un que vous me faites. Quelles peuvent être vos raiſons?

MONCADE.

Je viens de vous les dire.

ÉMILIE.

Moncade, je pourrois en deviner d'autres ; mais je ne veux les apprendre que de vous.

MONCADE.

Ma franchiſe ne ſe démentira point : ma répugnance à vous laiſſer lire l'Ouvrage que l'on vient d'emporter, eſt fondée ſur l'extrême délicateſſe que vous m'avez fait appercevoir ; peut-être la vôtre ſeroit-elle bleſſée de quelques endroits... car, belle Émilie, vous êtes ſcrupuleuſe à l'excès.

ÉMILIE.

Qu'entends-je!... Auriez-vous à rougir vous-même de ce que vous avez fait? Ah! Moncade, hâtez-vous, s'il en eſt encore tems, de réparer une ſi grande faute ; retirez promptement le peu d'exemplaires que vous pouvez avoir diſtribué de votre Ouvrage, & félicitez-vous de n'en avoir pas fait débiter un plus grand nombre ; ils ne pourroient ſe répandre dans le monde, ſans y perpétuer en même tems votre confuſion, & ſans multiplier pour vous les regrets & le repentir. Eh! quelle gloire penſez-vous qui vous revienne de ces for-

tes de productions ? Ceux-mêmes que vous amuſerez, vous refuſeront leur eſtime ; car, il ne faut pas vous y tromper, chez les perſonnes même les plus délicates on peut aimer le vice ; mais on n'eſtime que la vertu.

MONCADE.

Mais le moyen, à préſent, d'empêcher que ce livre imprimé ne ſe multiplie ?

ÉMILIE

Je ne puis croire la choſe ſans remède. Seriez-vous tranquille, ſi votre faute étoit irréparable ? En un mot, je vous ai dit ce que je ſouhaite ; ma main eſt à ce prix.

MONCADE.

Que ne ferois-je point pour l'obtenir ?... Puis-je eſpérer qu'oubliant mes égaremens, vous ne ſongerez plus déſormais qu'à la vive paſſion que vous m'avez inſpirée ? elle eſt faite pour épurer tous mes autres ſentimens.

ÉMILIE.

C'eſt pour vous prouver les miens, que j'exige de vous le ſacrifice de tous ceux qui pourroient bleſſer en vous la délicateſſe des honnêtes gens. L'amour n'eſt jamais plus ſincere, que lorſqu'il emprunte le langage de l'eſtime & de l'amitié. Mais que veut Alcipe, & pourquoi ſon empreſſement ?

## SCENE IX.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE.

ALCIPE.

MON empreſſement a pour objet de vous donner avis d'une choſe extrêmement intéreſſante pour Moncade, & pour vous, belle Émilie, par l'intérêt que vous prenez à ce qui le regarde.

ÉMILIE.

Que dites-vous, Alcipe?

MONCADE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur, s'il vous plaît?

ALCIPE.

On vous accuſe, Monſieur, d'être Auteur de Vers extrêmement répréhenſibles, ſur la matiere que les gens de lettres devroient le plus reſpecter, & que reſpectent ſi peu ceux que, par dériſion, on appelle *eſprits-forts*.

ÉMILIE.

Seroit-il poſſible, Moncade?...

MONCADE.

Raſſurez-vous, Madame, c'eſt une calomnie; & je compte bien dans le moment même....

## SCENE X.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Moncade.*

MONSIEUR....

MONCADE.

Que veux-tu? parle...

PASQUIN.

Un fort honnête-homme, dont le propos n'eſt cependant pas fort honnête, demande à vous parler...

MONCADE.

Eh bien! pourquoi cet air effaré? Quel homme eſt-ce?...

PASQUIN.

Il a toute la phyſionomie d'un Exempt.

ALCIPE.

Ce ſera pour l'affaire dont je vous ai parlé. Croyez-moi, Moncade, retirez-vous, ſi vous êtes coupable, & ne vous expoſez pas...

MONCADE.

Non, Monſieur, je prétends me juſtifier.

ÉMILIE.

Ah! fuyez plutôt, s'il vous eſt poſſible, & laiſſez à vos amis le ſoin...

MONCADE.

Je proteſte, belle Émilie, de mon innocence ſur ce dont on m'accuſe ; c'eſt un trait de mes ennemis. Eh ! qui n'en a pas ? Je vais les confondre, & revenir à vos pieds apprendre à n'être pas même ſoupçonné. ( *A Paſquin.* ) Suis-moi.

## SCENE XI.

ÉMILIE, ALCIPE.

ÉMILIE.

QUE je ſuis malheureuſe !...

ALCIPE.

Calmez-vous, belle Émilie, il eſt très-poſſible que Moncade ſe juſtifie.

ÉMILIE.

Je ſuis bien confuſe, Alcipe, de laiſſer voir tant de foibleſſe devant un homme qui en eſt ſi peu ſuſceptible.

ALCIPE.

Hélas ! je ne vous parois tel, que parce que je ſais mieux cacher les miennes. Eſt-ce à vous à me croire incapable de ſenſibilité ? Je ne vous aurois jamais parlé de la mienne, ſi je ne ſavois que des amis indiſcrets ont fait paſſer juſqu'à vous quelques foibles Vers, auxquels j'ai confié tout l'amour que vous êtes capable d'inſpirer, mais dont je n'oſois vous entretenir...

ÉMILIE.

Quoi! les Vers que Cidalise m'a remis...

ALCIPE.

Sont de moi; mais je vous conjure de les oublier.

ÉMILIE.

Il seroit difficile de les avoir lus, & de ne pas s'en ressouvenir; je ne connoissois pas le talent aimable qu'ils nous manifestent.

ALCIPE.

C'est un art dont je fais quelquefois mon amusement.

ÉMILIE.

Et dont vous n'aurez jamais à rougir. Que Moncade ne vous ressemble-t-il!

ALCIPE.

Vous connoissez mon amour; je ne vous demande point ce que je dois en attendre, si Moncade est innocent. S'il le prouve, il est digne de vous: & je me retirerai satisfait d'avoir à me réjouir de son innocence avec tous les honnêtes gens. Je perdrai tout espoir; mais la société gagnera, c'en doit être assez pour moi. S'il arrive, au contraire, que Moncade soit coupable, &, par conséquent, indigne du bonheur qu'il étoit sur le point d'obtenir, me défendrez-vous d'espérer?...

ÉMILIE, *à part.*

Quelle différence, grands Dieux! dans la façon de penser de tous les deux!

ALCIPE.

Vous gardez le silence ; je suis donc condamné pour toujours ?

ÉMILIE.

Croyez, Alcipe, que je sais vous rendre justice ; mais, vous-même, connoissez le pouvoir de l'amour...

ALCIPE.

Je vous entends, Émilie, & je me retire.

## SCENE XII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Alcipe.*

ET moi, je vous retiens : Moncade est moins sûr que jamais du bonheur auquel il aspiroit. Lisez, Madame ; voici une nouvelle preuve du bon usage qu'il fait de ses talens.

ÉMILIE.

Que vais-je encore apprendre de lui ?

( *Elle lit.* )

« J'apprends que vous êtes sur le point d'épouser » Moncade ; je ne doute point qu'il n'ait pour vous » une véritable passion, vous êtes faite pour en inspi- » rer ; mais il ne sait pas moins bien l'art d'en feindre : je vous en envoie des témoignages inconteſta- » bles. Pourrez-vous croire, en les lisant, qu'il soit

» lui-même convenu de ne m'avoir jamais aimée : ſon » eſprit a fait illuſion à mon cœur, puiſſe-t-il n'en point » impoſer au vôtre !... ma folle confiance a cauſé mon » infortune ; évitez, en l'apprenant, le ſort de la mal- » heureuſe Orphiſe ».

ÉMILIE, *après avoir lu.*

Tout ſe réunit donc contre Moncade, ou plutôt contre moi !

NÉRINE.

Allons, Madame, il eſt tems de vous déſabuſer ſur le compte de cet homme-là : que vous faut-il de plus ?

ÉMILIE.

Plus de force & de raiſon. Qu'en dites-vous, Alcipe, ſuis-je aſſez à plaindre ?

ALCIPE.

Que ne vous dirois-je pas, ſi j'avois moins de choſes à vous dire ? mon intérêt m'empêche de m'expliquer ſur le vôtre !

ÉMILIE.

Votre généroſité me charme ; elle ajoûte à l'eſtime que j'avois pour vous quelque choſe de plus que l'eſtime même, & c'eſt un ſentiment qui me devient plus néceſſaire que jamais. C'en eſt fait, il faut céder au vrai mérite, & le vôtre l'emportera : j'aurois trop à riſquer avec un homme tel que Moncade ; & ne fût-il coupable que par imprudence, il l'eſt trop pour oſer lui confier le ſoin de mon bonheur & de mon repos.... Mais que nous veut Paſquin ?...

## SCENE XIII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

PLACE, place au victorieux... Oui, Madame, dans l'instant même, mon Maître va reparoître à vos yeux blanc comme neige, & triomphant.

NÉRINE.

Garre la rechûte.

ALCIPE.

Écoutons jusqu'au bout.

ÉMILIE.

Ton Maître s'est justifié?...

NÉRINE.

Écoutons.

PASQUIN.

Oui, Madame, nous nous sommes escrimés d'importance, & nous l'avons emporté; mais ce n'a pas été sans peine, & j'en suis excédé. C'est un métier assez doux que de faire des sottises: mais il est diablement fatiguant de les réparer. Mon Maître n'est point Auteur des Vers dont il s'agit; mais comme ils sont écrits de sa main, & que nous avons le malheur de nous être enrôlés dans la Poésie, j'ai, ma foi, vu l'heure où l'on

nous donneroit un Parnaſſe bien ténébreux ; mais, grace à Dieu, nous en voilà quitte. Et comme il va ſe rendre ici pour avoir l'avantage d'offrir ſa main à Madame, & de recevoir la ſienne, j'accours pour demander celle de Nérine, qui m'appartient par droit de ſuite : mon Maître lui-même aura l'honneur.... Mais le voici.

## SCENE DERNIERE.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE, NÉRINE, PASQUIN.

MONCADE.

ON m'avoit donné, belle Émilie, une allarme inutile ; les Vers dont il s'agit, avoient, mal-à-propos, été mis ſur mon compte ; le véritable Auteur eſt découvert, & je ſuis juſtifié.

ÉMILIE.

Vous ne l'êtes point à mes yeux : on ne vous avoit accuſé, que parce que vous aviez mérité d'être ſoupçonné : des fautes réelles attirent de fauſſes accuſations.

MONCADE.

Eh quoi ! charmante Émilie, vous vous joignez à mes ennemis !...

ÉMILIE.

Vous n'en avez point de plus dangereux que vous-même.

MONCADE.

Que prononcez-vous donc sur ma destinée!

ÉMILIE, *en lui donnant la lettre d'Orphise.*

Voici ma réponse.

MONCADE.

Ah! ne croyez pas que pour vous...

ÉMILIE.

Si vous ne m'aimez point, j'évite mon infortune; si vous m'aimez, que ce soit votre châtiment, & puisse-t-il vous corriger.

ALCIPE.

Oserois-je maintenant...

ÉMILIE.

Je vais chez mon Notaire; Alcipe, donnez-moi la main.

MONCADE.

Ciel!...

ÉMILIE.

Il n'y a de vrais talens que ceux dont on n'abuse point.

NÉRINE.

Adieu, Pasquin: crois-moi, quitte les Belles-lettres; elles ne te réussissent pas.

PASQUIN, *en sortant.*

Je suis confondu.

*FIN.*

# L'AMANT FABULISTE,

## *COMÉDIE*

En un Acte, en Proſe, mêlée de Vers.

## *Acteurs.*

SOPHIE, jeune Veuve.
PAMPHILE, Amoureux de Sophie.
FLORINE, Suivante de Sophie.
SILVIE, jeune Bergere.
PYRANTE, Vieillard qui bâtit.
ARGINE, Médiſante.
CLITOPHON, riche Commerçant.
AGLAÉ, Femme de Terſandre.
TERSANDRE, Mari d'Aglaé.

*La Scène eſt chez Sophie, dans une Ville de Lydie.*

# L'AMANT FABULISTE,

## *COMÉDIE.*

### SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORINE.

FLORINE.

EH quoi ! c'eſt vous-même, Seigneur Pamphile ! Vous, en cette maiſon ! Ne vous a-t-on point apperçu ? Vous y connoît-on ? Savez-vous à quoi vous vous expoſez ?...

PAMPHILE.

Florine... je ſais tout ce que tu veux me dire.

FLORINE.

Et cependant vous voilà ! Vous avez donc oublié quelle eſt la prévention de Sophie contre vous ? Que la maudite affaire de famille qui brouille la ſienne & la

vôtre, lui donne, pour tous les Pamphiles de l'univers, une antipathie qu'elle ne sauroit vaincre; que votre nom même...

PAMPHILE.

Eh! de grace, Florine, ne me retrace point un malheur que je voudrois pouvoir effacer de mon esprit: occupe-toi bien plutôt du soin de me servir.

FLORINE.

De vous servir? voyons, de quoi s'agit-il?

PAMPHILE.

Tu ne connois pas encore toute mon infortune: tu sais la haine de Sophie...

FLORINE.

Elle ne la laisse ignorer à personne.

PAMPHILE.

Mais, tu ne sais pas que j'ai pris pour elle un amour aussi violent que la haine qu'elle a conçue contre moi?

FLORINE.

Mais, vraiment! c'est une fâcheuse nouvelle que vous m'apprenez là! L'Amour a le diable au corps pour faire de ces sortes d'assortimens. Mais, d'où connoissez-vous Sophie?

PAMPHILE.

Mon amour est plus juste que sa haine: elle me hait sans me connoître; & je l'adore, parce que je la connois. Tu sais que je ne fais pas mon séjour en cette ville; mais Sophie vint il y a quelques jours dans celle où je demeure. On y célébroit les Fêtes d'Apollon;

Sophie y parut, elle en fit l'ornement. Je la vis: eh! qui peut réſiſter à ſes charmes? la beauté, l'eſprit, la candeur & les graces; tout ce qui peut frapper, émouvoir, enchanter, ſe raſſemble en elle; ſes yeux, ſon teint, ſa bouche...

FLORINE.

Abrégeons; je ferois ſon portrait tout auſſi-bien que vous.

PAMPHILE.

Ah! tu ne la peindrois que foiblement... il faut mon cœur & mes yeux...

FLORINE.

Enfin vous voilà ſéduit, enchanté?

PAMPHILE.

Plus que je ne puis te le dire; & ce fut l'ouvrage d'un moment... Je m'informe du nom de cette aimable mortelle, ou plutôt de cette Divinité... Juge de ma douleur: j'apprends que c'eſt pour Sophie que l'Amour me bleſſe, & je me rappelle que Sophie eſt prévenue contre moi de tout ce qui peut me déſeſpérer; & je viens mettre aujourd'hui le comble à mon infortune, voir Sophie, lui déclarer mon amour, expirer à ſes pieds, & lui donner, au moins, la ſatisfaction de jouir de ſon ouvrage, & de contenter ſon reſſentiment. Il faut enfin...

FLORINE.

Il faut aller moins vîte. Mais, que faire pour vous? Si je parle, j'aurai mon congé;... à moins que, ſous quelque nom étranger, on ne pût... Attendez... il me vient une idée bien folle, bien extraordinaire, bien

déſeſpérée ; mais aux grands maux, les grands remèdes.

PAMPHILE.

Eh! quelle eſt-elle ?...

FLORINE.

Faites-vous toujours des vers ?

PAMPHILE.

J'en fais quelquefois mon amuſement.

FLORINE.

Tant mieux : c'eſt, quoi qu'en diſent les ſots, une façon de s'amuſer bien noble & fort agréable.

PAMPHILE.

De quelle utilité les vers ſont-ils, pour...

FLORINE.

Doucement... N'ai-je pas ouï des Fables de votre façon ?

PAMPHILE.

C'eſt le genre de Poëſie qui me plaît davantage : il ſemble avoir été créé tout exprès pour ſervir la vérité ; l'agrément & l'utilité s'y raſſemblent... Mais, encore une fois...

FLORINE.

Je commence à ne déſeſpérer de rien ; ma Maitreſſe eſt paſſionnée pour les Apologues, & n'eſtime perſonne autant que leur ingénieux inventeur. Elle eſt enchantée de la morale d'Ésope ; elle en a preſque fait un Dieu ſur ſa ſeule réputation...

PAMPHILE.

Mais elle ne le connoit point,

FLORINE.

C'eſt ce qu'il nous faut. Ne l'attend-on pas inceſſamment en cette ville ?

PAMPHILE.

Il n'y viendra point.

FLORINE.

Et l'on ne vous y connoît guères... voilà ce qu'il nous faut. Vous faites des Fables... Sophie adore les Fabuliſtes... On attend Éſope... il ne viendra point.... vous en êtes ſûr ?... à merveille... Je ne vois qu'une difficulté... Éſope eſt, dit-on, ſi mal bâti !...

PAMPHILE.

On outre un peu les choſes ſur cet article-là, comme ſur beaucoup d'autres. Mais quelle eſt ton idée ?...

FLORINE.

De vous annoncer ici pour Éſope...

PAMPHILE.

C'eſt une ſuppoſition...

FLORINE.

Je m'en charge.

PAMPHILE.

Encore un coup, Florine...

FLORINE.

Oh ! trève d'objections.

PAMPHILE.

Mais lorſque Sophie ſera mieux inſtruite...

FLORINE.

Si vous lui plaiſez, quel ſera votre crime ? & ſi vous

manquez de lui plaire, ſerez-vous plus malheureux? Il faut riſquer beaucoup pour réuſſir un peu.

PAMPHILE.

Pardonnera-t-elle...

FLORINE.

Bon! l'amour a bien fait exécuter d'autres folies.

PAMPHILE.

Comment, d'ailleurs, me traveſtir aſſez bien...

FLORINE.

Eſt-il donc ſi difficile de ſe déguiſer?

PAMPHILE.

Ah! quel eſt mon malheur, d'être réduit à feindre!

FLORINE.

Allez donc; je tremble que quelqu'un ne ſurvienne, que ma Maitreſſe elle-même...

PAMPHILE.

Allons... Mais, Florine, tu n'y ſonges pas; le récit de quelques Fables...

FLORINE.

Entre néceſſairement dans votre rôle...

PAMPHILE.

Les miennes ſont ſi fort au-deſſous de celles du charmant Fabuliſte que je vais repréſenter! le moyen de s'y méprendre!...

FLORINE.

On pardonnera quelque choſe en faveur de l'invention.

PAMPHILE.

Mais l'on ne saura pas...

FLORINE.

Oh! que les Amans sont insupportables avec leurs difficultés!... Voulez-vous...

PAMPHILE.

Je me retire... Ah! j'oubliois de te dire que tu peux compter sur ma reconnoissance...

FLORINE.

On n'en est point en peine avec ceux qui pensent.

PAMPHILE.

Je serois charmé de contribuer à ton établissement: j'ai certain affranchi qui pourroit te convenir ; c'est un garçon bien fait, de mérite...

FLORINE.

Grand-merci, j'aime trop ma liberté pour la perdre; & je ne veux point être l'esclave de votre affranchi...

PAMPHILE.

Crois-tu donc être toujours libre?...

FLORINE.

Je m'en flatte.

PAMPHILE.

Tu veux que je dise des Fables, je vais commencer par toi.

## FABLE.

### *LA LINOTTE ET LE PINSON.*

UNE aimable & jeune Linotte
Plaiſoit beaucoup, & n'aimoit rien:
Des oiſeaux qui chantoient ſur l'amoureuſe note,
La friponne badinoit bien;
Mais pour elle point de lien.
Non contente, dit-on, d'être libre & volage,
Elle inſultoit l'Amour & ſa captivité,
Ne parloit que de jeux, de plaiſirs, de gaité,
Et faiſoit, chaque jour, un riant étalage
De ſon indifférence & de ſa liberté:
Pour tout dire, en un mot, elle avoit du bel âge
Les appas, la malice & la vivacité.

Cent moineaux ſoupiroient pour elle;
La Linotte, inſenſible à leurs tendres accens,
Renvoyoit à la Tourterelle
Et leur muſique & leur encens.

Un Pinſon, qui vit qu'en déroute
La cruelle mettoit les amans doucereux,
Prit ſagement une autre route,
Fit trève aux ſoupirs amoureux;
Sur le ton de la raillerie,
Parla de ſon martyre, & ſut adroitement
Déguiſer ſon attachement
Sous les brillans dehors de la galanterie.

A la Linotte, enfin, par des soins si nouveaux,
Il inspira bientôt cette même tendresse
Qui, quelque tems avant, grace à leur peu d'adresse,
Avoit fait bannir ses rivaux.

Tôt ou tard, à l'amour je crois qu'il faut se rendre.
Eh! comment l'éviter?... cet aimable vainqueur
A cent façons de nous surprendre,
Et communément notre cœur
N'en a qu'une de se défendre.

FLORINE.

Je crois la mienne la meilleure. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit; songez à vous... Je crois entendre quelqu'un.....

PAMPHILE.

Je me retire: mais, Florine, je crains toujours...

FLORINE.

Encore?... Voulez-vous...

PAMPHILE.

Adieu donc: puisse mon entreprise être justifiée par la réussite!

(*Il sort.*)

FLORINE.

Il est vrai que c'est assez la mode de juger par les évènemens.

## SCENE II.

FLORINE, *seule.*

MAIS quel est celui que je dois attendre?... Ne me suis-je pas trop engagée? ... Non, non; le véritable zèle ose bruſquer la fortune. Les gens trop circonſpects rendent rarement des ſervices eſſentiels; je connois Pamphile depuis long-tems; j'ai des obligations à ſa famille; il aime ma Maitreſſe, il eſt fait pour plaire, voilà des excuſes de reſte. Sophie paroît; préparons-la, s'il eſt poſſible...

## SCENE III.

SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE.

AH! te voilà!... tu ne devinerois jamais la propoſition qui vient de m'être faite.

FLORINE.

Pourquoi donc? on devine aiſément celles que l'on peut faire à une aimable veuve. Peut-être parle-t-on de vous remarier?

SOPHIE.

Juſtement. Mais ce n'eſt pas tout ; c'eſt Pamphile qu'on voudroit me donner pour époux.

FLORINE.

Pamphile !... ( *A part.* ) Plût aux Dieux !

SOPHIE.

Que dis-tu ?

FLORINE.

Que le fait eſt curieux... Pamphile !... Eh ! qui ſont les ſots qui ont fait pour vous un pareil choix ?

SOPHIE.

Ce ſont des gens qui ſe piquent d'être raiſonnables, & qui, par ce choix-là même, s'imaginent l'être encore plus. Ce mariage, diſent-ils, réuniroit deux familles diviſées.

FLORINE.

Voilà pourtant de bonnes intentions.

SOPHIE.

Que je ne ſuis pas tentée de ſeconder.

FLORINE.

Oh ! je me l'imagine bien. Pamphile vous eſt inconnu ; aime-t-on les gens que l'on ne connoit pas ? Eh ! qui ſait, d'ailleurs, s'il gagneroit à ſe faire connoître ?... On en dit, ce me ſemble, aſſez peu de bien...

SOPHIE.

Tu te trompes ; ſa réputation eſt bien établie ; mais ce n'eſt point aſſez.

FLORINE.

Sans doute... Qu'eſt-ce, en effet, que la réputation?... Il eſt, dit-on, d'une figure aimable... Eh bien! qu'eſt-ce que cela ſignifie? il n'en ſeroit que plus dangereux... Il a de l'eſprit... Mon Dieu! c'eſt un inconvénient de plus: les gens ſpirituels ont quelquefois des retours ſi bêtes!... Il a du bon ſens?... Vraiment! voilà quelque choſe de fort amuſant!...

SOPHIE.

On convient de tout cela ſur le compte de Pamphile.

FLORINE.

En eſt-ce aſſez pour déterminer à voir les gens? On le chérit: j'y conſens. On l'eſtime: à la bonne heure. Tout le monde, en un mot, convient de ſon mérite: eh bien! ne vous eſt-il pas permis de penſer autrement que tout le monde enſemble? ſans compter qu'il pourroit s'attacher à vous; autre embarras: un homme ſe plaint; on a le cœur bon, la pitié prend, on s'engage...

SOPHIE.

Et l'on fait compaſſion à ſon tour. Il ne faut point chercher à plaire, quand on a réſolu de ne point aimer.

FLORINE.

Sans contredit... Parlons de choſe plus intéreſſante; on dit qu'Ésope eſt en cette ville.

SOPHIE.

Il devoit y venir; & je t'avoue que je ſerois très-flattée de le voir.

FLORINE.

Dites, de l'entendre: car, ſur le portrait que l'on m'en a fait, j'augure que l'un eſt plus flatteur que l'autre.

SOPHIE.

S'attachera-t-on sans cesse aux apparences?...

FLORINE.

Tant que l'on aura des yeux.

SOPHIE.

Ceux de la raison vont plus loin; ils ne s'arrêtent point à l'extérieur, ils pénètrent le vrai mérite; & je doute que, pour les qualités essentielles, quelqu'un soit au-dessus d'Ésope.

FLORINE.

(*A part.*) Bon préjugé!... (*Haut.*) Je serois aussi curieuse de le voir, moi, ne fût-ce que pour la rareté du fait... (*A part.*) Pamphile ne vient point!

SOPHIE.

N'ai-je pas entendu quelqu'un?

FLORINE.

Voyons... Ah! Madame, quelle figure!... Ne seroit-ce point Ésope?... Le joli Monsieur!...

SOPHIE.

Tais-toi.

## SCENE IV.

SOPHIE, PAMPHILE *déguisé*, FLORINE.

PAMPHILE.

VOus ſerez peut-être étonnée, belle Sophie, que, ſans avoir l'avantage d'être connu de vous, j'oſe me procurer celui de vous rendre mon hommage ; mais il eſt difficile de vous avoir obligation, ſans venir vous en témoigner ma reconnoiſſance ; & les éloges dont vous avez daigné quelquefois honorer mes Fables, m'autoriſent à vous en faire mes remercîmens.

SOPHIE.

Eh quoi ! c'eſt le Seigneur Eſope que j'ai le bonheur de recevoir ! & il s'excuſe ſur une viſite dont je dois me tenir honorée !

FLORINE.

Le premier Conteur du monde pourroit-il être mal accueilli chez des femmes ?

PAMPHILE.

Leurs ſuffrages honoreroient des talens bien ſupérieurs à celui que l'on prétend me trouver.

SOPHIE.

Tant de modeſtie achève votre éloge : il eſt rare d'avoir un ſi grand mérite, & d'être le dernier à le ſavoir.

FLORINE.

FLORINE.

Ah! ma foi, Monsieur Ésope est merveilleux de toutes les façons.

SOPHIE.

Cette ville aura-t-elle long-tems l'avantage de vous posséder?

PAMPHILE.

Je comptois, belle Sophie, y fixer mon séjour, & votre vue n'est pas fort propre à me faire changer de plan.

FLORINE, *bas, à Sophie.*

Comment donc, Madame, il est galant!

SOPHIE, *bas, à Florine.*

La sagesse ne sauroit-elle être obligeante?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! que je suis agité!

SOPHIE, *haut, à Pamphile.*

Mais dites-moi, je vous prie, par quelle singularité, vous, favori de Crésus, & si digne de la faveur qu'il vous a donnée, avez-vous pu vous résoudre à quitter la brillante Cour, où tout vous assuroit une si grande considération?

PAMPHILE.

(*A part.*) Remettons-nous... (*Haut.*) Ah! Madame, la Cour est un pays bien dangereux; & les précipices y sont d'autant plus à craindre, qu'ils y sont couverts de fleurs...

FLORINE.

Et que l'on s'amuse à les cueillir.

SOPHIE.

Vous aviez, ce me semble, moins à trembler que tout autre?

PAMPHILE.

J'étois peu fait pour ce pays-là; &, si vous me permettez, je vais vous en dire les raisons.

SOPHIE.

On gagne toujours à vous entendre.

PAMPHILE.

## FABLE.

### *LE JET-D'EAU ET LE RUISSEAU.*

DANS un palais charmant, où l'art, par aventure,
Sans la défigurer, secondoit la Nature,
Le plus tranquille des Ruisseaux
Étoit assez voisin du plus fier des Jets-d'eaux.

Le modeste Ruisseau le long d'une avenue
Couloit sans pompe & sans fracas;
Le superbe Jet-d'eau s'élevoit dans la nue,
Et du Ruisseau voisin faisoit fort peu de cas.
Il poussa même l'arrogance,
(Où l'orgueil ne mene-t-il pas?)
Jusqu'à trouver mauvais, dans son extravagance,
Qu'un Ruisseau dans ces lieux osât porter ses pas.
N'es-tu pas las, dit-il, de remper sur la terre,
Tandis qu'au séjour du tonnerre

Tu vois que je m'élève avec activité ?
Tu ne seras jamais qu'une onde mépriſable,
Digne, au plus, d'arroſer quelque bois écarté:
Mais de paroître ici tu n'es pas excuſable;
Et c'eſt une témérité...
Eh! de grace, mon cher, un peu moins de fierté,
Interrompt le Ruiſſeau: penſez donc, camarade,
Que ce rôle brillant, dont vous faites parade,
Votre onde ne le doit qu'à ſa captivité.
Dans les canaux il faut qu'elle ſoit reſſerrée,
Pour que vers la voûte éthérée
Elle puiſſe jaillir avec rapidité.
Je ne m'élève point juſques à l'Empyrée:
Non; mais je coule en liberté.

Naïve, mais fidelle image
Du Bourgeois & du grand Seigneur.
A celui-ci je rends hommage,
Car à tout Seigneur tout honneur;
Mais de l'autre, entre nous, j'envierois le bonheur.
Je ne vois dans les Grands que de nobles eſclaves,
Qui ne doivent qu'à leurs entraves
L'éclat que le Vulgaire attache à leur état.
A Dieu ne plaiſe, hélas! que je leur porte envie;
J'ai pris pour ma deviſe, &, pour toute ma vie,
Plus de liberté, moins d'éclat.

SOPHIE.

Vos raiſons ſont auſſi ſolides que vos diſcours ſont agréables; & je ne m'étonne plus, qu'étant auſſi atta-

ché que vous l'êtes à l'amour de la liberté, vous ayez pris le parti de renoncer à des grandeurs qui peuvent la faire perdre.

PAMPHILE.

Il n'eſt pas fort ſûr que je la conſerve même en cette ville... Mais il n'y avoit point à balancer ; il falloit renoncer à la Cour, ou ſe faire Courtiſan ; & je vous avouerai que j'ai mieux aimé quitter l'une que devenir l'autre. Ce motif, après tout, n'eſt pas le ſeul qui m'ait déterminé : il en eſt un autre plus eſſentiel, plus précieux pour moi ; celui de l'amitié. Madame peut connoître Pamphile...

SOPHIE.

De réputation ſeulement.

FLORINE.

Oui ; & nous n'en voulons rien de plus.

PAMPHILE.

Qu'entends-je ? auroit-il eu le malheur de déplaire à Madame ?

FLORINE.

Plus qu'on ne peut dire.

PAMPHILE.

Ciel !

FLORINE, *bas, à Sophie.*

Ma foi, Madame, tirez-vous de cet entretien comme vous le jugerez à propos ; pour moi, je quitte la partie.

(*Elle ſort.*)

## SCENE V.

SOPHIE, PAMPHILE.

PAMPHILE.

QUOI! Madame, Pamphile eſt aſſez malheureux...

SOPHIE.

Les raiſons qui m'indiſpoſent contre lui, n'ont rien qui lui ſoit perſonnel, ni qui pût être fort intéreſſant pour vous.

PAMPHILE.

Ah! Madame, je m'y intéreſſe plus que vous ne penſez. Je juge par le plaiſir de vous voir, du malheur de tout homme obligé de s'en priver.

SOPHIE.

Comme nous ne nous ſommes jamais vus, on ne ſauroit dire que nous ayons rien perdu l'un & l'autre.

PAMPHILE.

Il eſt donc le ſeul malheureux! car je ſais, à n'en pouvoir douter, qu'il vous a vue plus d'une fois; & c'eſt dire aſſez, qu'il doit ardemment deſirer de vous voir encore: je doute fort qu'il ſe pénètre ſérieuſement de tout autre ſentiment. Peut-être même, en ce moment, s'occupe-t-il du malheur de vous dé-

plaire, du soin de vous aimer, & du regret de n'oser vous le dire.

SOPHIE, *à part.*

Quel intérêt s'empare de mon ame ; je ne l'avois imaginé que raisonnable !... (*Haut.*) Pamphile a toujours pour lui ce qu'il pouvoit conserver de plus précieux, puisqu'il possède votre amitié...

PAMPHILE.

Eh ! de quelle utilité lui sera-t-elle auprès de vous ?...

SOPHIE.

Il seroit difficile de l'appuyer mieux que vous ne faites...

PAMPHILE.

Il peut donc espérer...

## SCENE VI.

SOPHIE, PAMPHILE, FLORINE.

FLORINE.

PLUSIEURS personnes de la ville, à qui l'on a dit que le Seigneur Ésope est chez vous, Madame, demandent la permission de le consulter.

SOPHIE.

Il seroit injuste de vous dérober à leurs empressemens.

PAMPHILE.

Me permettrez-vous d'aller demander la grace d'un infortuné, dont le crime m'est inconnu, mais dont le malheur ne me sauroit l'être, dès qu'il a celui de vous déplaire. Je n'ose dire encore que votre intérêt même...

SOPHIE.

Je vous suis obligé : &, quoique je ne puisse être de moitié du service que vous voulez rendre à Pamphile, je ne suis pas moins sensible à la générosité de votre procédé... (*A part, en sortant.*) Quelle douceur & que de raison!... Il seroit difficile, je crois, de trouver un philosophe aussi laid, & plus dangereux!

## SCENE VII.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

Elle sort!... Ah! Florine, que d'esprit, que de charmes, que de raisons d'aimer toujours! Que je te sais bon gré de l'innocent stratagême que tu m'as suggéré; mais que je te veux de mal de nous avoir interrompus!

FLORINE.

Je l'ai fait exprès; je n'ai pas cessé de vous écouter: vous étiez sur le point d'oublier votre rôle, pour en faire un auquel il n'est pas encore tems de vous livrer. Le philosophe s'éclipsoit insensiblement, l'amant alloit paroître; tout en vous le trahissoit: je suis accourue au secours de la philosophie; l'amour reviendra quand il en sera tems.

PAMPHILE.

Crois-tu que ta Maitresse...

FLORINE.

J'augure bien de tout ceci; mais, encore un coup, oubliez qui vous êtes effectivement, pour vous bien ressouvenir de ce que vous devez feindre d'être. Quelqu'un vient à nous; je vous laisse. Vous êtes annoncé; votre personnage est connu, c'est à vous de le soutenir. Adieu.

## SCENE VIII.

PAMPHILE, SILVIE.

PAMPHILE.

QUE voulez-vous, ma belle Demoiſelle ?

SILVIE.

Vous vous moquez peut-être, Monſieur : je ne ſuis qu'une ſimple Bergere ; on me nomme Silvie ; je cherche le Seigneur Éſope ; & comme on m'a dit que c'étoit vous...

PAMPHILE.

Je ſerois trop heureux de pouvoir vous être bon à quelque choſe.

SILVIE.

Je tremble toujours que ma mère ne vienne : elle me croit dans la prairie ; j'ai confié nos moutons à Dorine, & me ſuis vite dérobée pour venir vous demander un conſeil... Mais... je crains...

PAMPHILE.

Raſſurez-vous... De quoi s'agit-il ?

SILVIE.

C'eſt, Monſieur... que Daphnis me déſeſpère : il dit qu'il mourra, ſi je ne l'aime pas... Il eſt ſans ceſſe à mes genoux... il gémit... il ſoupire... & cela me fait de la peine.

PAMPHILE.

L'aimez-vous?...

SILVIE.

Moi l'aimer, Monsieur? oh! ma mère me l'a trop défendu.

PAMPHILE.

C'est-à-dire, que vous ne cherchez qu'à l'éloigner de vous?

SILVIE.

Moi! je n'en ai pas la force... Il est si doux... si prévenant!...

PAMPHILE.

Mais lorsqu'il s'obstine à suivre vos pas, il vous importune, sans doute, il vous ennuie?

SILVIE.

Hélas! non.

PAMPHILE.

Vous le fuyez, du moins?

SILVIE.

J'en ai bien envie; mais il soupire... je le regarde... & je reste.

PAMPHILE.

(*A part.*) Hom! cette complaisance-là ressemble bien à de l'amour. (*Haut.*) Poursuivons. Daphnis ne s'absente-t-il pas quelquefois?

SILVIE.

Hélas! oui.

PAMPHILE.

Et cela vous donne du repos?

SILVIE.

Je ne sais... mais il y a toujours si long-tems que je ne l'ai vu!

PAMPHILE.

Ne feroit-il pas de ces Bergers qui ménagent plus d'une Belle à la fois ?

SILVIE.

Croyez-vous ? cela feroit bien méchant!... Il va souvent chez Thémire : il l'accompagnoit l'autre jour à la Fête de Flore. Il y repréſentoit Zéphyr ; il la prit pour danſer...

PAMPHILE.

Et Thémire eſt aimable, ſans doute ?

SILVIE.

Oh! depuis ce moment-là, je la trouve une fois moins jolie.

PAMPHILE.

(*A part.*) Bonne preuve d'indifférence!... (*Haut.*) Eh bien! que vous importe ? il eſt tant d'autres Bergers dont les chanſons...

SILVIE.

J'écoute celles de tous les autres, mais je ne retiens que les ſiennes.

PAMPHILE.

Oh çà! parlez-moi franchement : vous avez vu Daphnis aujourd'hui ?

SILVIE.

Il eſt venu ce matin rêver ſur les bords d'une fontaine où je me mire quelquefois : je m'y regardois alors... il m'a parlé... je n'ai plus vu que lui.

PAMPHILE.

Et ces fleurs ſont, je gage, un préſent...

SILVIE.

Non ; c'eſt le vieux Palémon qui me les a données,

& ma mère veut que je les porte. Daphnis m'en apporte auſſi quelquefois ; mais je les cache.

PAMPHILE.

(*A part.*) Quelle ingénuité!... (*Haut.*) Ma belle enfant, vous aimez Daphnis plus que vous ne penſez.

SILVIE.

Je l'aime! Ah! qu'il ſeroit aiſe, s'il le ſavoit!... mais je n'oſerai jamais le lui déclarer. Je voudrois pourtant bien le lui apprendre, ſans paroître le lui avoir dit... Vous qui faites de ſi jolis petits Contes, ne pourriez-vous...

PAMPHILE.

Je vous entends. Mais auparavant de vous expliquer par une Fable, écoutez bien celle que voici.

## FABLE.

### *LE POULET ET LA COLOMBE.*

UN Poulet, (ce nom ſeul, de cent pas à la ronde,
Des Belles doit nous faire aimer:)
Le plus joli Poulet du monde,
Né pour plaire & pour s'enflammer,
Avoit eu l'honneur de charmer
Une Colombe, jeune, & ſage autant qu'aimable.
(Notez les titres que voilà,
Jeune, très-belle, &, par-delà,
Auſſi charmante qu'eſtimable;
Je pourrois, ſans être blâmable,
Soupçonner qu'à cet âge-là
On n'eſt pas toujours tout cela.)

Notre Poulet sut plaire, & son bonheur extrême
Voulut qu'on approuvât son feu :
Il le connut en tems & lieu ;
Mais enfin, ce bonheur est-il un bien suprême,
Si l'on n'en reçoit point l'aveu
Par la bouche de ce qu'on aime?
Il faut, pour en être enchanté,
Que cette bouche nous l'adresse ;
De tout autre on est peu flatté :
C'en est assez pour la tendresse,
Et trop peu pour la vanité.

Daignez fixer ma destinée,
S'écria tendrement le petit suborneur.
Pour faire des heureux, eh quoi! vous êtes née,
Et vous refuseriez de faire mon bonheur!...
Si l'Oiseau le plus tendre a des droits sur votre ame,
Vous devez à mes feux prendre quelqu'intérêt :
Mais, soit que votre cœur daigne approuver ma flâme,
Soit que votre rigueur la blâme,
Prononcez du moins mon arrêt.
Pour un cœur bien épris le sort le plus à craindre,
Est celui d'ignorer son sort ;
De votre cruauté j'aurois moins à me plaindre,
Si vous aviez juré ma mort.
Oui, la mort est moins accablante ;
Permettez... A ces mots, la Colombe tremblante
S'imagine déjà voir mourir son amant,
Et, de tout conseil dépourvue,
Elle prononce enfin, non sans baisser la vue,
Ce *Je vous aime* si charmant,

Si long-tems attendu... Le Poulet, ſûr de plaire,
Néglige ſa félicité.
La Colombe gémit de ſa facilité;
Mais trop tard la raiſon l'éclaire:
L'Amour eſt inſolent dans la proſpérité.

Belles, faites-vous une étude,
De laiſſer quelque doute & quelqu'inquiétude
A l'objet fortuné de votre attachement.
L'Amour déſeſpéré peut mourir promptement;
Mais il vit dans l'incertitude,
Et l'eſpoir eſt ſon élément.

PAMPHILE.

Si vous voulez, belle Silvie, conſerver votre Amant, ne déclarez jamais votre amour; mais laiſſez-le quelquefois deviner.

SILVIE.

Que je vous ſuis obligée! Hélas! peut-être que ſans vous j'aurois tout dit à Daphnis... mais ce n'eſt pas ma faute, s'il le devine.

PAMPHILE.

Ne lui laiſſez pas même deviner tout, ſi vous voulez qu'il ait toujours quelque choſe à vous dire.

## SCENE IX.

PAMPHILE, PYRANTE.

PYRANTE, *touſſant beaucoup par intervalles.*

BON jour, mon cher Monſieur... Bon jour... Hum! hum! hum!... Ne ſoyez point étonné de ma viſite.... hum! hum! hum!... je viens implorer quelques-unes des vôtres... hum! hum!...

PAMPHILE.

(*A part.*) Ce bon-homme me prend pour un Médecin. (*Haut.*) Vous me faites trop d'honneur.

PYRANTE.

Non pas, s'il vous plaît... je ſais quelles ſont vos lumieres, & je voudrois vous conſulter... hum! hum!

PAMPHILE.

(*A part.*) Je ne me ſuis pas trompé. (*Haut.*) Monſieur, vous êtes dans l'erreur, à ce que je crois, je n'ai jamais étudié la Médecine.

PYRANTE.

Eh! qui vous parle de remède & de Médecin? je me porte fort bien, graces aux Dieux, & ceux qui diſent le contraire en ont menti... Il eſt vrai que quelques ignorans prétendent, parce que je reſpire difficilement, que je ſuis aſthmatique, & qu'ils appellent goutte mes douleurs de jambes... mais ce ſont des Médecins; c'eſt tout dire.

PAMPHILE.

Ainſi vous êtes bien réſolu de jouir des agrémens de la vie, le plus long-tems qu'il vous ſera poſſible ?

PYRANTE.

Qu'entendez-vous par agrémens ?... Écoutez... je ſais me rendre juſtice : je me porte bien, mais je ne ſuis plus jeune ; & je crois qu'à mon âge il ſeroit ridicule d'aimer encore certains plaiſirs ; les bals, par exemple, les feſtins, les comédies, ce ſont autant de dépenſes également ruineuſes & extravagantes.

PAMPHILE.

Il eſt vrai que l'on ne connoît jamais mieux le prix de l'argent, que lorſque l'on eſt ſur le point de ne plus en avoir beſoin.

PYRANTE.

Je ne ſuis point avare, à Dieu ne plaiſe ! l'avare eſt, ſelon moi, un bien mauvais citoyen, puiſqu'il arrête la circulation du ſang qui vivifie le commerce, & qui ſoutient la ſociété. Je ne m'occupe, moi, qu'à le faire circuler : les travaux immenſes que j'entreprends font ſubſiſter une multitude d'ouvriers, qui languiroient ſans l'occupation que je leur donne.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus louable qu'un pareil procédé.

PYRANTE.

J'aime à bâtir, en un mot ; & comme votre goût pour les beaux arts n'eſt ignoré de qui que ce ſoit, je vous apporte le plan d'un nouvel édifice que je médite... & je vais vous expliquer... (*En cet endroit, Pyrante met des lunettes.*)

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Il n'en eſt pas beſoin ; un plan éclaire l'eſprit par les yeux... Comment donc ! rien n'eſt plus beau que celui-ci : &, ſi l'exécution répond au projet, vous laiſſerez à Meſſieurs vos enfans le plus beau logement qu'ils puiſſent...

PYRANTE.

A mes enfans, dites-vous ? grace au ciel, je n'en ai point, je ſuis garçon ; & je prétends bien moi-même profiter...

PAMPHILE.

Voulez-vous écouter une Fable ?

PYRANTE.

Fort bien, fort bien.

PAMPHILE.

## FABLE.

### *L'HOMME ET L'HIRONDELLE.*

AU retour du Printems, la volage Hirondelle,
A coups de bec & ſans truelle,
Spectacle que l'on voit trop indifféremment,
Avec une adreſſe infinie
Se bâtiſſoit un logement
Chez un Bourgeois, dont la manie
Étoit auſſi le bâtiment.

De cet Oiſeau, dit-il, j'admire l'induſtrie :
Mais à quoi bon bâtir auſſi ſolidement,

Quand on n'eſt pas dans ſa patrie,
Et que l'on eſt ſujet au démènagement ?
Pauvre animal, hélas ! tu prends bien de la peine,
Pour reſter ici quelques mois :
As-tu donc oublié que la ſaiſon prochaine
T'obligera d'aller en des pays moins froids ?...
Tu laiſſeras alors ta demeure déſerte ;
Les nids les plus jolis deviendront ſuperflus :
De tes ſoins & du tems pour épargner la perte,
Tu devrois camper, & rien plus.
Moi-même, à mon tour, je t'admire,
Dit l'Hirondelle au Bâtiſſeur :
Dans ce vaſte édifice où ton orgueil ſe mire,
Je vois déjà ton ſucceſſeur,
Qui, ſubiſſant la loi ſuprême,
Le laiſſera bientôt lui-même
A quelque nouveau poſſeſſeur.
Si je ſuis folle, ami, tu n'es guères plus ſage,
Puiſque tu bâtis ſans ſonger
Que l'Homme eſt ſur la terre un oiſeau de paſſage ;
Qu'on peut à chaque inſtant faire déménager.

PYRANTE.

Adieu, adieu... Vous avez moins le goût des belles choſes que je ne me l'étois imaginé.

PAMPHILE, *ſeul.*

Il eſt des erreurs de tous les âges ; mais celles qui ſont déplacées me paroiſſent les plus ridicules.

## SCENE X.

PAMPHILE, ARGINE.

ARGINE, *qui vient de voir sortir Pyrante.*

QUE vois-je ? le vieux Pyrante sort bien irrité ! vous lui avez dit ses vérités, sans doute ? Le pauvre homme ! il est si ridicule ! je le plains. Il ne mourra jamais que d'une épigramme.

PAMPHILE.

Pour vous, Madame, vous ne la craignez pas?

ARGINE.

Eh ! qui ne doit pas les appréhender ? les hommes sont si méchans, si malins, si médisans !... Vous êtes fraîchement débarqué dans cette ville, vous ne la connoissez pas encore ; & le service que je prétends vous rendre, est de vous la développer. C'est bien la petite ville la plus médisante qu'il y ait à cinquante lieues à la ronde. Oh ! pour moi je déteste ces caractères-là.

PAMPHILE.

(*A part.*) Il y paroît.... (*Haut.*) Tous les gens raisonnables seront de votre avis.

ARGINE.

Ceux-ci sont les fléaux de la société. Comment ! il semble qu'ils aient un droit d'inspection sur tous leurs

concitoyens! les travers, les écarts, les ridicules & les vices, rien ne leur échappe : ils ont l'œil à tout, & n'épargnent perſonne. Quelle peſte pour le genre humain! Eh! que ne laiſſons-nous en paix nos parens, nos amis, nos voiſins, & nos ennemis même, qui ſont aſſez punis de l'être!

PAMPHILE.

Rien de plus équitable & de mieux raiſonné.

ARGINE.

Je ne puis ſouffrir que l'on penſe autrement. Eh quoi! le vieux Nicandre n'eſt-il pas le maître d'avoir une jeune gouvernante? Faut-il ſuppoſer, pour cela, que les gages qu'il lui donne ne ſont pas ce qui ruinera ſes collatéraux? Quel tort leur fait-il? Doivent-ils hériter de ce qui n'appartient point à Nicandre; & ne ſait-on pas que, s'il ſe pique un jour de reſtituer, il faudra renoncer à ſa ſucceſſion?... La Prêtreſſe de Diane ne ſauroit-elle recevoir le jeune Agénor, ſans que l'on oſe en conclure, que Diane n'eſt pas la Divinité qu'elle encenſe le plus ſouvent & le plus volontiers?... Alcipe, le Sénateur, vient de faire perdre un procès au pauvre Liſimon. Qu'en dit-on ſur le champ? qu'il a reçu plus d'une viſite de l'aimable couſine d'Alcidon & de ſon Tréſorier. Peut-on rien de plus noir & de plus méchant? Eh! que deviendrions-nous, tous tant que nous ſommes, ſi tout le monde avoit la même indiſcrétion & la même malignité?

PAMPHILE, *à part.*

Quelle modération!

ARGINE.

Il faut savoir se taire, quand on ne veut pas faire parler.... L'aimable Araminte plaît au fils du Gouverneur de Sifigue : elle l'aime excessivement, le père le trouve mauvais ; le fils persiste, Araminte est exilée ; elle se retire ici, elle y passe pour veuve : elle n'est ni veuve, ni fille, ni femme, je le sais ; eh bien! vais-je pour cela le dire à tout le monde ? Qu'elle soit femme, veuve ou fille, que nous importe ? ces titres-là ne sont-ils pas à qui veut les prendre ?... La vieille Célimène est intimément liée avec le capitaine Alcandre ; je n'ignore pas quelle a bonne part aux frais de recrûe, & qu'elle ne doit pas un sou des équipages : m'entend-on le publier ?... On ne manqueroit pas d'en faire une maligne interprétation ; & cependant, quoi de plus innocent, & même de plus généreux, que le procédé de Célimène ? N'est-il qu'une façon de se rendre utile à la patrie ? Les uns en sont les défenseurs, les autres paient ceux qui la défendent : voilà pourtant les gens que l'on critique. On n'ose rien hazarder sur le compte de qui que ce soit, tant on est ingénieux à tout empoisonner.

PAMPHILE.

Il seroit difficile d'en convaincre mieux que vous ne faites.

ARGINE.

La calomnie me blesse encore davantage, & je ne saurois supporter qu'on en impose. Quoi! parce que Folidor, ce gros Commis qui fait si belle figure en cette ville, s'y donne pour garçon, quoique sa femme existe,

dire qu'ils ſont mal enſemble ; quelle impoſture ! Ils ſont le mieux du monde ; leur éloignement eſt, entre eux, une affaire de convention & d'arrangement. La femme de Folidor eſt jolie ; Géladon, ſon protecteur, demeure à Sardis, elle y reſte : voilà tout... Démocrate, Officier, s'eſt depuis peu retiré dans cette ville, on en jaſe ; c'eſt, dit-on, une affaire d'honneur qu'il a ſur les bras : quelle ſuppoſition ! je vous aſſure que l'honneur n'a rien à démêler avec cette affaire-là. Démocrate eſt un homme prudent, & non pas un étourdi ; on croit qu'il ſe cache pour s'être battu, & c'eſt parce qu'il a refuſé de ſe battre... En un mot, on ne voit, on n'examine perſonne, que l'on n'en faſſe auſſi-tôt le héros ou l'héroïne d'un roman critique & ſcandaleux. La province eſt principalement ſujette à cet inconvénient : vous vous propoſez d'y vivre ; j'y ſuis depuis pluſieurs années ; je vous donne le mot du guet ; c'eſt à vous d'en profiter.

PAMPHILE.

Un ſi grand ſervice mérite, de ma part, un remercîment. Le voici.

## FABLE.

### *L'ASPIC ET LE BASILIC.*

A UN MÉDISANT.

JE ne ſais quel Auteur, en parlant de l'*Aſpic*,
Conte qu'un jour, dans ſon domaine,
Cet animal, terrible à la nature humaine,
Fit rencontre d'un *Baſilic*.

Quel duo! Mais enfin les méchans, ce me ſemble,
Plus ſouvent que les bons ſe rencontrent enſemble.
Aiment-ils à ſe rencontrer?
C'eſt un point dont les ſages doutent;
Car, réciproquement ſachant ſe pénétrer,
On pourroit auſſi démontrer
Que mutuellement ces Meſſieurs ſe redoutent.

Ceux-ci, de prime abord ſe firent amitié.
Tous deux grands ennemis de tous tant que nous ſommes,
Et l'un & l'autre ſans pitié,
Du mal, que de concert ils vouloient faire aux hommes,
Convinrent d'être de moitié.

De moitié, dit l'*Aſpic?* ... Attends donc, ce partage
N'eſt pas juſte; & je veux avoir quelqu'avantage.
Tu n'es, auprès de moi, qu'un chétif ennemi;
Mes armes ſont beaucoup plus ſûres:
Je fais en un ſeul jour cent fois plus de bleſſures,
Que tu n'en pourrois faire en un ſiècle & demi.
Le plus ſubtil poiſon n'eſt pas celui qui frappe
Par ton œil, ici-bas un peu trop redouté;
Mais à ma langue rien n'échappe,
Et l'on ne guérit point du trait qu'elle a porté.

Vous m'entendez, je crois; de tous les ſerpens l'Aſpic eſt le plus à craindre; mais il n'eſt point d'Aſpics auſſi dangereux que les Médiſans qui vous reſſemblent.

ARGINE.

Je ne m'étonne point de cette impertinence : j'aurois dû juger du fond par la forme. Eſt-il poſſible qu'un bon eſprit habite dans un corps ſi ridicule ?

PAMPHILE.

Et vous, pouvez-vous déshonorer une aſſez belle figure par un eſprit ſi dangereux ? ( *Elle ſort.* ) Il n'appartient qu'à vous, ô mon aimable Sophie ! de réunir la bonté du caractère à tous les agrémens de l'eſprit.

## SCENE XI.

PAMPHILE, CLITOPHON.

CLITOPHON.

AH ! ſerviteur. Vous êtes un galant-homme d'être venu en cette ville : on vous y connoiſſoit d'avance, & votre réputation..... y faiſoit un bruit..... de tous les diables.

PAMPHILE.

Celles qui éclatent le plus, ne ſont pas toujours les meilleures.

CLITOPHON.

Or çà, je viens vous inviter à diner pour demain :

je vous donnerai bonne compagnie, bonne chère & bon vin.

PAMPHILE.

Vous me faites honneur. Mais ne puis-je savoir à qui je dois l'avantage que vous voulez me procurer?

CLITOPHON.

Je me nomme Clitophon : ce nom-là est connu, je pense.

PAMPHILE.

Quoi ! vous êtes ce riche particulier, qui peut dans un seul repas manger le revenu de toute une famille?

CLITOPHON.

Oui ; c'est moi-même..... eh ! vous en verrez un échantillon.

PAMPHILE.

Si les richesses suffisent pour rendre heureux, vous devez être l'homme du monde le plus fortuné.

CLITOPHON.

Écoutez... j'y comptois. Je suis né pauvre, moi.... j'ai voulu cesser de l'être ; je me suis jetté dans le commerce, j'y suis devenu riche. Content?.... ma foi, couci, couci... je ne sais par quelle diablerie, n'ayant besoin de rien, je sens que quelque chose me manque. J'ai tâté de tout ; rien ne m'a satisfait. Voulez-vous savoir au juste ma situation ? les affaires me fatiguent, les plaisirs me lassent ; je jure au jeu, je bâille à table, & je m'endors à la Comédie. Cependant mes richesses augmentent à vue d'œil ; &, ma foi, je vous proteste que je ne saurai bientôt plus qu'en faire.

PAMPHILE.

Votre mécontentement est bizarre. L'argent est propre à tant de choses ! l'esprit & le cœur, les goûts & les passions, les vertus même en font usage, & savent les mettre à profit.

CLITOPHON.

En gros, je sais tout cela... mais vous me ferez plaisir de me le détailler ; car vous êtes un beau raisonneur, vous.

PAMPHILE.

J'aimerois mieux être raisonnable.

CLITOPHON.

Raisonnable ou non ; que feriez-vous à ma place ? l'argent me pèse diablement.

PAMPHILE.

Il est aisé de vous en débarrasser.

CLITOPHON.

Ma foi, j'en doute. Vend-on quelque chose que je n'aie point acheté ?

PAMPHILE.

Ne sauroit-on qu'acheter & vendre ?...

CLITOPHON.

Eh ! que diable faire autre chose ?...

PAMPHILE.

Comment ! n'avez-vous point d'amis à secourir dans leurs besoins ?

CLITOPHON.

Bon! les miens ſont tous riches: que faire des autres? ils ſont mauvaiſe chère, boivent de méchant vin, ſont mal vétus, & marchent à pied.... ſont-ce-là des ſociétés?...

PAMPHILE.

Paſſons donc à d'autres objets. Il eſt tant de jeunes perſonnes, auſſi belles qu'indigentes, qu'un prompt ſecours préſerveroit de la ſéduction! qu'elles vous doivent la conſervation de leur innocence. Employer ſon argent à faire du bien, c'eſt le placer à gros intérêt.

CLITOPHON.

Oh! parbleu, que les filles ſe gardent elles-mêmes; bien fou qui s'en mêle. Elles ſont ſi ſottes quelquefois!... On m'en amena une ces jours paſſés.... elle étoit, ma foi, jolie.... la fortune l'avoit maltraitée; mais c'étoit un enfant gâté de la nature. Il s'agiſſoit de lui faire un établiſſement: on me pria de l'aider;... je la trouvois charmante;... je propoſai... vous m'entendez... elle fit la ſotte, & je la laiſſai là.

PAMPHILE.

Peut-être vos bienfaits ſont-ils réſervés à des parens, qu'un deſtin malheureux...

CLITOPHON.

Des parens! Bon! autre engeance que je redoute; les pauvres, ſur-tout... Ils crient toujours miſère, & vont

par-tout publiant qu'ils sont de la famille : en est-on plus noble pour cela ?

PAMPHILE.

Attendez... je fais pour vous une action admirable à faire. Vous connoissez le bon-homme Chrysante ?

CLITOPHON.

C'est un Commerçant comme moi ; mais cela n'a jamais eu d'intelligence.

PAMPHILE.

Il a, du moins, beaucoup de probité.

CLITOPHON.

A la bonne-heure. Eh bien ?...

PAMPHILE.

Il est malheureux. Différens accidens l'ont ruiné ; & l'on vient tout récemment de lui faire une affreuse banqueroute...

CLITOPHON.

Que ne la faisoit-il lui-même ?

PAMPHILE.

La délicatesse...

CLITOPHON.

Oh ! les délicats sont dupes.... les dupes sont des sots... les sots méritent qu'on les méprise... Ergò...

PAMPHILE.

(*A part.*) Bonne logique !... (*Haut.*) Eh bien ! enri-

chiffez les gens de Lettres ; ſoutenez les beaux Arts. Les talens ſont aujourd'hui moins fêtés que les ridicules ; oſez vous déclarer leur appui. C'eſt participer aux grandes actions, que de faire vivre ceux qui les immortaliſent.

CLITOPHON.

Oui-dà ! j'aime les gens d'eſprit, moi.... ils me divertiſſent : auſſi je les régale tant qu'ils veulent.

PAMPHILE.

C'eſt les avilir, & non pas les régaler.

CLITOPHON.

Oh ! oh !... que voulez-vous donc que je faſſe ?...

PAMPHILE.

Je vais vous le dire.

## FABLE.

### *L'ÉPERVIER.*

DANS le plus beau taillis d'une vaſte forêt,
Jadis un Épervier étaloit ſes richeſſes ;
Sur lui Dame Fortune, en aveugle qu'elle eſt,
Avoit répandu ſes largeſſes.

Un Épervier ! quel animal !
Sur ce titre-là ſeul, je gage qu'on augure
Que l'immenſe tréſor dont il faiſoit figure,
Étoit acquis tant bien que mal.
C'eſt ainſi que l'on enviſage

L'opulence d'un tel vaurien :
On la pardonne, on n'en dit rien,
Quand le propriétaire en fait un bon usage ;
Mais celui-ci de tout son bien
Usoit en mauvais citoyen.

Un Moineau franc, ami sincère,
Qu'il connoissoit dès le berceau,
Sous ses yeux, tous les jours manquoit du nécessaire.
Que lui donnoit l'Oiseau corsaire ?
Pas le moindre petit morceau.

Sous ses yeux aussi, ( quel pinceau
Peindra bien cette circonstance ? )
Faute, hélas! de quelque assistance,
La Colombe, dont la pudeur
Avoit tant opposé sa noble résistance
Aux vœux d'une coupable ardeur,
Sous le poids du besoin succombe.
Mais jamais Épervier fut-il le protecteur
De quelqu'indigente Colombe,
S'il n'en fut pas le séducteur ?

Un pauvre Rossignol, ( les talens d'ordinaire
Ne sont pas riches, ) par ses chants,
Procuroit des plaisirs & nobles & touchans :
Mais comme il n'offroit point un encens mercénaire,

Notre Épervier millionnaire
Trouvoit du Roſſignol les accords fort méchans ;
Partant, nul ſecours pour l'Orphée.
De ſa triſte opulence il ne faiſoit trophée
Que pour contenter ſes penchans :
Je dis *triſte opulence*, & c'eſt avec juſteſſe ;
Puiſqu'au milieu des biens qui n'étoient que pour lui,
Notre riche, aſſailli d'une ſombre triſteſſe,
Mourut de langueur & d'ennui.

Eh ! que d'Éperviers aujourd'hui !
Loin de leur procurer un plaiſir délectable,
Leur brillante fortune eſt un poiſon pour eux :
Comment goûteroient-ils un bonheur véritable ?
Ils ignorent celui de faire des heureux.

CLITOPHON.

C'eſt un conte que cela..... Moi faire des heureux !
Comment diable voulez-vous que je m'y prenne ?

PAMPHILE.

Je viens de vous l'indiquer.

CLITOPHON.

Ma foi, je n'y comprends rien.

PAMPHILE.

Tant pis : il vous faudra donc, Monſieur, un renver-

sement de fortune, pour vous apprendre l'usage que vous auriez dû faire de la vôtre.

CLITOPHON, *en sortant.*

Cet homme a quelque chose de particulier.

PAMPHILE, *seul.*

Ah! qu'il est peu de riches qui connoissent tous les avantages de leur état!... Mais que me veut l'aimable personne que j'apperçois?

## SCENE XII.

PAMPHILE, AGLAÉ.

AGLAÉ.

VOTRE sagesse & votre probité font un si grand bruit, que vous semblez être fait pour servir d'asyle aux malheureux.

PAMPHILE.

Je le serois moi-même de ne pouvoir leur être utile... Mais de quelle infortune pouvez-vous avoir à vous plaindre, vous qui semblez être faite pour le bonheur même?...

AGLAÉ.

AGLAÉ.

Vous en jugerez autrement, ſi vous daignez prendre ſoin de mes intérêts.

PAMPHILE.

Il ſeroit difficile de vous connoître, & de ne pas s'intéreſſer à ce qui vous regarde : mais, encore une fois, en quoi puis-je vous être utile?... Aimable comme vous l'êtes, pourriez-vous avoir à vous défendre de quelques ennemis?

AGLAÉ.

Hélas! Monſieur, c'eſt contre ce que j'ai de plus cher au monde que je viens vous implorer ; contre mon époux, enfin.

PAMPHILE.

Eh quoi! quelqu'un a le bonheur de vous poſſéder, & ne connoît pas tout le prix de ſa félicité!

AGLAÉ.

La mienne a peu duré, vous allez en juger : je n'abuſerai point du privilège des malheureux, j'abrégerai le récit de mon infortune. Terſandre eſt le nom de mon époux ; nous nous connoiſſons dès l'âge le plus tendre, & ne nous ſommes connus que pour nous aimer. Son père étoit voiſin du mien ; nous crûmes être faits l'un pour l'autre ; nous nous aimâmes dans l'eſ-

pérance d'être unis. Cet espoir fut traversé de la part de ma famille ; j'eus mille obstacles à surmonter. Mais de quoi le véritable amour ne vient-il point à bout ? Je priai, je gémis, je persévérai ; j'étois chère à mes parens, ils cédèrent à mon empressement. Je devins épouse de Tersandre ; mon bonheur étoit parfait, que ne fut-il durable !... Des sociétés dangereuses s'emparèrent de mon mari, il eut le malheur de s'y livrer ; on me contraignit de me séparer de lui, sa ruine suivit son infidélité. Je l'ai, jusqu'à présent, secouru sans me faire connoître ; mais, enfin, mes propres ressources sont épuisées : & ce qui m'afflige encore plus, tandis que je suis dans la douleur sans l'avoir méritée, il languit dans la misère & dans le remords, dont il ne peut accuser que lui. Ses fautes n'ont point diminué ma tendresse ; elles n'ont pas même altéré mon estime, il les a commises involontairement. On l'a séduit, sans doute ; & si vous prenez la peine de partager sa situation & de lui peindre la mienne, j'espère autant de vos sages remontrances, que je déplore les conseils pernicieux qui l'ont perdu. Tersandre a le cœur admirable, il peut être ramené : peut-être même n'est-il retenu que par la mauvaise honte, trop commune à ceux qui se repentent. Daignez contribuer à la lui faire surmonter : hélas ! non contente d'oublier ses égaremens, je voudrois pouvoir lui épargner jusqu'à la confusion de s'y être abandonné. Secondez mes intentions, je vous en conjure, & ne craignez point de laisser voir à Tersandre, tout ingrat qu'il est, qu'Aglaé l'aime plus que jamais.

PAMPHILE.

Je me prêterai de tout mon cœur à tout ce que vous desirez de moi..... Mais, où le trouver cet aveugle époux, que sa faute même éloigne, sans doute, de tous les endroits qui la lui reprochent?

AGLAÉ.

Je sais, à ne pouvoir point en douter, qu'il doit venir lui-même en ces lieux implorer votre protection, & vous supplier de lui procurer dans les armées de Crésus, quelque emploi qui puisse le faire subsister. Je vous quitte... je crains que dans ce moment même...

PAMPHILE.

Reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra du zèle le plus ardent que vous ayez jamais inspiré. Votre époux, dites-vous, va venir; retirez-vous dans ce cabinet, & n'en sortez que lorsqu'il en sera tems.

## SCENE XIII.

PAMPHILE, *seul.*

QUELLE suite de l'amour le plus tendre!... Terſandre, apparemment, n'en a jamais bien connu tout le prix... Ah! Sophie, Sophie! ſi je puis vous toucher, vous n'aurez jamais à vous plaindre de mon inconſtance!... Mais voici, je crois, Terſandre lui-même; tout annonce en lui les effets de ſon égarement.

## SCENE XIV.

PAMPHILE, TERSANDRE.

TERSANDRE.

C'Est, je penſe, au Seigneur Éſope que j'ai l'honneur de m'adreſſer ; il eſt ſi généreux, que je ne rougis point de paroître devant lui dans l'humiliant appareil de l'infortune la plus cruelle & la plus déplorable.

PAMPHILE.

Quiconque inſulte aux malheureux, mérite de le devenir : ſi l'on ne peut les ſecourir, il faut, au moins, les plaindre.... Mais, pardonnez ma curioſité ; quelle fatalité peut vous avoir réduit dans une ſi triſte ſituation ? tout annonce en vous un homme né pour un état moins douloureux.

TERSANDRE.

Je ne puis vous dire mes malheurs ſans vous raconter mes égaremens. Doit-on craindre d'avouer ſes fautes, lorſque l'on n'a pas craint de les commettre ? Terſandre eſt mon nom ; il peut ne vous être pas inconnu..... J'ai fait de bonne-heure un mariage aſſez avantageux de toutes les façons : eh ! que n'en ai-je profité !... les charmes de l'eſprit, les agrémens de la

figure, la solidité des vertus, la bonté du caractère, tout se réunit dans l'épouse que le ciel m'a donnée... Devrois-je, ô trop aimable Aglaé! devrois-je me rappeller vos perfections! elles augmentent mon malheur, & redoublent aujourd'hui ma confusion. L'homme est-il fait pour le vrai bonheur?.... je méconnus le mien... De faux amis, (doit-on donner ce nom à ceux qui corrompent?) de fatales liaisons m'entraînèrent par dégrés dans le précipice : l'ivresse ; que dis-je? les fureurs de toutes les passions m'ont successivement réduit dans l'état affreux où vous me voyez : les biens de la fortune sont les moindres biens qu'ils m'aient fait perdre ; ils m'ont enlevé le cœur d'Aglaé, ils m'ont ravi son estime, & rien ne peut me consoler de l'avoir perdue.

PAMPHILE.

Je conçois qu'elle est en droit de vous la refuser; mais consent-on aisément à mésestimer ce que l'on aime?...

TERSANDRE.

Eh! peut-elle m'aimer encore?.... Non, je dois renoncer à son amour, & le mien ne s'est réveillé dans mon cœur, que pour en augmenter le tourment.

PAMPHILE.

Injustes que nous sommes! nous prétendons assujettir les femmes à des loix que nous refusons de suivre!... Les bons Rois sont les premiers à suivre leurs décrets, les tyrans s'en affranchissent..... Que diriez-vous d'Aglaé, si vous aviez à lui reprocher l'infidélité &

l'abandon que vous lui faites éprouver ?..... Nous ne voulons pas même paſſer au beau-Sexe des choſes purement frivoles, & nous voulons qu'il excuſe nos vices !...

TERSANDRE.

Ciel ! quelle eſt mon infortune !... Non, Aglaé ne doit plus ſouhaiter de me revoir ; je lui ſuis odieux...

PAMPHILE.

Je vais eſſayer de vous prouver le contraire.

## FABLE.

### *LE COQ ET LA POULE.*

ON veut aimer, quoi qu'il en coûte,
Auprès d'une *Poulette* éclatante en beautés,
Et, ce qui vaut bien mieux, ſans doute,
Brillante en belles qualités,
Un *Coq*, auſſi jeune que tendre,
Parla ſi joliment le langage amoureux,
Qu'il goûta le plaiſir d'entendre
Que l'on ne s'armoit pas d'un mépris rigoureux :
La Poule étoit ſenſible, & tout parloit pour eux.
Que de ſoins cependant, que de peines diverſes,
Avant que de ſe voir heureux !
Les amans n'ont-ils pas toujours quelques traverſes ?
Il faut concilier cent avis différens ;
Voiſins, amis, rivaux, parens,
Que ſouvent le malheur raſſemble :

Et, ce qui pis eſt, ce me ſemble,
Les ſots & les indifférens.

Mais pour les vrais amans, (ils ſont en petit nombre,)
Qu'eſt-ce que les difficultés?
Un triomphe de plus, une ombre
Qui rehauſſe l'éclat de leurs félicités.

Le Coq, après plus d'une année
De ſoins, d'impatience & d'aſſiduités,
(Les plaiſirs de l'amour veulent être achetés,)
Fut avec la Poulette uni par l'hyménée.
D'une ſi douce deſtinée
D'abord tous les plaiſirs en paix furent goûtés:
Mais le Coq ayant vu mauvaiſe compagnie,
Étourneaux freluquets, Éperviers déteſtés,
Se perdit avec ceux qu'il avoit fréquentés;
Car ce ſont les ſociétés
Qui décident le cœur & forment le génie.

De la pauvre Poulette on devine aiſément
L'inquiétude & le tourment.
Loin de le prendre pour modèle,
Elle adoroit encore un époux infidèle,
Et ne lui reprochoit que ſon éloignement.
Tout finit: il revint de ſon égarement.

Mais comment reparoître avec quelqu'aſſurance
Chez le premier objet de ſon attachement?
Quelqu'un lui rendit l'eſpérance;

On lui pardonna tout, &, véritablement,
Le moyen de faire autrement?...

Un cœur tendre eſt-il capable
D'aigreur & de reſſentiment ?
On pardonne facilement,
Quand, pour excuſer le coupable,
L'eſprit ſe joint au ſentiment.

TERSANDRE.

Ah! je n'oſe me flatter de l'application.

PAMPHILE.

Eſpérez, vous dis-je ; Aglaé vous pardonne de lui avoir manqué ſi cruellement, & n'en prendra jamais droit de vous manquer elle-même.

TERSANDRE.

Quel eſpoir rendez-vous à mon cœur!..... De faux amis ont cauſé mon infortune ; vous êtes le véritable, & c'eſt votre main, ſans doute, qui m'a ſi généreuſement ſecouru, mais dont la bonté s'eſt laſſée, ou dont les reſſources ſont épuiſées.

PAMPHILE.

Les vôtres ne le ſont point... Ah! Terſandre, vous ne connoiſſez pas le tréſor qui vous reſte ; le ciel vous a conſervé celui qui doit vous être le plus précieux.... Paroiſſez, vertueuſe Aglaé.

## SCENE XV.

AGLAÉ, TERSANDRE, PAMPHILE.

TERSANDRE.

CIEL! que vois-je ?...

AGLAÉ.

Une épouse qui vous adore...

TERSANDRE.

Et dont les bontés me couvrent de confusion.

AGLAÉ.

Ne parlez que de mon amour.

TERSANDRE.

Quoi! charmante Aglaé! vous pourriez oublier...

AGLAÉ.

Eh! tout n'est-il pas réparé? je vous revois...

TERSANDRE.

Épouse incomparable!...

AGLAÉ.

Ah! cher Tersandre! votre absence étoit votre plus grand crime...

TERSANDRE, *à Pamphile.*

Quelles obligations nous vous avons, Monsieur!...

PAMPHILE.

Votre réunion les acquitte. (*Ils sortent.*) Qu'ils sont heureux! ils sont unis!

## SCENE XVI.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

AH! Florine, que mon rôle commence à me fatiguer! il enlève trop de momens à mon amour.

FLORINE.

Regrets déplacés. Il s'agit de toute autre chose, & la résolution nous est plus nécessaire que jamais. Softrate vient d'arriver fort mal-à-propos ; il est de la Cour, il connoit Ésope très-particulièrement, & je tremble que sa conversation avec ma Maitresse n'ait déjà découvert notre petite supercherie.

PAMPHILE.

Ciel! qu'entends-je ?

FLORINE.

Je risque plus que vous. Messieurs les Amans ont le privilège des gens ivres, on leur pardonne tout en faveur de leur état ; mais je suis de sang-froid, moi, & je commence à craindre...

PAMPHILE.

Si j'allois trouver Softrate ?...

FLORINE.

Il n'est plus tems... Sophie paroît... Décidez-vous, voici le moment dangereux.

## SCENE DERNIERE.

SOPHIE, *qui entre en rêvant ;* PAMPHILE, FLORINE *ſe tiennent à l'écart.*

SOPHIE.

TOUT ce que Soſtrate vient de me dire me ſurprend étrangement. Quoi! cet inconnu ne ſeroit point Éſope?... Que dis-je? il eſt évident qu'il ne ſauroit l'être... Voilà une étonnante témérité!...

PAMPHILE.

(*A part.*) Mettons fin à tant d'incertitudes... (*Haut.*) De ſecrettes raiſons m'obligent, Madame, à prendre congé de vous. Emporterai-je, en partant, le regret de n'avoir pu vous fléchir pour un infortuné, dont les ſentimens augmentent les diſgraces? Ne conſentirez-vous point, du moins, à le voir? & l'avez-vous condamné à ne jamais paroître devant vous?

SOPHIE.

(*A part.*) Ah! que je ſuis agitée!... (*Haut.*) Que dites-vous, Seigneur? J'ai vu Pamphile: je vous dirai plus, il m'a parlé...

PAMPHILE, *à part.*

Je ſuis perdu!

SOPHIE.

Mais sur les détours qu'il a pris pour se faire entendre, sur le déguisement qu'il a mis en usage pour s'introduire auprès de moi, je ne sais si je dois juger favorablement de ses intentions.

PAMPHILE.

Ah! je vous suis caution qu'elles n'ont rien qui puisse vous offenser!

SOPHIE.

L'amitié vous aveugle.

PAMPHILE.

Serez-vous inflexible?...

SOPHIE.

Le sort de Pamphile est décidé dans mon cœur; mais quelqu'intérêt qu'Ésope y puisse prendre, quelque considération que mérite le nom d'un si grand homme, (dont on abuse peut-être en ce moment,) il ne sauroit trouver mauvais que je ne m'explique point en sa présence. Les contestations de cette nature ne se portent guères au tribunal de la philosophie, elle m'accuseroit de trop de condescendance ou de trop de sévérité. Ce n'est qu'avec Pamphile que je prétends discuter un intérêt indigne d'une plus grave négociation.

PAMPHILE, *se jettant aux genoux de Sophie.*

Il attend à vos genoux la fin de son malheur, ou l'arrêt de son trépas.

SOPHIE.

Qu'entends-je?... Mais ceſſons de feindre ; on vous a reconnu, votre ſtratagême eſt découvert: quelle peut être votre excuſe?

PAMPHILE.

## FABLE.

### *LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.*

CE que fit autrefois le Geai par vanité,
Quand il oſa du Paon emprunter le plumage,
A Cythère on m'a raconté
Que, pour faire agréer ſon amoureux hommage,
Certain Moineau l'avoit tenté
Par crainte & par néceſſité,
Et que du Roſſignol l'agréable ramage
Avoit été par lui follement imité.
Follement?... je me trompe: étoit-il ſi blâmable?
Une Fauvette toute aimable
Étoit l'objet de ſon encens ;
Elle ne trouvoit d'eſtimable
Que l'Amphion des bois & ſes tendres accens.
En copiant ſa voix, d'une innocente adreſſe
Le Moineau crut pouvoir employer le détour
Pour mieux exprimer ſa tendreſſe,
Et mériter quelque retour.

Vains projets! vain espoir!... Dès les premières notes,
La Fauvette pénétra tout.
( En impose-t-on au bon goût? )
On trompe tout au plus l'oreille des Linottes,
Car elles sont bientôt à bout.

Le Moineau désolé de son malheur extrême,
Attendoit, en tremblant, le jugement suprême
Qui devoit être prononcé.
Je sens, dit-il, l'arrêt dont je suis menacé;
A mes regards il se présente,
Et je condamne mon projet:
Permettez, cependant, que je vous représente
Quelle en étoit la cause, & quel en est l'objet.

Je suis Moineau, c'est vous que j'aime;
De mes foibles talens j'ai dû me défier:
L'Amour a fait le stratagême,
Que n'a-t-il soin aussi de le justifier?...

Mais sur ma faute, hélas! votre cœur vous éclaire,
Je suis indifférent, & je suis accusé;
C'en est trop... Si j'avois l'heureux talent de plaire,
Je serois bientôt excusé...

SOPHIE.

Que répondit la Fauvette?

PAMPHILE.

J'ignore encore sa réponse.

SOPHIE, *lui donnant la main.*

La voici.

PAMPHILE.

Quelle eſt ma félicité!

SOPHIE.

Que notre union commence celle de nos familles, & qu'Ésope triomphe même où on ne l'a jamais vu.

FLORINE.

Il mériteroit de ſigner au contrat. Eh bien, Madame?... ſuis-je ſi fort à blâmer? Jamais Fables n'amenèrent une ſi douce vérité : la prétendue laideur de Pamphile ne vous a point éloignée. Un joli homme a beau s'envelopper ; une habile femme ſait toujours le démêler.

*FIN.*

SUE

PQ
2019
F41.8
1772

Fesselier, Charles Etienne
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY